philosophie magazine
N° 199
MAI 2026

# philosophie magazine

# À qui appartient mon temps ?



**PORTRAIT D'UN OFFICIER**
**De la lecture de Hegel aux champs de bataille**

**DÉCOUVRIR LA PENSÉE PERSANE**
**Avicenne, Rûmî, Suhrawardî, Mûlla Sadrâ**

**LEA YPI**
**L'intellectuelle albanaise qui réinvente le socialisme**

Cahier central
**MANIFESTE POUR LIBÉRER L'ATTENTION**




MENSUEL / France : 6,90€ - BELUX 7,50€ - CH 12,10 CHF - D 8,20€ - ESP-IT-GR-PORT-CONT 7,50€ - DOM 8,80€ - TOM 1120XPF - MAR 80MAD - TUN 14TND - CAN 12,99$CAD

L 17891 - 199 - F: 6,90 € - RD

EXPOSITION

# VIDEO GAMES & MUSIC




## LA MUSIQUE DONT VOUS ÊTES LE HÉROS

2 AVRIL
1ER NOVEMBRE
2026

PHILHARMONIE DE PARIS
MUSÉE DE LA MUSIQUE

MINISTÈRE DE LA CULTURE
VILLE DE PARIS
sacem
la culture avec la copie privée
SEII
fnac
RATP
Konbini
TC
arte
Libération
JV
views
france inter

LICENCES R-2022-004254, R-2022-003944, R-2021-013751, R-2021-013749. DA & DESIGN : FEELINGS / CGI : PÉRIMÈTRE



ÉDITO
Par **Alexandre Lacroix**
Directeur de la rédaction

# Un temps à soi

**Tous les matins,** je fais la même expérience.

Je me réveille tôt, sans avoir programmé aucune sonnerie, vers 5h30 ou 6h. L'appartement est encore froid et plongé dans la pénombre, l'aube a tout juste commencé à délayer la noirceur du ciel nocturne. Par ma fenêtre, qui donne sur un rideau d'arbres, je vois les branches ployer doucement dans le vent, tandis que des chants d'oiseaux épars résonnent contre les vitres.

J'enfile un pull, me prépare un café et m'assois à une tablette au plateau de verre que j'ai posée sous une fenêtre, pour écrire. Les autres dorment. Personne n'étant levé, je ne reçois pas de mails ni d'appels, mon téléphone peut encore rester une heure ou deux en mode avion sans problème. C'est vraiment *mon* moment, la plage de la journée qui m'appartient. Et je l'utilise pour écrire, pour poursuivre mon manuscrit en cours, qu'il s'agisse d'un roman ou d'un essai. La clarté indécise instaure une porosité entre les rêves et la veille qui se prête bien au mouvement hypnotique de la frappe sur le clavier. Comme je suis encore ensommeillé, engourdi, je ne maîtrise pas complètement les phrases qui viennent, d'ailleurs je me sens dispensé de l'impératif de maîtrise, soustrait à la tyrannie de la volonté. Il s'agirait plutôt d'un accueil. Les mots proviennent d'une dimension invisible, une doublure du réel.

Parfois, je m'interroge : est-ce que je suis vraiment en train de faire quelque chose pour moi dans ces moments-là ? Ou bien ne suis-je pas plutôt en train de m'atteler très tôt à une tâche productive ? En effet, je publie, ce que j'écris est connecté à l'économie de l'édition, et donc il ne saurait s'agir d'une activité purement gratuite, comme le serait une méditation ou une prière. Me mens-je à moi-même, fais-je passer un acte de production – au sens capitaliste – pour une quête d'absolu ?

Le philosophe Ludwig Wittgenstein, dans ses notes collectées sous le titre *La Grande Dactylographie,* consacre quelques pages à l'*« expérience du moment présent »*. Il fait cette remarque simple, mais troublante : le courant de la vie, ou le courant du monde, n'a de cesse de couler, pourtant *« ce que nous pourrions appeler le temps du phénomène ne se trouve pas dans le temps (passé, présent, futur) de l'histoire [...]. En revanche, ce que nous comprenons par "langage" se déroule dans le temps homogène de l'histoire »*. Il propose une analogie avec le cinéma : dans un film, il y a le flux des images – ce serait l'écoulement du monde, des phénomènes – mais aussi la bande-son, les dialogues et la musique – ce serait le langage. Les deux dimensions du temps n'ont pas le même rythme et ne sont pas organisées de la même façon. Wittgenstein n'en dit pas plus et nous laisse ici, comme à son habitude, avec une énigme, mais une énigme qui éclaire mon rituel matinal.

La rédaction d'un livre appartient en un sens au temps social, au cycle des tâches productives. Mais ce qui se passe concrètement quand j'écris, c'est que je tente de me réapproprier le langage, de déployer des phrases. Et comme l'ordre des mots est successif, que le sens n'en apparaît que chronologiquement, ce travail me situe dans un passé, un présent et un futur, il me fait accéder à une dimension de l'expérience temporelle différente de celle de la société et du monde. Ce qui s'ouvre à moi ainsi, c'est une autre histoire. C'est peut-être dans le langage, dans l'expression, qu'est à rechercher le véritable temps à soi.

L'ŒIL
**de Charles Berberian**




© Serge Picard pour PM

**N'hésitez pas à nous transmettre vos remarques sur ce numéro**
**reaction@philomag.com**

# ILS ET ELLES ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO



« Quand on a vécu dans le mensonge, il est très difficile de faire confiance à nouveau à ce qui se présente comme la réalité – en l'occurrence le capitalisme libéral »

**Lea Ypi** P. 21



**Virginie van Wassenhove**

P. 62

Comment se fait-il que notre cerveau soit un organe capable de percevoir le passage du temps ? Telle est la question que se pose cette neuroscientifique, qui dirige des recherches sur la dynamique cérébrale au Commissariat à l'énergie atomique. D'après elle, nous avons dans la tête plusieurs cartes mentales du temps entre lesquelles nous jonglons, comme elle l'explique dans notre dossier.



**Christian Jambet**

P. 72

Étonnant parcours que celui de cet érudit, qui a été « mao » au sein de la Gauche prolétarienne. Philosophe, il lit le grec ancien, l'arabe classique et le persan. Comme son maître Henry Corbin, il s'est penché sur le souffle de la philosophie grecque qui passe chez les savants et mystiques de l'islam. Il nous introduit à la pensée persane et aux œuvres de Mullâ Sadrâ.



**Yves Citton**

CAHIER CENTRAL

À l'heure où adultes et enfants voient leur temps de veille dévoré par les écrans, il est l'un des premiers à s'être intéressés à l'*« écologie de l'attention »*. Auteur d'un essai sur les Lumières, il vient de traduire un ouvrage collectif, *Attensité ! Manifeste du mouvement de libération de l'attention*, qu'il présente dans notre cahier central.



**Leili Anvar**

P. 72

Traductrice et spécialiste de littérature persane, née à Téhéran, elle participe à des récitals de poésie et a prêté sa voix à plusieurs disques, notamment en compagnie de la pianiste Layla Ramezan. Elle a fait découvrir l'œuvre du poète mystique Rûmî au public francophone. Pour notre enquête sur la pensée persane, elle commente la prose du maître soufi.



**Christophe Bouton**

P. 62

*J'ai pas le temps !* C'est le nom de l'album qu'il a publié en 2010 pour expliquer le temps aux adolescents. Mais ce professeur à Bordeaux-3 est aussi l'auteur d'essais sur le sujet, tel *Sur les traces du temps*. Le philosophe s'y montre fasciné par les grandes chronologies de l'Univers ou de la géologie. Le temps psychologique, rappelle-t-il dans notre dossier, est aussi court qu'évanescent.

philosophie magazine

10, rue Ballu, 75009 Paris
Tél.: 0143804610
**www.philomag.com**

**POUR NOUS JOINDRE**
**Rédaction:** redaction@philomag.com, 0143804610
**Service abonnement:** abo@philomag.com, 0143804611
**Publicité et partenariats:** apilaire@philomag.com
**Comptabilité, administration:** contact@philomag.com, 0143804610
**Pour les diffuseurs de presse:** j.tessier@opper.io, 0488151242

**RÉDACTION**
**Directeur de la rédaction:** Alexandre Lacroix
**Rédacteurs en chef:** Martin Legros, Michel Eltchaninoff, Cédric Enjalbert, Sven Ortoli (hors-séries)
**Rédaction du mensuel:** Victorine de Oliveira (cheffe de rubrique), Clara Degiovanni, Octave Larmagnac-Matheron
**Chroniqueurs:** Arthur Dreyfus (roman), Michel Eltchaninoff, Étienne Klein, Anne-Sophie Moreau, Chiara Pastorini (enfants), Charles Pépin, Anouk Ricard (bande dessinée)
**Ont participé à ce numéro:** Simon Bailly, Charles Berberian, Vincent Boudgourd, Magali Delporte, Martin Duru, Alexandre Jadin, Frédéric Manzini, Charles Perragin, Serge Picard, Anaïs Vaugelade
**Secrétaire général de rédaction:** Noël Foiry
**Secrétaire de rédaction:** Marie-Gabrielle Houriez
**Création graphique:** William Londiche
**Graphiste:** Alexandrine Leclère
**Chef de service photo:** Stéphane Ternon
**Rédactrice photo:** Camille Pillias
**Rédaction en chef philomag.com** (en alternance) : Martin Legros, Michel Eltchaninoff, Anne-Sophie Moreau, Ariane Nicolas
**Cheffe de service nouveaux médias:** Ariane Nicolas
**Secrétaires de rédaction philomag.com:** Noël Foiry, Hillel Schlegel
**Webmaster:** Cyril Druesne

**Fondateurs:** Fabrice Gerschel, Alexandre Lacroix, Martin Legros, Michel Eltchaninoff, Sven Ortoli

**ADMINISTRATION**
**Directeur de la publication:** Fabrice Gerschel
**Éditeur – stratégie & développement :** Lucas Laugel
**Directeur de l'innovation numérique:** Charles Falanga
**Directeur technique:** Steve Chevillard
**Responsable administration/finance:** Sophie Gamot-Darmon
**Assistant:** Evan Tlemsani
**Impression:** Maury imprimeur, Z.I., 45300 Manchecourt
**Diffusion:** MLP
**Réglage:** Opper (anciennement À Juste Titres), 0488151242, Julien Tessier, j.tessier@opper.io
**Conseil abonnement:** Azeka, Laurence Doyen
**Commission paritaire:** 0628 D 88041
**ISSN:** 1951-1787
**Dépôt légal:** à parution
**Imprimé en France/Printed in France** / Philosophie magazine est édité par Philo Éditions, SAS au capital de 425200 euros, RCS Paris B 483 580 015
**Siège social:** 10, rue Ballu, 75009 Paris
**Président, actionnaire majoritaire:** Fabrice Gerschel

**SERVICE ABONNÉS**
**Par e-mail:** abo@philomag.com
**Par téléphone :** 0143804611
**Par courrier :** Service abonnements de Philosophie Magazine Sciences Humaines BP 253 89004 Auxerre Cedex
**Tarifs d'abonnement:** prix normal pour 1 an(10 numéros) France métropolitaine : 75 € TTC (TVA 2,1 %). UE et DOM : 85 €. COM et Reste du monde: 91 €. Abonnement au magazine papier + numérique: 113 €. UE et DOM: 123 €. COM et reste du monde: 129 €.
**Formules spéciales pour la Belgique et la Suisse**
**Belgique :** 070/233 3041 abonne@edigroup.be
**Suisse :** 022/860 84 01 abonne@edigroup.ch

**RELATIONS PRESSE**
Canetti Conseil, Françoise Canetti, francoise.canetti@canetti.com
**PUBLICITÉ CULTURELLE ET LITTÉRAIRE/ PARTENARIATS**
Audrey Pilaire, 0171181608, apilaire@philomag.com
**PUBLICITÉ COMMERCIALE**
Ketil Media : Catherine Laplanche (direction commerciale presse), claplanche@ketilmedia.com, 0178901537

**MENSUEL N° 199 - MAI 2026. Couverture: illustration © William L. pour PM**

© Patrick Imbert/Collège de France ; Didier Goupy/Signatures ; CP ; CP ; Francesca Mantovani/Gallimard/Opale ; Hermance Triay/opale.photo.

ICP

UNIVERSITAS
CATHOLICA
PARISIENSIS

En étudiant la philosophie, Anne-Sophie explore des territoires intellectuels inconnus. Comprendre des concepts forts éclaire sa compréhension du monde et participe à lui donner du sens.

# OSEZ LA PHILOSOPHIE

**Suivez le seul cursus universitaire de Philosophie en cours du soir**

**EN PRÉSENTIEL OU EN DISTANCIEL**

**Réunion d'information**
**lundi 8 juin à 19h**
sur le campus parisien de l'ICP et en ligne
Flashez pour vous inscrire

ICP - photo : ICP / I. Albert - 06/2023

# SUR NOTRE CALENDRIER PHILOSOPHIQUE, CE MOIS-CI

**La princesse Maria Carolina trouve un nouvel amoureux**
p. 24

**Lever du soleil de l'amour à Tabriz**
p. 72

**Le jeune Guy Debord traumatisé par les travaux des champs**
p. 59

**Rééducation d'une jeune philosophe dispersée**
p. 66

**Rapprochement dans le flux du groupe WhatsApp**
p. 26

**Enfant socialiste dévorant un *tavë kosi***
p. 18

**Échec flagrant au test du marshmallow**
p. 52



**Officier de l'armée de terre en permission**
p. 38

**Bal masqué au *Kat***
p. 86

**Balade en luge sur la lune glacée**
p. 16

**Faut-il offrir des cadeaux de Noël à Mbappé ?**
p. 80

**En attendant la décapitation symbolique par ChatGPT**
p. 84

**Jeune fille rêvant à l'iPhone qu'elle aura à 75 ans**
p. 32

# Sommaire

N° 199 Mai 2026

## Écouter le monde

**p. 12** SIGNES DES TEMPS
**p. 14** PERSPECTIVES
Propos discriminatoires envers Bally Bagayoko : le racisme n'est pas qu'une couleur de peau / Les conséquences du blocage du détroit d'Ormuz analysées par Olivier Hamant / *Artemis II* dévoile la face cachée de la Lune / La victoire de Péter Magyar en Hongrie : une nouvelle stratégie pour vaincre les nationalistes a-t-elle vu le jour ?

**p. 18** ENTRETIEN
**Lea Ypi**
Peut-on se dire socialiste quand on a vécu son enfance dans une Albanie communiste coupée du monde ? C'est l'un des paradoxes de cette jeune philosophe, invitée cette année à une chaire au Collège de France.

**p. 24** JEUX DE STRATÉGIE
La chronique de Michel Eltchaninoff
**p. 26** NOUVELLES VAGUES
La chronique d'Anne-Sophie Moreau

## Cheminer dans l'existence

**p. 30** LÀ EST LA QUESTION
Un dilemme ? Charles Pépin vous répond

**p. 32** ENQUÊTE
La nouvelle addiction des seniors aux écrans

**p. 38** PORTRAIT
**Luc, officier et philosophe**
Ancien stagiaire dans notre magazine, Luc s'apprêtait à passer l'agrégation de philosophie quand il a décidé d'entrer dans l'armée. Passionné de Hegel et de Proclus, il raconte comment il a forgé une dialectique du combattant.

**p. 44** VERTIGES
La chronique d'Étienne Klein




**Cahier central**
Pour prolonger le thème de notre dossier, nous vous proposons des extraits d'***Attensité !*** du **collectif The Friends of Attention**, préfacés par **Yves Citton.**

## Dossier

**À QUI APPARTIENT MON TEMPS**
**p. 48** Comment échapper à la pression temporelle ?
**p. 52** Ils déjouent la montre. **Gérald Bronner**, **Laurence Hansen-Løve**, **Elsa Godart**, **Pierre Zaoui**, **Michel Malherbe** et **Roger-Pol Droit** éprouvent la contrainte du temps. Ils nous livrent leur méthode pour retrouver le temps perdu.
**p. 58** Quand les classiques nous aiguillent, de **Sénèque** à **Guy Debord**
**p. 62** C'est quoi *mon* temps ? Enquête avec **Benoît Mauvieux**, **Virginie van Wassenhove** et **Christophe Bouton**
**p. 66** Vivre sans smartphone. Le journal de bord d'**Apolline Guillot**

## S'orienter dans les idées

**p. 72** LES CLÉS D'UN CLASSIQUE
**L'histoire de la pensée iranienne** avec **Avicenne**, **Rûmî** et **Mullâ Sadrâ.** Depuis des siècles, l'Iran développe une philosophie qui recherche une union personnelle avec le divin.

**p. 80** BOÎTE À OUTILS
Le match / L'objet / La prédiction / Le jargon décrypté

**LIVRES**
Notre sélection
**p. 83** *Progrès et Régression* / Rahel Jaeggi
**p. 84** Penser contre et avec l'intelligence artificielle
**p. 86** *Une autre histoire du luxe* / Emma Carenini
**p. 89** *Entretien avec un dévoyé* / Clément Rosset

**ARTS**
**p. 90** Un spectacle de danse, un film et une exposition à voir ce mois-ci

**p. 92** AGENDA
**p. 94** COMME DES GRANDS
Philosopher avec les enfants
**P. 96** BANDE DESSINÉE
par Anouk Ricard
**p. 98** QUESTIONNAIRE DE SOCRATE
David Castello-Lopes

© Jonas/La Collection

LE TRI + FACILE

Certifié PEFC
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées
PEFC 10-31-1282 www.pefc-france.org

ACPM

Origine du papier : Autriche. Taux de fibres recyclées : 39 %. Le taux majoritaire indiqué Ptot est de 0,018 kg/t. Tous les papiers que nous utilisons dans ce magazine sont recyclés ou issus de forêts gérées durablement et labellisés 100 % PEFC.

***Philosophie magazine*** **n° 200 paraîtra le 4 juin 2026**

Le numéro comprend en cahier central un encart rédactionnel (agrafé entre les pages 50 et 51) de 16 pages constitué d'une préface et d'extraits d'*Attensité !* du collectif The Friends of Attention.




## À propos du n°198

### Sur l'entretien avec Antonio Damasio et le dossier Leibniz

**« Content de voir les deux penseurs se côtoyer dans un même numéro…** mais déçu que ce soit par hasard. Car en vérité l'extension par Damasio du concept d'homéostasie de "survie" vers celui d'homéostasie de "prédominance", énoncé dans son essai *L'Ordre étrange des choses* et présenté comme une régulation du vivant *"propice à l'épanouissement"*, ouvre un chemin vers la réhabilitation du concept de "meilleur des mondes possibles", débarrassé de son contexte théologique et appliqué au monde intérieur des êtres vivants dotés de "sentiments", et compréhensible par ceux dotés d'une conscience. »

**GILBERT GIRARD**



Une réaction à un article ou à une actualité ? Écrivez-nous à

**reaction@philomag.com**



# La parole aux lecteurs



## Invitations

**Offres réservées à nos abonnés**

***L'AVENIR DES REFLETS***

Dans cette création poétique et politique de l'auteur et metteur en scène **Lazare**, les mythes antiques croisent les figures de la Révolution française pour faire surgir un théâtre de visions, de mémoire et de métamorphoses, donnant voix à nos désirs de liberté, à nos colères et à nos contradictions.

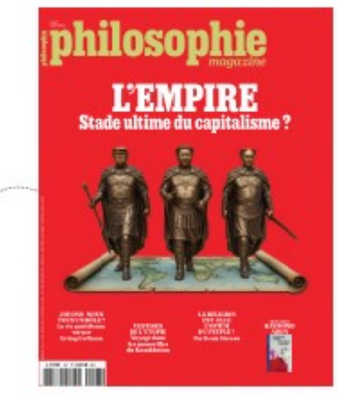
Avec **Anne Baudoux**, **Ava Baya**, **Jérôme Billy**, **Myrtille Hetzel**, **Denis Lavant**, **Marion Malenfant**, **Pierre Thionois**, **Gabriel Tur**.

Durée estime : 2h50.

**Du 19/05 au 20/06**, du mercredi au samedi à 20h30, le mardi à 19h30.

**La Colline-Théâtre national** : 15, rue Malte-Brun, Paris XX[e] (Grand Théâtre). Infos et réservations : **colline.fr/spectacles/lavenir-des-reflets**

**5 invitations valables pour deux personnes sont à remporter pour la représentation du 23/05 à 20h30 sur philomag.com/avenirrefletscolline**




## À propos du n°197

### Sur « La religion est-elle l'opium du peuple ? »

**« Un grand merci à Denis Moreau** pour sa description si juste de ma douce addiction. Je me demandais à quoi correspondait mon attirance pour les lieux de culte, moi qui ai tant de mal à croire en un au-delà.

Reste à expliquer à quoi est accro le si grand nombre qui perd de vue le contenu bienveillant et structurant des Écritures sacrées pour se perdre dans des contradictions qui me sont incompréhensibles. Comment *"l'âme d'un monde sans cœur"* se retrouve-t-elle systématiquement propulsée beaucoup trop à droite de tous les échiquiers ? Quelle consolation peut-on trouver à renier la foi de l'autre ?

Comment cette douce addiction à l'échelle individuelle devient si toxique et aveuglante à l'échelle collective ?

**MARGUERITE COPPEY**

### Sur le débat entre Arnaud Miranda et Arnaud Orain

**« Je trouve la position d'Arnaud Miranda difficile à tenir :** s'étonner que les principaux acteurs économiques américains s'affranchissent des règles de la société libérale fondée sur le marché ? Ces mêmes acteurs auraient-ils d'emblée accepté ce modèle s'ils n'avaient pas été en position de force lors de sa mise en place ?

À mon sens, l'idéologie néolibérale n'est pas pacifique – c'est du *peace washing* –, les accords commerciaux internationaux n'ont servi qu'à renforcer les multinationales aux dépens du tissu économique – imposant des normes et des coûts de fabrication imbattables –, écrasant l'économie locale. À cet égard, l'agriculture est un exemple flagrant, il n'y a aucune forme de protection du faible. Et quand le néolibéralisme est contraint par les lois et les frontières, il relève sa vraie nature : l'impérialisme. »

**SYLVÈRE FOUCAULT**

© iStockphoto

# RAPHAËL SADIN

Entretiens avec **Antoine Mercier**



## “Penser l’avenir de notre monde à la lumière de la spiritualité.”

**Prisonnier du matérialisme, l’Occident a rompu avec sa dimension spirituelle. Comment retrouver le souffle de l’esprit sans céder aux illusions d’une religiosité dogmatique ?** C’est à ce défi que répond le rav Raphaël Sadin. Avec une rare puissance de transmission, il fait entendre la voix du judaïsme en affrontant les fractures intellectuelles de notre époque – IA, wokisme, théorie du genre… Face à la doxa du moment, un acte de résistance intellectuelle, un appel à ranimer la flamme du questionnement intérieur.

**“Un livre indispensable.”** JULIEN LAMPIN, *RADIO RJR*

**“Une interrogation subtile sur l’impensé spirituel des idéologies de notre temps.”** STEVE NADJAR, *RADIO J*




Les éditions du cerf

Photo auteur : DR




# « L'éducation est le point où nous décidons si nous aimons assez le monde pour en assumer la responsabilité »

**HANNAH ARENDT**
***La Crise de la culture***



**AL-LUBBAN E-SHARQIYA, PALESTINE**
**Le 6 avril 2026**
La voiture devant laquelle ces enfants palestiniens se tiennent aurait été détruite par des colons israéliens, dans ce village du gouvernorat de Naplouse, au centre de la Cisjordanie.

© **Mohamad Torokman/ Reuters**

# Écouter le monde

Par **OCTAVE LARMAGNAC-MATHERON**

# 93 %

**C'est la part du patrimoine brut des Français détenue par 50 % des ménages les plus aisés.** Le patrimoine médian s'établit à 205 100 euros selon l'étude de l'Insee portant sur les « Transmissions intergénérationnelles en 2024 : donations, héritages et aides » parue le 7 avril.

Ordre de grandeur

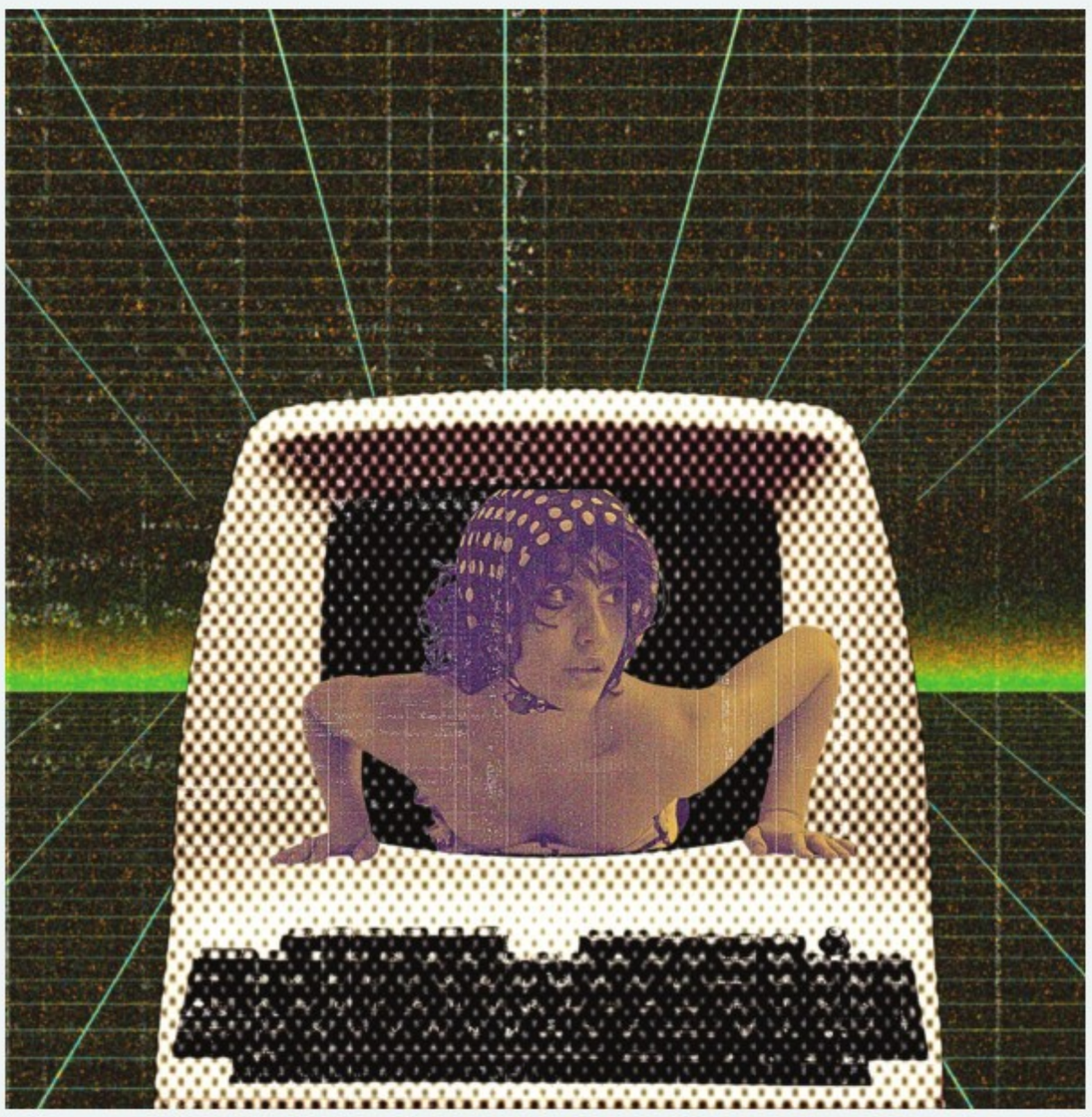
# 50 %

**Des Français héritent de moins de 70 000 euros, et même de rien pour nombre d'entre eux.** Concentration du patrimoine et disproportion des héritages vont de pair. Comme l'affirme la philosophe **Catherine Malabou** dans son essai *Il n'y a pas eu de révolution* (2024), la Révolution française a trahi ses promesses égalitaires en substituant aux privilèges du lignage aristocratique ceux du *« lignage par les dynasties propriétaires »* monopolisant les richesses. En plus de ses effets matériels, cette structure a des conséquences existentielles : celui qui est exclu de l'héritage est privé de *« l'inscription dans une ascendance et une descendance »*, dans une généalogie.

La notion

## Algorithmes queers

**De plus en plus présents dans tous les recoins de nos existences,** orientant nos choix, nos décisions, les algorithmes sont entre les mains de *« tech bros »* tentés par des idéologies réactionnaires. Même lorsqu'ils ne participent pas directement d'un projet technofasciste, ces calculs reconduisent souvent – sous la forme de biais raciaux, sexistes, etc. – les valeurs, les récits dominants et les discriminations qui en découlent. Ils participent ainsi à la normalisation des comportements et à l'invisibilisation des identités qui n'entrent pas dans leurs catégories binaires. Les algorithmes perpétuent donc un certain ordre social tout en imposant une vision de l'avenir. Contre cette tendance, le chercheur Guillaume Chevillon développe, dans *Algorithmes queers. Perturber les technologies, imaginer nos futurs* (Éditions B42, 2026), l'idée d'algorithmes non pas spécifiquement à destination des personnes LGBT+ mais qui fassent place aux expériences *« minoritaires »*. Ces outils émancipateurs pourraient aider à inventer un futur hors des sentiers battus. Pour l'auteur, infléchir les déterminismes auxquels répondent ces systèmes, sur la base des données qu'ils cumulent et des moyennes qu'ils établissent, suppose aussi d'en modifier les usages afin de rendre la machine – et nous avec – moins prévisible.



© Pablo Merchan Montes/unsplash

Répartie

« Une campagne présidentielle **enceinte,** puis avec un nourrisson, ça n'est, à ma connaissance, pas beaucoup arrivé dans l'histoire. »

**MARINE TONDELIER,** sur le réseau social X, le 30 mars

« Tout ce qu'expriment les femmes **enceintes** aujourd'hui va dans le sens de l'affirmation de leur désir matriciel, procréatif et créatif, qui se conjugue avec leur pulsion d'ambition. »

**ANTOINETTE FOUQUE,** dans *Il y a deux sexes* (1995)

**Le sens du détail**

**L'Art Zoo Museum d'Amsterdam expose depuis le 2 avril un sac reconstituant le cuir d'un *Tyrannosaurus rex* mis en regard avec un squelette du dinosaure.**

# Le T-Rex est dans le sac !



**Exposé à l'Art Zoo Museum d'Amsterdam,** ce sac à main bleu-vert n'a, en apparence, rien d'anormal. On se demande ce qu'il fait là, sous un squelette de dinosaure. Et pourtant, cette pièce de maroquinerie n'est pas comme les autres : elle a été fabriquée… en cuir de tyrannosaure ! Pour parvenir à cette prouesse, ses concepteurs ont analysé les traces fragmentaires de collagène prélevées dans des fossiles de T-Rex. Puis, grâce à l'intelligence artificielle, ils ont reconstitué la structure de la protéine, ont déterminé la séquence génétique permettant sa production, avant d'introduire le « *programme* » dans des cellules cultivées en laboratoire. La reconstitution comprend une part d'invention. Pour les concepteurs, l'objectif était surtout d'attirer l'attention sur les possibilités offertes par le cuir synthétique. Et le coup de com' est réussi : le sac à main, qui pourrait être vendu aux enchères, est déjà estimé à plus de 400 000 euros. Si les dinosaures nous fascinent autant, c'est aussi qu'ils nous renvoient à l'énigme de l'« *ancestralité* », à « *toute réalité antérieure à l'apparition de l'espèce humaine* » et dont aucun esprit n'a été le témoin, comme l'écrit le philosophe Quentin Meillassoux dans *Après la finitude* (2006). Ce sac nous permet ainsi de toucher une peau telle qu'elle aurait pu être prélevée sur un animal abattu, un fragment de ce passé immémoriel.

**L'événement**

Du 27 mai au 29 mai, sur le Campus Condorcet Paris-Aubervilliers

## Colloque « Ivan Illich : 1926 - 2026. Héritages et lectures contemporaines »

**Prêtre devenu philosophe,** précurseur de la décroissance, contempteur de la société industrielle, de l'institution scolaire et de la médicalisation à outrance, Ivan Illich est un penseur inclassable. À l'occasion du centenaire de sa naissance, un colloque organisé au Campus Condorcet Paris-Aubervilliers rend hommage à cette figure « *incontournable des milieux contestataires* », disparue en 2002. Car « *Illich peut nous aider à penser et à vivre, alors que nous sommes entrés dans un "temps d'espoir sans échafaudage"* ».

**L'expression**

## « Déclassé »

**Alors qu'il renvoyait naguère à une forme de déchéance** (sur l'échelle sociale, notamment), « déclassé » est désormais utilisé positivement pour désigner quelque chose d'extraordinaire, d'excellent, d'incroyable. Un « hors-norme » suscitant l'admiration, cette « *subite surprise de l'âme, qui la porte à considérer avec attention les objets qui lui semblent rares et extraordinaires* », comme le dit Descartes dans *Les Passions de l'âme* (1649).

© courtesy of VML



Retrouvez chaque jour notre fil d'actualités sur Philomag.com

Le racisme « ordinaire » de Michel Onfray… et des autres.

Olivier Hamant analyse la crise énergétique générée par le blocus du détroit d'Ormuz.

Mission *Artemis II* : voir la Lune pour mieux se voir.

Élections en Hongrie : la victoire de Péter Magyar peut-elle faire école dans les luttes contre les nationalistes ?

Politique
Discrimination

# Le racisme sans la peau

Depuis son élection, le nouveau maire de Saint-Denis Bally Bagayoko *(photo)* subit des commentaires racistes. Or, comme le montrent Lévi-Strauss, Hannah Arendt et Frantz Fanon, le racisme est loin de se réduire à une question épidermique.

Par **FRÉDÉRIC MANZINI**




**Une enquête a été ouverte par le parquet** pour « injure publique » à caractère raciste, après que Michel Onfray a déclaré sur CNews, à propos de « *l'allégeance* » des agents municipaux invoquée par le nouveau maire de Saint-Denis, Bally Bagayoko : « *On n'est pas dans une tribu primitive comme le décrit Darwin avec le mâle dominant qui décide.* » L'intellectuel conteste l'accusation, au motif qu'il n'aurait « *pas parlé de race* » ni « *de couleur de peau* ». Mais prétendre qu'il suffit de ne plus parler de races, de gènes ou d'hérédité pour éviter l'accusation de racisme semble relever de la sophistique.

Dans *Race et Histoire* (1952), Claude Lévi-Strauss explique en effet que les différences entre les sociétés relèvent de trajectoires historiques distinctes, de hasards géographiques et de coalitions culturelles – de sorte que si aucune culture n'est en soi supérieure à une autre, chacune a spontanément une tendance ethnocentriste à ériger ses propres usages en mesure universelle du monde. Mais l'anthropologue met aussi en garde contre une dérive symétrique et opposée : affirmer l'égalité des cultures ne doit pas conduire à les absolutiser.

Car c'est précisément ce mouvement que le racisme contemporain accomplit, à travers ce qu'Étienne Balibar nomme le « racisme sans races », dans *Race, nation, classe* (1988). Le racisme contemporain, explique-t-il, ne mobilise plus nécessairement la biologie pour hiérarchiser les groupes mais invoque la culture, l'identité, les « *modes de vie* ». La hiérarchie cède la place, en apparence, à la constatation d'incompatibilités culturelles. Ce glissement du biologique vers le culturel ne signifie pas que le racisme s'adoucit ou disparaît, mais qu'il devient plus difficile à identifier – et plus difficile à combattre. Dire « ils ne sont pas comme nous » plutôt que « ils sont inférieurs à nous » est une ruse qui consiste à présenter comme de la lucidité ou de l'analyse objective ce qui n'est que de la discrimination reformulée.

Dans *Les Origines du totalitarisme* (1951), Hannah Arendt rappelle que le racisme est une construction politique, liée à l'expansion coloniale européenne du XIX^e^ siècle. Il est devenu un artifice du pouvoir permettant de naturaliser l'inégalité. Ces techniques de domination et les logiques d'exclusion mises au point dans les colonies ont fourni aux régimes totalitaires du XX^e^ siècle une partie de leur arsenal idéologique et pratique. La philosophe analyse les conditions de possibilité du racisme : comment il a été construit, à quelles fins, dans quel contexte historique. Son approche reste celle d'une observatrice extérieure à l'expérience coloniale noire, et certains ont d'ailleurs pu lui reprocher une forme d'aveuglement aux dimensions affectives et existentielles du racisme anti-Noirs.

Le penseur martiniquais Frantz Fanon, lui, est le témoin direct de la manière dont le sujet colonisé intériorise le regard racialisant. Dans *Peau noire, masques blancs* (1952), au chapitre intitulé « L'expérience vécue du Noir », il analyse notamment comment une insulte, un simple regard dans la rue, un mot qui pourrait sembler anodin, revêtent en réalité une signification d'une brutalité insoupçonnée tant l'homme noir se sent « *fixé* », assigné à une identité imposée. Pour lui, le racisme crée une « *zone de non-être* », une région

© Chang Martin/Sipa

extraordinaire où le Noir n'est plus un homme face à un autre homme, mais un corps saturé de fantasmes coloniaux. La douleur qu'il décrit n'est pas psychologique, elle est une aliénation ontologique, au sens où c'est l'être même qui est dépossédé de lui-même. Un propos peut donc être raciste même si celui qui le tient se défend de l'être. Car c'est le « racisé » qui, au premier chef, est habilité à en juger. C'est pourquoi la défense de Michel Onfray paraît difficilement tenable : parce que le racisme n'est pas tant une intention qu'un effet, ressenti par celui qui le subit. ■

# « Il faut passer d'une économie de la production à une économie de la coopération »

Le blocage du détroit d'Ormuz a engendré une grande perturbation dans les économies du monde entier. Le biologiste **Olivier Hamant**, auteur des *Chroniques d'un monde qui craque* (Odile Jacob, 2026), y voit une invitation à rompre avec la recherche immodérée de la performance.

Propos recueillis par **CHARLES PERRAGIN**

**Monde**
**Crise énergétique**



**Olivier Hamant**

**Biologiste, il est directeur de recherche à l'Inrae, au laboratoire de Reproduction et Développement des plantes (RDP) au sein de l'ENS-Lyon. Il dirige l'Institut Michel-Serres et travaille sur les nouvelles relations de l'humanité avec la nature. Auteur de nombreux ouvrages, il fait paraître *Chroniques d'un monde qui craque* (Odile Jacob).**

**Que révèle cette crise énergétique ?**

**OLIVIER HAMANT :** Voilà le signe d'un monde qui craque. La performance de nos économies dépend des énergies fossiles distribuées par les flux optimisés du commerce maritime. Mais cette optimisation alimente une surdépendance à des ressources ou des modes d'organisation. Elle génère donc de l'insécurité. Et pas seulement sur le plan énergétique : la distribution de l'eau douce au Koweït est très efficace, car centralisée. Cependant, à l'heure où les usines de dessalinisation qui fournissent 93 % du réseau sont frappées par l'Iran, c'est la viabilité du territoire qui est remise en cause. *Idem* pour l'industrie numérique qui dépend de l'hélium dont un tiers vient du Qatar visé par l'Iran, sans parler de l'économie mondiale dépendant de centres de données qui ne sont pas bien protégés. Dans *Le Contrat naturel* [1990], Michel Serres résumait ainsi notre mal : « *Rien de plus faible qu'un système global qui devient unitaire.* » Qu'il s'agisse de géopolitique, d'écologie ou d'économie, la performance – en privilégiant une énergie ou un type d'exploitation – crée une fragilité structurelle qui se manifeste par des ruptures régulières, ce que le sociologue américain Charles Perrow appelle « *l'accident normal* ». La question n'est pas de savoir s'il y a aura un accident mais quand il aura lieu.

**Certains gouvernements européens, comme la France, soutiennent que l'électrification est une voie pour sortir de la dépendance aux hydrocarbures. Qu'en pensez-vous ?**

Que nous n'arrivons pas à penser la société sans une augmentation constante et intense de notre consommation d'énergie. Depuis les années 1950, nous l'avons accrue de 100 % tous les dix ans environ. En basculant vers le tout-électrique, nous ne remettons pas en question la consommation à outrance. Il faut passer d'une économie de la production à une économie de la fonctionnalité et de la coopération où l'important n'est pas d'acquérir seul mais de partager, de rendre les biens et services plus circulaires. Par exemple, parmi les propositions du gouvernement français, est annoncé un dispositif permettant à des foyers modestes de louer sur le long terme une voiture électrique. Ici, le vrai changement, ce n'est pas la sortie du moteur thermique mais le passage de la propriété à la location. Dans *La Part maudite* [1949], Georges Bataille soutient que les sociétés qui vont bien visent la suffisance – et non l'abondance – des ressources pour vivre. Au-delà d'un seuil maximal, elles se mettent à dissiper leur énergie plus rapidement : pour capter les gisements, elles entrent en compétition et se font la guerre, ce qui implique un déluge de dépenses énergétiques.

**Cheminer vers des sociétés de la robustesse implique-t-il un changement d'ordre culturel ?**

Tout à fait. Cela implique notamment de sortir du culte de la performance. Dans un monde en polycrise pour peut-être deux ou trois siècles, il nous faut apprendre à vivre avec les fluctuations permanentes. Et, au regard de la crise du détroit d'Ormuz, la première étape est de remettre les ressources, en particulier agricoles, au centre de nos sociétés. Plus d'agroécologie, cela signifie davantage de souveraineté alimentaire, de biomatériaux en circuits courts et, dans le même temps, moins de dépendance aux terres rares chinoises, au pétrole lointain et aux importations en général. Plus généralement, il s'agit de remettre le vivant à la table à dessin : robustesse, coopération, circularité et sous-optimalité pour créer du jeu dans les rouages. ■

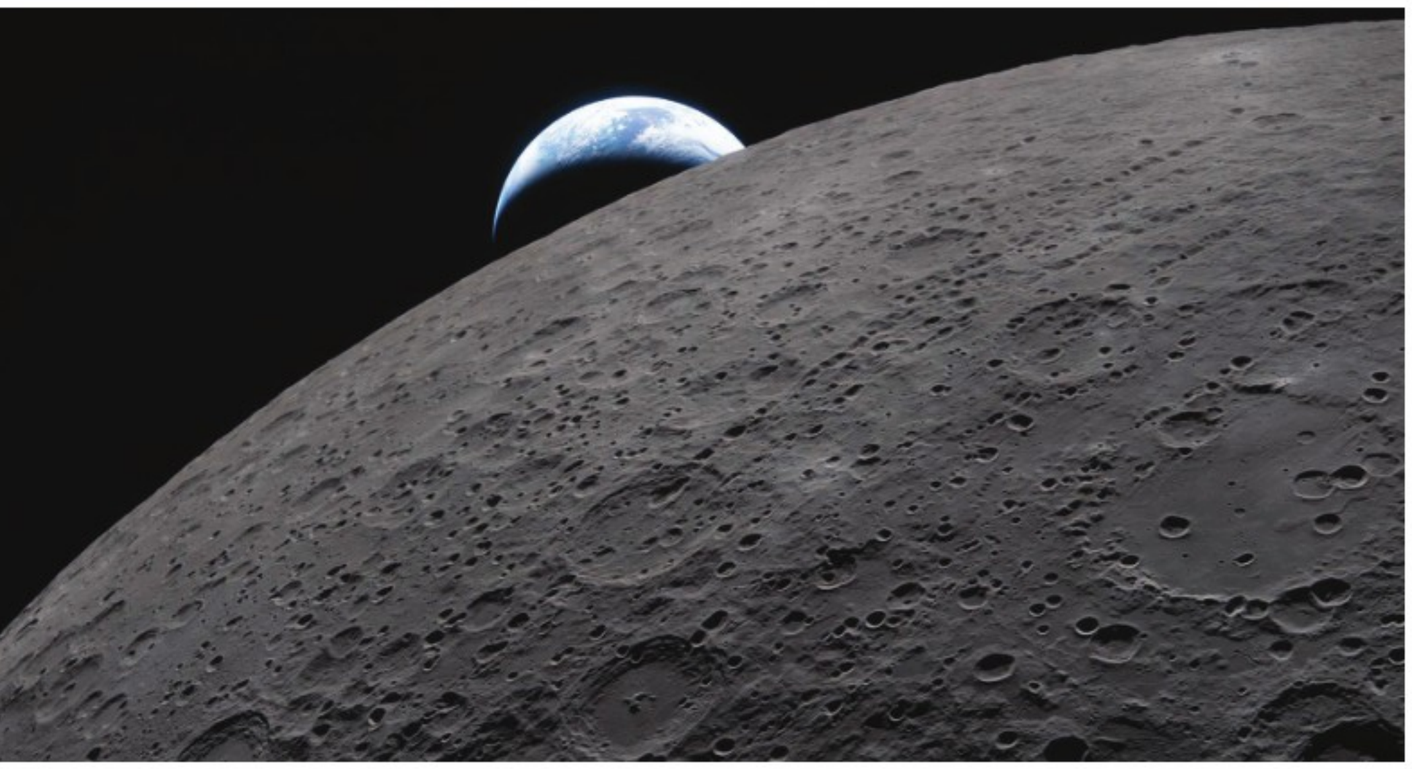
© Grand cours vidéo d'Olivier Hamant - Construire la robustesse - à retrouver sur Sator.fr

Espace
Exploration

# *Artemis II* : la Lune dans l'objectif

Le 6 avril, les quatre astronautes de la mission américaine *Artemis II* ont observé la face cachée de la Lune. Cette exploration illustre notre fascination pour tout ce qui échappe à notre regard.

Par **CLARA DEGIOVANNI**



© Nasa

**Ils étaient quatre astronautes à repartir vers la Lune.** Dans la nuit du 6 au 7 avril, leurs visages étaient collés contre les petits hublots de leur vaisseau, émerveillés par la splendeur du spectacle. Accidentée, recouverte d'une croûte épaisse et rugueuse, jonchée de cratères, la face cachée de la Lune n'a vraiment rien d'avenant et, pourtant, elle fascine. L'attirance qu'elle suscite dit bien quelque chose de notre manière de voir. Elle atteste d'un désir archaïque, celui de saisir l'objet sous toutes ses faces, pour en reconstruire la vision la plus complète possible et se l'approprier. Il y a dans cette mission une volonté de maîtrise. Ce n'est pas tout à fait un hasard si le mot « *Integrity* » a été choisi par les astronautes pour nommer leur vaisseau. « *Le mot vient du latin et signifie "entier". Ce concept de totalité nous parlait* », a justifié Victor Glover, le pilote de la mission *Artemis II*. Mais l'attirance pour cet invisible hémisphère témoigne aussi d'une volonté originaire, celle d'être mis en coprésence avec la chose observée. Car, en l'occurrence, ce sont bien des yeux qui ont vu, comme aucun être humain avant eux, ce que des caméras avaient déjà observé. Cette vision en présence nous donne conscience non seulement de la chose mais aussi de nous-mêmes. Comme l'explique Maurice Merleau-Ponty dans *Le Visible et l'Invisible*, « *moi qui vois* [une chose], *je relève aussi du visible* ». L'objet vu et le sujet voyant sont pris « *dans le même élément* ». Ils appartiennent au même univers perceptif. Ainsi, quand un astronaute contemple la face cachée de la Lune, il accède à tout l'univers lunaire. Celui qui perçoit ce côté de la Lune fait retour sur lui-même et se regarde en train de voir. Le philosophe Mircea Eliade avance, dans sa *Nouvelle Philosophie de la Lune* (1943), que l'astre présenterait des « *ressemblances avec l'homme* », dans la mesure où il « *croît, décroît et disparaît* », ce qui le rend, selon lui, « *beaucoup plus proche de l'homme que la gloire majestueuse du soleil* ». Suivant cette tentation anthropomorphique, Victor Glover comparait lui-même un « *beau double cratère* » à « *un bonhomme de neige* ». ■

Hongrie
Élections

# Victoire de Péter Magyar : une stratégie modèle pour battre les nationalistes ?

La défaite de Viktor Orbán en Hongrie, le 12 avril, semble avoir été motivée par l'indignation de la société face à la corruption et au clientélisme du pouvoir. Suffisant pour inspirer les luttes contre les nationalismes ?

Par **MICHEL ELTCHANINOFF**

**Faut-il faire de la victoire de Péter Magyar** (*photo*) un désaveu du projet nationaliste de Viktor Orbán ? Certes, le nouveau Premier ministre est proeuropéen et méfiant à l'endroit de la Russie. Mais cet avocat de 45 ans a fait partie du Fidesz, le parti d'Orbán, jusqu'en 2024 et a travaillé au sein de son cabinet. Il demeure un conservateur opposé à l'immigration et, le soir de son élection, a appelé Dieu à lui venir en aide. Comme Orbán, il s'est longtemps opposé à la livraison d'armes à Kyiv et critique le sort de la minorité hongroise en Ukraine. Il évite la question LGBT+. Bref, il n'appartient pas à cette opposition de gauche qui a échoué, pendant seize ans, à détrôner le chef illibéral du gouvernement. Magyar a principalement fait campagne sur la hausse de l'inflation, l'anémie économique du pays et le détournement, par les proches d'Orbán, de l'aide européenne. Avec son style dynamique et légèrement

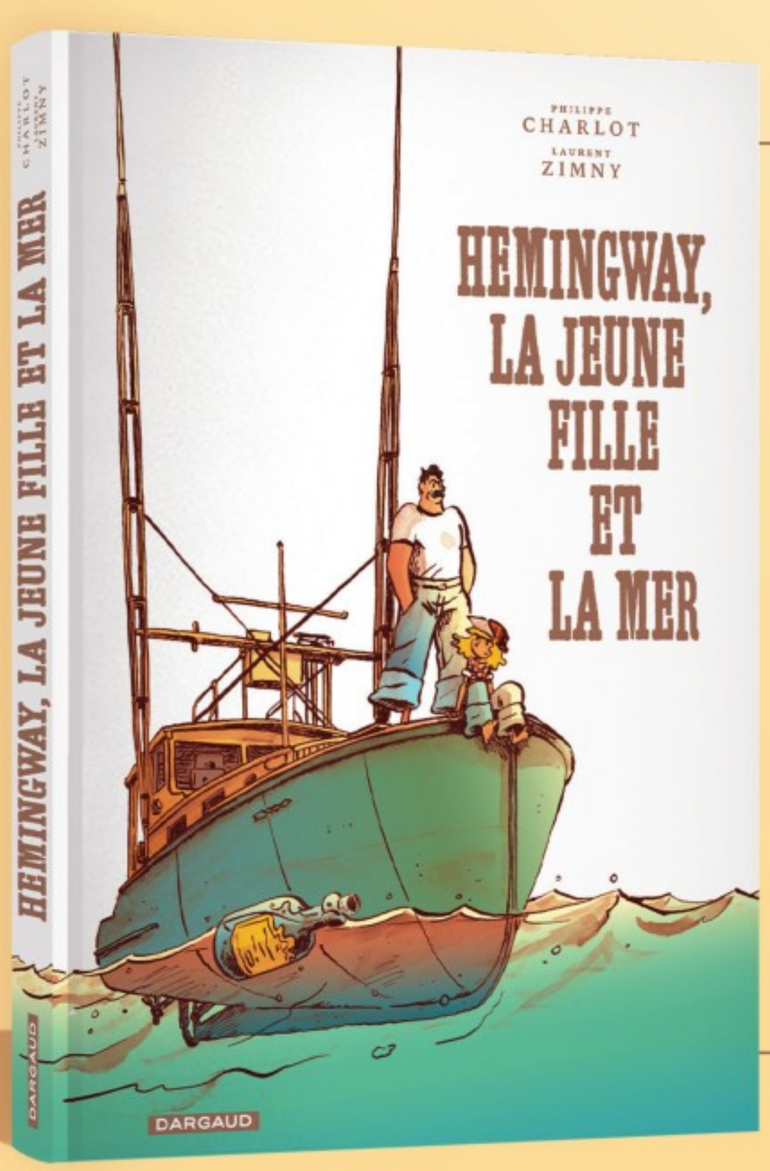


© Marton Monus/Reuters

populiste, il a éreinté « *Ali Baba et ses quarante voleurs* » ou le « *Dracula des fonds publics* », et promis de remettre son pays sur les rails de la prospérité.

Cette nette victoire peut-elle faire école? De fait, ce n'est pas en dénonçant la xénophobie, la transphobie ou le refus d'aider l'Ukraine que Magyar l'a emporté. Sans s'attaquer à l'essence de l'orbanisme, il n'en a déploré que les conséquences – le clientélisme et la corruption. Pour empêcher l'élection du Rassemblement national, de l'AfD en Allemagne ou de Reform UK au Royaume-Uni, leurs adversaires pourraient s'inspirer de la stratégie hongroise. Au lieu d'adopter une démarche éthique fondée sur une morale dite déontologique, ils pourraient concentrer leurs attaques sur des effets plus pragmatiques de leur programme, dans une optique qu'on appelle, en philosophie, conséquentialiste. Ils pourraient ainsi montrer que leur gestion des communes ou des territoires s'accompagne de malversations, de clientélisme, et produit plus de misère que de prospérité. Dans cette optique, si Trump faisait l'objet d'un rejet d'une majorité de la société américaine, ce ne serait pas tant parce qu'il a décidé de faire la guerre à l'Iran (le principe) mais à cause de la montée de l'inflation qui en découle (les conséquences). Conclusion, en forme de *vade-mecum* pour les adversaires des partis nationalistes: ne brandissez pas des valeurs pour les battre mais montrez qu'ils sont des escrocs. Le problème étant qu'il faut attendre un certain nombre d'années de pouvoir pour que ces défauts finissent par indigner une majorité de citoyens.

Mais cette stratégie, au fond, n'oppose pas totalement les principes et les effets. Le spécialiste de relations internationales Fareed Zakaria, en inventant à la fin des années 1990 la notion de « *démocratie illibérale* », montre que les leaders comme Viktor Orbán parviennent au pouvoir grâce à la démocratie mais s'attaquent aux piliers des institutions libérales: indépendance de la justice et de la presse, autonomie de la société civile, libertés économiques. Peu à peu, le leader illibéral génère nécessairement du favoritisme, du clientélisme, de la corruption. Ainsi, en pointant du doigt les effets réels de ce type de pouvoir, Péter Magyar a également touché le cœur de l'illibéralisme. Il a d'ailleurs annoncé le démantèlement de la mainmise d'Orbán et de ses proches sur ces institutions. Finalement, la stratégie conséquentialiste remonte à la source du problème. Mais elle le fait avec un programme qui parle à tout le monde, et pas seulement à l'un des camps. C'est la clé de la victoire de Magyar. Et elle est en effet à méditer. ■


© Charlot - Zimny / Dargaud Benelux (2026)

# HEMINGWAY, LA JEUNE FILLE ET LA MER

Key West, 1933. Dans son île paradisiaque, **ERNEST HEMINGWAY** s'ennuie, coincé entre un mariage bancal, des parties de pêche trop faciles et des combats de boxe improbables.

**JANET**, du haut de ses douze ans, a un plan pour faire fructifier les quelques dollars que son grand-père vient de lui laisser en héritage.

**LA PROHIBITION** sévit encore et le rhum de Cuba n'est pas loin, si on a un bateau rapide et le goût de l'aventure. Hemingway a les deux, et un furieux besoin de s'amuser. Mais, parfois, le plan le mieux pensé suit des chemins que même un futur Prix Nobel de littérature ne peut envisager.

**Une histoire tendre et enlevée, entre le célèbre Hemingway et une gamine aventureuse !**



DARGAUD — AU RAYON BD



# « On peut surpasser le capitalisme sans répéter les erreurs du totalitarisme »

Propos recueillis par **MARTIN LEGROS**

# LEA YPI

Comment peut-on se dire socialiste quand on a vécu son enfance dans une Albanie communiste coupée du monde ? C'est l'un des paradoxes de la philosophe Lea Ypi. Invitée à une chaire au Collège de France cette année, elle parvient à concilier l'idéal de liberté de Kant, le souci de justice sociale de Marx et de Jaurès et une histoire familiale des plus mouvementées. Entretien avec une funambule de la pensée.

© Patrick Imbert/Collège de France

**À quoi tient la dignité ?** La liberté est-elle un sentiment intérieur ou la capacité de changer le monde ? Ces questions classiques de la philosophie morale et politique, Lea Ypi a trouvé une nouvelle manière de les formuler : elle croise l'art du récit et la passion du concept, raconte des histoires de vie polarisées par les idées, tout en les incarnant en retour dans des personnages vivants. Il faut dire que sa vie a été très tôt aspirée par le souffle de la pensée. Née en 1979 dans l'Albanie totalitaire d'Enver Hoxha, élevée dans le hiatus entre son adhésion à l'idéal communiste et la dissidence secrète de ses proches, elle vit la chute du mur de Berlin, en 1989, comme une « *sortie de la caverne* » : l'effondrement d'une illusion mensongère… et l'ouverture sur une réalité tout aussi problématique. Comme elle l'écrit dans *Enfin libre. Grandir quand tout s'écroule,* son best-seller mondial, elle s'est retrouvée à 18 ans à devoir évoluer entre l'aspiration à la liberté retrouvée des siens et les promesses non tenues – et l'indifférence face à l'injustice – du monde libéral. C'est armée de cette soif d'interrogations politiques et existentielles qu'elle a fait de brillantes études de philosophie à l'université romaine La Sapienza, avec une thèse consacrée à l'« architectonique de la raison » chez Kant. Devenue professeure à la prestigieuse London School of Economics, elle s'évertue aujourd'hui à réconcilier l'idéal de liberté formulé par Kant avec le souci de la justice sociale et des structures matérielles de l'existence de Marx et de Jaurès. Nous l'avons rencontrée à Paris, alors qu'invitée à la chaire du Collège de France consacrée à la pensée européenne, elle exposait ce projet de réactivation du « *socialisme moral* ». Hasard du calendrier ? Son nouveau livre, *Indignité* paraît simultanément. Elle y revient sur l'histoire de sa famille, sous l'angle d'une question passionnante : comment des individus concrets, comme sa grand-mère Leman Ypi, ont-ils traversé le sombre XX^e^ siècle en parvenant à préserver cette dignité que Kant croyait attachée à notre nature – alors qu'elle dépend de sa reconnaissance par les autres ? En lisant cet ouvrage époustouflant, on se demande : Lea Ypi est-elle la théoricienne du socialisme de demain… ou une grande romancière de l'Histoire ? Les deux peut-être.

**Lea Ypi**
en 6 dates

**1979**
Naissance le 8 septembre, à Tirana, en Albanie

**2002-2004**
Diplômes de philosophie mais aussi de littérature et de journalisme à l'université La Sapienza de Rome

**2008**
Doctorat sur le cosmopolitisme à l'Institut universitaire européen à Fiesole, près de Florence

**2016**
Professeure de théorie politique à la London School of Economics

**2021**
Parution de son essai *Enfin libre. Grandir quand tout s'écroule,* qui connaît un succès mondial

**2026**
Titulaire de février à mai de la chaire « L'invention de l'Europe » au Collège de France et publication de son livre *Indignité*

**Vous avez grandi dans l'Albanie communiste d'Enver Hoxha. Quels souvenirs gardez-vous de cette période ?**

**LEA YPI :** Je suis née à Tirana en 1979 et j'ai vécu jusqu'à 11 ans à Durrës, sur la côte Adriatique, face à l'Italie. L'Albanie de mon enfance était complètement isolée du monde libéral et capitaliste, mais aussi des pays de l'Est et de la Russie considérés comme des traîtres ayant renoncé au communisme véritable. Paradoxalement, j'ai eu une enfance très libre – on pouvait se balader dans la rue sans danger, il n'y avait pas de voiture, j'allais seule à l'école… –, mais nous n'avions pas le droit de sortir du pays : on nous expliquait que ce petit pays, le seul où l'on était vraiment libre, était l'ennemi de tous les autres et qu'il devait se protéger. Pour moi, c'était un peu comme dans une histoire de super-héros. Je savais qu'il fallait accepter des sacrifices, je voyais les queues dans tous les magasins, mais je savais aussi qu'à l'Ouest, où les enfants étaient censés avoir accès à tout, régnait une très grande inégalité. L'isolement était donc le prix à payer pour notre idéal égalitaire.

**Que s'est-il passé après la chute du mur de Berlin ?**

L'Albanie s'est ouverte, et cela a été une expérience saisissante. D'un coup, Durrës, la ville où j'avais toujours vécu dans une sorte de vase clos, est devenue une cité de migration, le point de départ de milliers d'Albanais qui quittaient en masse le pays pour rejoindre l'Italie par la mer, en quête d'un monde meilleur. Pour moi, cela a été un choc : j'ai alors pris conscience du hiatus qui existait entre le monde idéal où j'avais cru vivre jusque-là et le monde réel. J'avais pourtant grandi dans une famille d'opposants et de dissidents, mes grands-parents avaient perdu une bonne partie de leur patrimoine. Ils appartenaient à une vieille famille aristocratique et fortunée de Thessalonique, grande ville cosmopolite et plurilingue de l'Empire ottoman, aujourd'hui rattachée à la Grèce. Parmi mes ascendants, on comptait des responsables politiques et religieux importants, mon arrière-grand-père était pacha, le représentant direct du sultan. Après la Première Guerre mondiale, lorsque toute cette partie de l'Europe a été redessinée sur des bases ethniques et confessionnelles, ma famille a accepté de se retirer en Albanie. Et sous le régime communiste, il valait mieux ne plus parler de ces glorieuses origines. On m'avait donc longtemps caché ma propre histoire et on avait fait de moi une pionnière du communisme, qui étudiait beaucoup et avait de l'ambition. Et soudain, tout s'est effondré, on m'a expliqué que mon grand-père, qui avait d'abord été proche d'Enver Hoxha, avait été ensuite emprisonné, que nous avions en fait vécu tout ce temps dans la peur et le mensonge, alors que, pour moi, tout allait pour le mieux ! Vous imaginez le choc ?

**Comment l'avez-vous vécu ?**

Un peu comme le prisonnier de la caverne de Platon qui s'en échappe et découvre que le monde qui était le sien jusque-là était une illusion. Quand il sort de la caverne, d'abord ébloui par le soleil, il se rend compte que tout ce qu'il avait cru être la réalité n'était que des ombres, et il éprouve un vertige. J'étais dans le même état. Je me suis alors demandé : quel est le vrai soleil ? Quelle est la vraie liberté ? Avec

cette difficulté redoutable que, dès lors qu'on découvre avoir vécu dans le mensonge, il est très difficile de faire confiance à nouveau dans ce qui se présente comme la réalité nouvelle – en l'occurrence, le capitalisme libéral qui était devenu le nouvel idéal des Albanais.

**C'est ce qui vous a poussée à faire des études de philosophie ?**

En 1997, il y a eu une crise très grave en Albanie : après la thérapie de choc de la privatisation et l'intégration dans le système capitaliste s'était mis en place un système de prêts en chaîne, où l'argent des uns servait aux autres à s'endetter encore plus – ce qu'on appelle les « pyramides de Ponzi ». Lorsque la bulle a éclaté, cela a débouché sur un effondrement de l'économie et des banques, suivi d'une véritable guerre civile. C'était l'anarchie, des jeunes gens mouraient, j'entendais les balles siffler dans la cuisine de ma maison. C'est le moment où je devais faire le choix de mes études : certains m'incitaient à faire de l'économie, mais elle était en faillite ; d'autres à faire du droit, mais c'était le chaos. Tout cela m'apparaissait un peu absurde d'un point de vue existentiel. Je me suis dit que la philosophie m'aiderait à me poser les bonnes questions… J'avais lu Rousseau mais aussi la littérature de Tolstoï, Dostoïevski, Thomas Mann, qui mêlent les idées et les histoires de famille, et je voulais être écrivain.

**Au moment de cette crise, vous avez donc rejoint votre mère partie faire des ménages en Italie. Et vous avez obtenu une bourse pour étudier à La Sapienza à Rome, départ d'une brillante carrière académique. Mais vous vous êtes fait connaître par un récit, *Enfin libre. Grandir quand tout s'écroule*, qui raconte votre histoire, sous l'angle de la quête de la liberté…**

Oui, je suis très attachée à l'incarnation des idées. Dans ce livre, les personnages, mes proches, ont des conceptions différentes de la liberté. Par exemple, ma grand-mère incarne la liberté morale, la capacité d'agir moralement, indépendamment du contexte. Là où ma mère penche davantage vers l'idée libérale d'un acteur qui fait des choix, toujours relatifs, dans des situations concrètes. Et j'ai essayé de raconter comment ces conceptions différentes de la liberté s'étaient incarnées dans des vies concrètes… et dans des systèmes opposés. Dans *Enfin libre*, j'ai pris acte de l'effondrement du système totalitaire, mais j'ai aussi cherché à faire revivre deux idéaux distincts de la liberté. Je ne suis pas conséquentialiste ; je ne compare pas les coûts et les bénéfices du communisme et du capitalisme, je les juge sur leur modèle respectif : d'un côté, le souci d'une liberté individuelle, incarnée dans le consommateur, qui produit une oppression horizontale ; de l'autre, le souci exclusif de l'égalité, des structures et du monopole politique, qui produit une oppression verticale et un cynisme généralisé.

**« J'ai vécu la chute du communisme un peu comme le prisonnier de la caverne de Platon qui s'en échappe et découvre que son monde était une illusion »**

**Votre grand-mère, que l'on retrouve au cœur de votre dernier récit *Indignité*, a incarné pour vous l'idée kantienne de liberté et de dignité. Elle était kantienne sans le savoir ?**

Ma grand-mère lisait beaucoup mais pas de philosophie. Par son exemple, j'ai compris que la liberté morale ne dépendait pas des institutions, qu'elle lui avait permis de résister justement, de ne pas plier dans des moments où les institutions et la société violaient tous les jours nos droits élémentaires. Si elle était kantienne sans le savoir, c'est qu'elle m'a permis de faire l'expérience de l'idée de la liberté morale à laquelle Kant a donné expression. Ainsi, lorsque j'ai annoncé à mes parents que je voulais faire des études de philosophie – alors qu'ils auraient préféré que je fasse de l'économie ou du droit –, ma grand-mère, qui, elle, n'avait pas fait d'études et ne savait pas ce qu'était la philosophie, a défendu mon choix comme un choix d'autonomie. La liberté implique, insistait-elle, de faire des erreurs… Et lorsque je l'interrogeais sur son rapport à la religion – ma famille est de tradition musulmane –, lui demandant si c'était cela qui lui avait permis de tenir sous le communisme, elle me répondait : « *Non, parce que Dieu, pour moi, c'est dans ma conscience.* » Elle disait cela sans jamais avoir étudié Kant ! Or c'est exactement ce que celui-ci dit dans la *Critique de la raison pratique* : l'idée de Dieu n'est pas le point de départ, le fondement de l'éthique (faire le bien parce que Dieu nous l'a dit) mais le point d'arrivée, la supposition que l'on tire de l'expérience première que l'on fait de la loi morale (la loi qui est en nous nous donne l'idée d'un Dieu de justice).

**Vous avez fait une thèse sur l'« architectonique de la raison » chez Kant, un des textes « *les plus denses et les plus impénétrables* », dites-vous, de la *Critique de la raison pure*. Il est consacré à l'idée que toutes les connaissances humaines appartiennent à un « *système possible* ». Une belle promesse qu'il juge intenable, au final…**

Ce point est fondamental pour comprendre la pensée de Kant et le projet des Lumières qui s'opposent au dogmatisme ●●●

comme au scepticisme. La raison est source de tout doute, mais quand on rejette les dogmes de la religion (et de la raison), comment penser un monde où tout est relatif? Si le scepticisme est intégral, il n'y a plus de morale. Peut-on réconcilier l'impératif catégorique de la morale, l'idée qu'il faut agir moralement, avec les antinomies insolubles entre la liberté et le déterminisme auxquelles aboutit la raison théorique? Kant a commencé par croire qu'il y avait une solution théorique à ce conflit: le savoir, en révélant un monde organisé de part en part, permettrait de croire que tout se tient dans le monde. Et puis, il se rend compte que cela ne marche pas – on ne peut pas postuler *a priori* que le monde est conforme à l'idée de système. Et c'est dans la troisième critique, la *Critique de la faculté de juger*, après celle consacrée à la connaissance et celle consacrée à la morale, qu'il trouve une issue avec l'idée d'un jugement *réfléchissant*, qui fait des Idées de la raison, des idées *régulatrices*, et non pas déterminantes ou agissantes comme dans la science ou dans la morale.



Un groupe de migrants arrêté après avoir franchi la frontière entre l'Albanie et la Grèce, près de la ville de Korcë.

**C'est l'idée de faire *comme si* le monde avait un sens ?**

Oui, c'est parce qu'on fait *comme si* la liberté ou le progrès étaient possibles, qu'ils vont le devenir, au lieu d'attendre d'avoir des preuves scientifiques que le monde progresse. En amour, c'est pareil: il faut faire comme si l'amour était possible pour qu'il le devienne. Cela ouvre à une histoire où les humains ne sont plus dans une relation de dépendance vis-à-vis de la nature, de Dieu ou des forces extérieures à la raison. C'est la raison, une raison partagée et intersubjective, qui se constitue comme sujet producteur de sa propre histoire.

**Dans le chapitre consacré à l'« architectonique de la raison », Kant explique aussi qu'on ne peut qu'*« apprendre à philosopher »*. Que veut-il dire par là ?**

Pour Kant, la raison ne se réduit pas à une accumulation de savoirs et d'expertise conceptuelle, si sophistiquée et organisée soit-elle. Il a lu Rousseau, et il a découvert que la raison et la technologie n'avaient aucune valeur si elles ne contribuaient pas à notre émancipation, à la promotion de buts moraux. La raison est donc ce projet d'émancipation individuelle et collective, l'aspiration aux Lumières, dont chacun doit d'abord faire l'expérience en lui-même. Mais si on a la possibilité, la capacité d'avoir des Lumières, on habite dans un monde dominé par des idéologies, par une fausse conscience, par des formes de réification. On est soumis à des forces extérieures qu'on ne contrôle pas. Et toute la question est de savoir comment surmonter cette tension, comment *réaliser* cette aspiration que l'on sent en chacun de nous. C'est la tâche de la raison et de la philosophie, nous ne sommes pas seulement des *« artistes de la raison »*, dit-il, nous aspirons à être *« législateurs de la raison humaine »*. Cela a une conséquence politique. Là où Platon attend, de manière très aristocratique, que le petit nombre de ceux qui sont philosophes deviennent rois ou que les rois se convertissent à la philosophie, Kant demande à tous les citoyens du monde qu'ils deviennent philosophes. C'est autrement plus stimulant, non?

**Venons-en à votre ambition de *« repenser le socialisme »* en articulant la pensée de Kant à celles de Jaurès et de Marx. Qu'est-ce que le *« socialisme moral »* que vous défendez, vous qui avez grandi dans l'Albanie communiste ?**

Mes proches m'accusent parfois de vouloir réhabiliter le socialisme – *« Ton grand-père n'a pas passé quinze ans à croupir en prison pour que tu ailles défendre le socialisme en Angleterre »*, m'a dit un cousin. En réalité, c'est tout le contraire. Mon projet de socialisme moral entend aussi restituer leur dignité aux victimes de gauche du communisme, à tous ces dissidents qui ont critiqué le communisme d'État, non pas au nom du marché et du capitalisme, de la propriété et des libertés individuelles, mais au nom de la justice sociale. Nous vivons par ailleurs un moment où le capitalisme, victorieux après la chute du Mur, aboutit à un nouveau modèle de domination sur la vie politique des États comme dans les relations internationales. Réactiver la tradition du socialisme moral dans ce contexte, c'est à la fois ne pas répéter les erreurs du totalitarisme, qui détruit la liberté, et ne pas renoncer à surpasser le capitalisme. En Europe de l'Est, aujourd'hui, on n'a plus confiance dans un système alternatif au capitalisme, parce qu'on a vécu les tragédies du XX$^{e}$ siècle, et on se trouve dans un moment de cynisme, de nihilisme – et donc on accepte tout –, ou alors on retourne à la religion, à la nation, au fascisme, parce qu'on a perdu la foi dans les Lumières. Tandis que du côté du monde capitaliste, certains socialistes prétendent revenir à Marx, à la classe ouvrière, au communisme d'État, comme si Lénine et Staline n'avaient pas existé, sans intégrer

© Gent Shkullaku/AFP

les leçons du XXe siècle. Si l'on n'apprend pas de cette double expérience, on est voué à reproduire les tragédies du passé.

**Au cœur du projet d'émancipation et de réactivation des Lumières que vous prônez, il y a l'idée que la liberté est *relationnelle*…**

Je rappelle d'abord les trois maximes des Lumières : penser par soi-même, penser en se mettant dans la place de tous les autres, enfin, penser de façon cohérente. On pourrait croire que cela n'a rien à voir avec la politique. Il n'en est rien. Car cela signifie en réalité que la liberté de chacun ne se réalise pleinement que dans la relation avec les autres au sein de structures et d'institutions justes. L'individu n'est pas « *self-sufficient* ». De sorte qu'il faut se demander quelles sont les structures de société qui nous permettent de réaliser notre liberté. Or force est d'admettre que le capitalisme contemporain sape la possibilité de cette liberté relationnelle. Parce qu'il installe les acteurs dans une asymétrie de pouvoir entre ceux qui ont les ressources et ceux qui ne les ont pas. Cela conditionne les relations des citoyens à l'intérieur de l'État mais aussi la relation entre États dans un monde globalisé où on trouve les centres de production du Sud qui sont totalement dépendants du Nord. On l'a bien vu avec la pandémie de Covid, dès lors que les normes sur les brevets et la propriété intellectuelle ne permettaient pas l'accès aux vaccins et leur distribution de manière universelle.

**Selon vous, le capitalisme réduit la liberté au choix du consommateur entre plusieurs marchandises, ce qui interdit de traiter des problèmes aussi concrets que la régulation du numérique ou les liens entre liberté de circuler et immigration…**

Oui, et il faut souligner combien le numérique hier, et l'IA demain, va renforcer cette conception de la liberté comme choix – d'une marchandise, d'un voyage, d'un repas, etc. Face à ces choix qui sont censés manifester notre liberté, on ne se demande pas quelles sont les circonstances sociales, politiques ou économiques qui nous mobilisent. Cela vaut aussi pour la question de l'immigration. On s'emporte contre les immigrants irréguliers comme s'ils pouvaient faire un autre choix et rester chez eux. Or le problème, ce n'est pas la migration en tant que telle, c'est la migration asymétrique des pays du Sud vers les pays du Nord. Personne ne proteste contre les Américains qui vont en Australie ou les Français en Angleterre… Il faudrait donc s'intéresser aux circonstances qui poussent les migrants à tout quitter. Choisir et être libre d'agir, ce n'est pas la même chose. Car il faut intégrer les conditions dans lesquelles on fait nos choix, avec ou sans dépendance, avec ou sans inégalité, etc. Si l'on ne pose pas cette différence, si on ne voit pas la différence entre la liberté d'agir et la liberté de choix, on ne comprend pas pourquoi le capitalisme détruit la liberté. Et cela rend impossible de traiter des questions aussi graves et urgentes que la liberté de circulation des migrants.

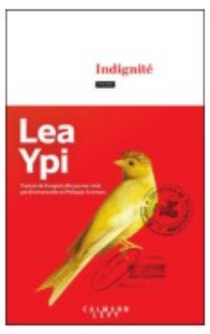
**Le socialisme moral que vous défendez se veut aussi *cosmopolitique*. Quelle perspective ouvre-t-il face au retour de l'impérialisme et au chaos mondial contemporain ?**

Le socialisme moral est en effet internationaliste et cosmopolitique, parce qu'il pose la question de la justice à l'échelle globale. Aujourd'hui, la réponse aux désordres de la mondialisation capitaliste passe majoritairement par des appels à revenir à des souverainetés nationales… tout en maintenant un marché global qui produit les crises écologiques, migratoires, écologiques que nous connaissons. Les partis de droite et d'extrême droite manipulent l'appartenance identitaire pour en faire une pseudo-solution à tous ces enjeux. Je suis convaincue qu'on ne s'en sortira qu'en formulant un projet d'émancipation cosmopolitique intégrant le point de vue du monde global, sans isoler les nations. Le projet européen en est une préfiguration. De là à savoir quelle forme politique il prendra à l'échelle mondiale, c'est une question philosophique et démocratique. Mais elle ne pourra pas être évitée bien longtemps. Nous vivons un peu un nouveau Moyen Âge, et il va falloir trouver l'énergie de réinventer les Lumières. Mais on n'a pas besoin de savoir si c'est possible ou pas pour savoir s'il vaut la peine de défendre ce nouveau projet d'émancipation. Avec Kant, nous devons faire *comme si*. C'est la seule chance pour que ce possible qui est aussi souhaitable devienne réel. ■

## POUR DÉCOUVRIR
## LEA YPI




### À voir
### L'idée du socialisme moral
**(Sur le site du Collège de France : college-de-france.fr/fr/agenda/lecon-inaugurale/idee-de-socialisme-moral/idee-de-socialisme-moral)**
Dans cette leçon inaugurale de la chaire « L'invention de l'Europe » où elle est invitée par le Collège de France jusqu'en mai, Lea Ypi présente avec beaucoup de conviction son projet d'articuler l'idée de liberté au sens de Kant avec le souci des structures matérielles d'existence du socialisme de Jaurès et de Marx.




### À lire
### *Indignité*
**(2025 ; trad. Calmann-Lévy, 2026)**
*« Dans le règne des fins, tout a ou bien un prix, ou bien une dignité »*, affirmait Kant. Mais dans la vie réelle, qu'en est-il ? Comment préserve-t-on sa dignité quand les autres nous jugent indignes ? Et est-on responsable de la dignité de ceux qu'on aime ? Lea Ypi explore la question en revenant sur l'histoire de sa grand-mère, à Thessalonique au début du siècle, puis dans l'Albanie communiste. Et révèle son talent pour sonder les tourments moraux des individus tout en racontant l'histoire en train de se faire.




### *Enfin libre. Grandir quand tout s'écroule*
**(2021 ; trad. Seuil, 2022)**
*« Je ne m'étais jamais demandé ce que signifiait la liberté avant de prendre Staline dans mes bras. »* C'est ainsi que commence ce récit enlevé de la vie familiale d'une adolescente, promise à être une pionnière du communiste… alors que sa famille attend avec impatience la chute du régime et le retour des libertés. Un texte qui s'achève par la décision de se consacrer à la philosophie.




### *L'Architectonique de la raison*
**(2021 ; non traduit)**
Une relecture des dernières pages de la *Critique de la raison pure* qui montre le talent pédagogique et le souci de la cohérence de Lea Ypi sur une question apparemment technique mais décisive de la pensée kantienne.



La politique
**par Michel Eltchaninoff**

**Rédacteur en chef de *Philosophie magazine*, il a publié *Dans la tête de Vladimir Poutine* (2015) et *Dans la tête de Marine Le Pen* (2017) chez Solin-Actes Sud. Passionné de géopolitique, il a cofondé et anime l'association Les Nouveaux Dissidents, qui soutient les luttes contre les régimes autoritaires.**

# JORDAN BARDELLA : une princesse pour séduire la France ?

Le possible candidat du Rassemblement national aux élections présidentielles a mis en scène son idylle avec la très aristocratique Maria Carolina de Bourbon des Deux-Siciles *(photo)*. Certains pensent que l'union du « candidat du peuple » et de la jet-setteuse sera fatale à son ambition politique. Pas moi.



**Quand Jordan Bardella** et Maria Carolina de Bourbon des Deux-Siciles se laissent photographier, main dans la main, par *Paris Match* dans le golfe d'Ajaccio, ils excitent plusieurs passions fondamentales des Français : la politique, les secrets d'alcôve, sans oublier le goût de la transgression – le fils d'immigré ayant grandi en banlieue se trouve propulsé dans le milieu de la jet-set. « Hors sol » n'est-il pourtant pas l'une des insultes favorites des ténors du Rassemblement national ? C'est là que la politique revient. Jordan Bardella peut-il encore porter la colère contre les élites tout en s'alliant à une aristocrate cosmopolite ?

**L'article de *Paris Match* s'efforce d'éteindre la critique.** D'après la mystérieuse Anne Tucoy, qui le signe, le roturier et la princesse ont beaucoup de points communs. Leur « *élégance* », tout d'abord (Bardella porte une cravate au bord de la mer). Leur bonne éducation, ensuite. Mais l'autrice de l'article – à mon avis, il a été rédigé par une plume de Jordan Bardella – va plus loin. Si l'aristocrate représente « *la mémoire longue* » et le jeune politique « *le surgissement* », il n'y a pas forcément contradiction. Le couple réalise l'union d'une noblesse qui préserve le passé (menacé, bien sûr) et de la figure bonapartiste de ceux « *qui s'imposent non par la naissance, mais par la volonté* ». C'est le mariage de Julien Sorel et de Mathilde de la Mole dans une version de *Le Rouge et le Noir* qui se terminerait bien. Bref, une histoire française issue des tréfonds de notre mémoire collective.

**Cette lecture d'une séquence *people*** donne la mesure d'un coup qui n'est pas seulement médiatique. L'alliance nouée à Ajaccio entre la descendante d'Hugues Capet et « Napoléon » Bardella attaque de front l'idéologie portée depuis quinze ans par Marine Le Pen. La conception mariniste du monde est fondée sur une opposition entre peuple national et élites déracinées. Se voulant républicaine (mais uniquement pour les citoyens français, hein ?), elle entend redonner au peuple un pouvoir confisqué par les nouvelles aristocraties financières et politiques. Jordan Bardella, lui, est plus proche du mouvement identitaire. Face à Marine, laïcarde et se revendiquant de la République, les identitaires veulent défendre la civilisation européenne, gréco-romaine et chrétienne, contre les migrants et les islamo-gauchistes. Ça tombe bien, Maria Carolina de Bourbon des Deux-Siciles l'incarne, cette histoire européenne et chrétienne. Jordan Bardella n'ose pas encore s'opposer frontalement à sa marraine. Mais, avant même sa possible condamnation à l'inéligibilité début juillet, il la trahit par ses choix affectifs.

**Homme de communication,** l'ambitieux est certain qu'il ne décevra pas son électorat en frayant avec les « élites cosmopolites ». Dans son esprit, le peuple, profondément nostalgique de la « France d'avant », n'adore rien tant que les têtes couronnées. Lui qui aime citer Charles Péguy pense sans doute comme lui, lorsque l'écrivain évoque les Français : « *Peuple familier et ensemble respectueux, comme le sont les véritables familiers ; peuple vraiment le seul qui sans préparation sache faire à des rois une réception ancienne et royale ; vraiment le seul qui ait fait des révolutions et qui soit resté non pas seulement traditionnel, mais traditionnaliste à ce point* » (*Notre patrie*). On vous le dit : un coup de maître ! ■

© Serge Picard pour PM ; Laurent VU/SIPA.

ENCORE UN TOUR présente

# LE BAC Philo DES HUMORISTES

Imaginé et présenté par
**KARIM DUVAL**

avec
**MAHAUT DRAMA**
**ALEXIS LE ROSSIGNOL**
**MANON BRIL**
**ADEL FUGAZI**
**AMANDINE LOURDEL**
**NADIM**
**MARIE RENO**
**THOMAS WIESEL**

**15 Juin 2026**
**20h30**

ENCORE UN TOUR - SIRET 841 085 517 000 24 - LICENCES : L-R-21-14787 / L-R-22-244

Encore Un Tour
Spectacles Diffusion& Production

!bobino
DIRECTION JEAN-MARC DUMONTET

**RÉSERVEZ DÈS MAINTENANT VOS PLACES SUR BOBINO.FR**



La société
**par Anne-Sophie Moreau**

**Directrice de la rédaction du site Philonomist, elle est l'autrice de *Fermentations? Kéfir, compost et bactéries : pourquoi le moisi nous fascine* (Seuil).**

# Groupes WHATSAPP : de la communication à la communion ?

Ces dernières années, une nouvelle forme de sociabilité a envahi nos vies : les groupes WhatsApp. Qu'allons-nous y puiser ? La résolution de problèmes pratiques, le plaisir d'échanges superficiels ou une authentique complicité ?



**Parmi les groupes WhatsApp,** il y a ceux qu'on n'a pas choisis – et qui rassemblent, en général, les collègues, la belle-famille, les parents d'élèves du collège que fréquente notre fils. On s'en plaint volontiers, déplorant la nécessité qu'éprouvent certains à déranger quotidiennement leurs semblables pour demander un service ou envoyer un énième selfie. Cependant, on ne les quitte pas par crainte de faire un faux pas. Pire : on se sent obligé de répondre, *a minima* par un emoji, car comme le rappelle mon ado de belle-fille, « *ça se fait pas de lâcher des vues* ».

**Il y a aussi les groupes qu'on se promet de quitter,** mais qu'on épie tel un furet en embuscade. Ceux où de parfaits inconnus, réunis pour une cagnotte d'anniversaire, en viennent à s'invectiver au sujet du conflit israélo-palestinien, alors qu'ils ne se seraient jamais adressé la parole dans le monde réel, tandis que les autres participants se contentent de guetter les dérapages éventuels.

**Et puis, il y a les autres.** Ces petits trésors de complicité qui ne s'inventent pas. Au départ, ils ont été créés pour résoudre un problème pratique, en témoigne leur nom – « cadeau Matthias 30 ans », « nouvel an à la mer »... Mais, au fil du temps, ils ont mué pour devenir un espace de confidences, un confessionnal ou un bureau des pleurs. Souvent, ses membres y prolongent une discussion tenue dans la vraie vie, comme s'ils en ressuscitaient la tonalité singulière. Celle-ci peut être légère, potache ou plus mélancolique – ainsi, celui qui réunit les chanteuses du chœur que j'ai quitté il y a des années, on s'y écrit aussi lorsque la vie est cruelle, comme si la douceur de nos voix y vibrait encore.

**On pourrait croire ces échanges superficiels.** L'amitié, la vraie, se nourrit d'un dialogue à deux, si l'on en croit les philosophes. « *Ce que nous appelons ordinairement amis et amitiés, ce ne sont qu'accointances et familiarités nouées par quelque occasion ou commodité* », regrettait Montaigne dans ses *Essais*. Le philosophe aurait eu peine à croire qu'une interface comme WhatsApp puisse se faire le réceptacle d'une honnête conversation, comme il en menait avec La Boétie. Et pourtant : les échanges y sont parfois d'une sincérité troublante.

**Je pense à cette amie qui vit à l'autre bout de la planète** et envoie, à nous les copines de lycée, un vocal pour vider son sac après une grave dispute avec son compagnon. Chez elle, il est 2 heures du matin. Ici, le métro m'emmène au bureau. Aurait-elle osé m'écrire à moi seule, si WhatsApp n'existait pas ? Jamais : elle aurait craint de me déranger, de faire peser sur moi la responsabilité de la soutenir. Là, elle sait que l'une d'entre nous répondra, avouera ses propres déboires, s'amusera d'un détail pour tenter de la dérider. Et que les autres reprendront le flambeau, ravivant cette bienveillante connivence qui nous soudait adolescentes.

**On connaissait l'amitié Facebook,** fondée sur le paraître et le partage de contenus. Une amitié WhatsApp, c'est autre chose : un lien créé par une discussion intermittente mais intense ; collective mais intime ; ouverte mais protégée. Appelons-le une « proximité de flux » ? « *La communication succède* [...] *à la communion* », soupirait à la fin des années 1980 le philosophe Jean Baudrillard, voyant d'un œil très critique la profusion de messages vides auxquels l'individu moderne est aujourd'hui confronté. Et s'il s'était trompé ? Et si la communication stérile des réseaux sociaux faisait parfois place à la communion des âmes ? J'en parlerai à un groupe WhatsApp ! ■

© Serge Picard pour PM ; © Urupong/iStockphoto.

Villa Gillet

maison internationale
des écritures contemporaines

18-29 mai
2026

Festival international
de littérature de Lyon

# Littérature Live



Le festival de la Villa Gillet réunit en mai à Lyon plus de 80 intervenants, auteurs et autrices, artistes, traducteurs et traductrices, journalistes et critiques littéraires, pour prendre le pouls de l'époque et se mettre à l'écoute de ses récits.

www.villagillet.net


Biermann & Hagen
14
15
17
Boney M.
10
9
Scotty



« La honte de ne pas être une machine, de ne pas parvenir à être aussi puissant qu'elle »

**p. 34**

# Cheminer dans l'existence

© Norman Konrad



**Charles Pépin**

Philosophe, il anime chaque semaine Les Lundis philo au cinéma MK2-Odéon, à Paris, et répond tous les samedis à 8h50 à *La Question philo* sur France Inter. Son dernier livre *Où trouver la force ? Et autres questions existentielles* est publié chez Allary Éditions.

# « Peut-on choisir de croire en Dieu ? »

**LE DILEMME**
**de Jean-Paul**

« ***Choisir* de croire en Dieu ?** On peut choisir, au petit déjeuner, un avocat plutôt qu'un pain au chocolat. On peut choisir d'écouter la matinale de France Inter plutôt que celle d'une autre station. On peut choisir un appartement plutôt qu'un autre. Mais choisir de croire en Dieu plutôt que de ne pas y croire, cela sonne un peu bizarrement, vous ne trouvez pas ? »



© Serge Picard pour PM ; illustration : © Vincent Boudgourd pour PM.

## « Nous ne pouvons pas choisir quelque chose dont nous ignorons la véritable nature »

**LA RÉPONSE**
**de Charles Pépin**

**« Ah bon ? Et pourquoi donc ?** Pourquoi on ne pourrait pas choisir de croire en Dieu ? »

Peut-être parce que Dieu, s'il existe, est au-delà des arguments. Pensons à la « nuit de feu » qu'a connue au XVII[e] siècle Blaise Pascal. Il a été comme foudroyé par l'amour infini de Dieu. « *Dieu ne se prouve pas, il s'éprouve* », en conclura-t-il. Pensons encore à l'expérience de la foi que raconte Emmanuel Carrère dans *Le Royaume*. Une foi qui est venue traverser sa vie, et puis d'ailleurs est repartie comme elle était venue, sans même qu'il comprenne ce qui lui était arrivé. Pascal, Emmanuel Carrère comme tant d'autres n'ont jamais fait « le choix de la foi » : ils n'ont pas pesé le pour et le contre, n'ont pas mesuré les arguments pour et les arguments contre dans un tableur Excel ou en interrogeant une intelligence artificielle.

Choisir, c'est analyser rationnellement avant de trancher, et Dieu, c'est le moins que l'on puisse dire, est une hypothèse assez clairement irrationnelle, assez folle pour tout dire, et c'est d'ailleurs cela qui fait sa beauté. Accorder du crédit à une hypothèse aussi irrationnelle qu'un Dieu créateur du Ciel et de la Terre est une folie, une belle folie peut-être, mais une folie. Présenter cela comme un choix, le résultat d'une délibération rationnelle, c'est probablement trahir, et la foi dans sa beauté, et la raison dans sa rigueur.

On devine toutefois ce que veulent dire celles et ceux qui prétendent avoir « choisi de croire en Dieu ». Ils parlent, je crois, d'un autre choix… Ils ont peut-être choisi une identité, une appartenance à un groupe, certaines valeurs en lesquelles ils ont envie d'adhérer, ou encore choisi de combattre certaines valeurs trop matérialistes. Ils ont peut-être choisi de reprendre à leur compte l'éducation religieuse reçue dans leur enfance ou alors ont choisi, se déclarant croyants, de s'opposer à l'athéisme de leurs parents. Ils font peut-être le choix d'une vie spirituelle parce que leur existence manque de sens. Tout cela, en effet, se comprend. Tout cela, en effet, relève peut-être d'un « choix », que nous pourrions appeler identitaire ou même existentiel.

Mais Dieu n'a rien à avoir là-dedans. Dieu ne se réduit pas à une appartenance ni à des rites qui font du bien à des gens trop stressés. Dieu est un mystère dont la rencontre est d'autant plus bouleversante qu'on ne l'a pas choisie, qu'elle nous est tombée dessus comme on tombe amoureux. Si Dieu est un Être infini, d'une infinie bonté, d'une infinie puissance, d'une infinie volonté, alors nous ne pouvons choisir de croire en lui comme on choisirait un type de régime alimentaire ou un candidat aux élections. Nous ne savons pas ce qu'est Dieu comme nous ne savons pas ce qu'est la mort. Nous ne pouvons pas choisir quelque chose dont nous ignorons la véritable nature.

Parfois, dans la lumière d'un ciel, dans le silence recueilli, dans cette chaleur au fond de notre cœur, dans l'amour dont soudainement nous nous sentons capables, nous sentons une présence, et il nous semble que le monde, la vie, ne peuvent se réduire à ce que l'on peut compter, mesurer, quantifier, prouver. Peut-être est-ce cela, croire en Dieu… Mais nous ne l'avons pas choisi. S'en rendent-ils compte, toutes celles et tous ceux qui prétendent avoir « choisi de croire en Dieu » ? Se rendent-ils compte que disant cela, ils sont en train de confesser leur absence de foi ? Cela me rappelle cette phrase que le cinéaste Carl Theodor Dreyer prête à Jésus dans son chef-d'œuvre *Ordet* (1955) : Jésus se tourne vers une assemblée de prétendus croyants, éplorés par la mort d'une des leurs… Il les regarde et dit : « *Pourquoi, parmi les croyants, personne ne croit ?* »



**Vous faites face à un dilemme éthique ?**
**Racontez-le en une dizaine de lignes à envoyer à**
**reaction@philomag.com**
**Charles Pépin vous répond.**

© iStockphoto

# ÉCRAN TOTAL La nouvelle addiction des seniors

Et si les seniors étaient plus accro à leurs smartphones que les jeunes ? À mesure que les écrans envahissent leur quotidien, les personnes âgées découvrent un monde qui promet le lien… tout en fabriquant de la solitude.

Par **CLARA DEGIOVANNI** / Illustrations : **SIMON BAILLY**

« ***J'en suis esclave. C'est comme du crack!*** » vitupérait Fabrice Luchini au micro de France Inter, yeux écarquillés, brandissant fébrilement son portable. L'acteur de 74 ans n'est pas le seul à déplorer cette addiction : selon l'enquête Ifop « Les Français et l'addiction au numérique » parue en 2024, 40 % des personnes âgées de plus de 65 ans se disent dépendantes de leur smartphone. Luchini appartient en l'occurrence à la catégorie que l'essayiste américain Marc Prensky (1946-2025) nomme les « *digital immigrants* », qui ont vécu la plus grande partie de leur existence sans les ordinateurs, par opposition aux « *digital natives* », nés dans les années 1980-1990, qui ont grandi au milieu d'un Internet certes balbutiant, mais en pleine expansion – et pour qui le numérique est comme une « *langue maternelle* ».

Quand Prensky théorise ces concepts en 2001, dans un article paru dans la revue *On the Horizon*, il considère les « migrants digitaux » comme les étrangers de l'Internet. Socialement perçus comme les dépositaires de l'ancien monde, ces représentants du



« *patrimoine* » sont, à ses yeux, quasi condamnés à être exclus de la grande course au numérique. En 2011, dix ans après l'article de Prensky, le philosophe Michel Serres faisait lui aussi le portrait contrasté de deux humanités: d'un côté, les anciens un peu à la traîne, de l'autre, les « *petites poucettes* » et « *petits poucets* », nés dans un monde où il suffit de faire un mouvement de bas en haut avec son pouce pour faire dérouler le contenu bigarré et hétéroclite d'un univers virtuel sans limite. Selon Serres, « *petite poucette* [...] *n'a plus le même corps, la même espérance de vie, ne communique plus de la même façon, ne perçoit plus le même monde, ne vit plus dans la même nature, n'habite plus le même espace* ». Dès lors, concluait-il, une « *crevasse* », « *large et évidente* », séparait irrémédiablement ces générations.

Mais en 2026, ce constat est en partie obsolète, le fossé générationnel tendant franchement à se combler. Tout comme Luchini, ceux qui ne sont pas tombés dans le chaudron digital à la naissance ont fini par y plonger: toujours selon l'enquête de l'Ifop, 87 % des personnes de plus de 65 ans possèdent désormais un smartphone (92 % chez les 18-24 ans et les 50-64 ans). Ce grand bond a été amorcé pendant l'épidémie de Covid où la proportion d'internautes de 60 à 69 ans a atteint 93 %. Les seniors sont eux aussi devenus des « *petits poucettes* ». Comment cette génération a-t-elle vécu son immersion soudaine dans le monde des réseaux sociaux? En quoi Internet a-t-il bouleversé non seulement leur quotidien mais plus largement l'image que l'on se fait de la vieillesse?

## LA GRANDE MISE À JOUR

**Chez les retraités, comme pour le reste du monde,** l'usage d'Internet a d'abord été une grande promesse: celle de pouvoir communiquer facilement avec sa famille et plus largement d'être reliés au reste du monde. Ce n'est donc pas un hasard si le grand boom de la connexion des seniors est apparu pendant les années Covid. La

retraite de Bernard, 68 ans, a justement coïncidé avec le premier confinement, ce qui l'a poussé à s'inscrire sur les réseaux sociaux: « *C'est à cette période que je me suis inscrit sur LinkedIn, ce qui peut sembler paradoxal, car je n'en avais pas besoin quand j'étais actif. J'anime depuis la page des anciens membres de mon entreprise. Je vais aussi très souvent sur WhatsApp, pour rester en contact avec mes proches, et sur Instagram, pour le plaisir et les pics de dopamine. Mon temps d'écran sur smartphone est d'environ trois heures par jour… Sans compter l'ordinateur et la télévision.* » Ancien ingénieur, Bernard appartient à la catégorie des retraités ultra-connectés: « *Je me tiens au courant des évolutions numériques autour de l'intelligence artificielle* [IA] *que j'utilise souvent, notamment parce que j'adore les arts graphiques et que je suis fasciné par les images animées de synthèse* », s'enthousiasme-t-il.

Offrant une image dynamique de la retraite, certains de ces « seniors 2.0 » se sont même mis à occuper très activement les réseaux sociaux. Des grands-parents créent désormais des comptes Instagram en tandem avec leurs petits-enfants, voire leurs arrière-petits-enfants, à l'instar de « Mel et Fernande » qui met en scène le quotidien d'une centenaire et de son arrière-petite-fille Mélissa (environ 600000 abonnés) ou de l'humoristique « Studio Danielle », qui repose sur la personnalité charismatique d'une retraitée joviale accompagnée de son petit-fils Arthur (1,2 million d'abonnés).

Si ces grands-parents influenceurs offrent un modèle assez touchant de transmission générationnelle, cette hyperconnexion des seniors peut aussi être perçue comme le résultat d'une forme de pression sociale. La philosophe Hélène L'Heuillet, autrice, entre autres, du *Vide qui est en nous* (Albin Michel, 2024), interprète ce grand rattrapage de l'usage des smartphones comme une forme d'injonction au jeunisme: « *Nous vivons dans une société marquée par une telle valorisation de la jeunesse que les seniors n'ont qu'un seul but: essayer de rejoindre les jeunes, en adoptant certaines de leurs pratiques. On observe donc chez ces populations une sorte de zèle du néophyte face à tous ces nouveaux modes de communication virtuels.* » Ce zèle a pu encourager certaines pratiques addictives: 78 % des plus de 65 ans affirment utiliser leur portable dès le réveil, parfois pour ne plus le lâcher de la journée. Car, à la différence des plus jeunes, plus personne ne leur fait la leçon: « *Quand on est à la retraite, on n'a pas de limite, pas d'horaires imposés. Cela laisse la porte ouverte à un usage potentiellement illimité des écrans et des réseaux sociaux… utilisés comme une façon de remplir le vide* », déplore la philosophe.

## LES CODES ET LA HONTE

**S'ils ont pu contribuer à maintenir des liens entre jeunes et moins jeunes,** les écrans sont donc aussi source de tension au sein des familles. « *Ma mère, 73 ans, a pris l'habitude de décrocher pendant les discussions de famille: elle se visse à son téléphone pour vérifier des informations ou creuser un sujet qu'on a évoqué, puis se met à répondre à des messages… Quitte à être totalement absente pendant de longues minutes. Ça dégrade nos moments ensemble* », déplore Juliette. « *Mon père, 67 ans, passe sa vie scotchée à sa tablette. Avec ma mère, on s'inquiète car il ne nous écoute plus et semble de plus en plus absent* », s'inquiète Émile. Les enfants, jadis réprimandés pour leurs mauvaises habitudes numériques… se mettent, une fois adultes, à blâmer leurs parents.

Ces différends générationnels sont parfois décuplés par les difficultés relatives à l'usage des technologies. Selon L'Observatoire des inégalités, 62 % des personnes de plus de 75 ans restent encore victimes d'« illectronisme », terme qui désigne les difficultés à manier les outils numériques, notamment pour les actions du quotidien (mettre une alarme) ou les tâches administratives (payer ses impôts). Pour ce public peu aguerri, Internet est truffé de chausse-trappes. Une récente catégorie de contenu généré par l'IA – les *boomer traps* (« pièges à baby-boomers ») – vise explicitement les personnes, souvent âgées, qui n'ont pas les codes d'Internet. Le principe est simple: les individus qui laissent des commentaires sous des vidéos ou des photos en laissant penser qu'ils n'ont pas perçu qu'elles étaient générées par l'IA sont ensuite traqués par des arnaqueurs… Et ces derniers cherchent à exploiter leur naïveté en leur soutirant de l'argent. L'illectronisme associé à une pratique régulière d'Internet contribue à faire des seniors une catégorie vulnérable, parfois moquée, voire marginalisée sur les réseaux sociaux. « *Les jeunes ont déserté Facebook, justement parce que les plus âgés y sont allés!* » relève Hélène L'Heuillet.

« *Depuis que mon père, 88 ans, a découvert Facebook, il y partage régulièrement des contenus à tendance complotistes* », regrette Maxime. Selon une étude de la revue *Science Advances*, les personnes de 65 ans partagent sept fois plus d'infox que les autres tranches d'âge, ce qui contribue sans doute à renforcer cette dynamique d'exclusion. À ce soupçon de complotisme s'ajoute « *un ensemble de pratiques qui n'ont pas forcément été réactualisées* », explique la neuropsychologue Sylvie Chokron, autrice de *Plongez dans votre cerveau* (Presses de la Cité, 2025). « *Par exemple, certaines personnes âgées ont tendance à réagir à chaque notification, à prendre certaines informations humoristiques ou parodiques au premier degré, ou encore à poster des photos sur Internet sans se soucier de la protection de leur vie privée et de celle de leurs proches.* » Il est par ailleurs fréquent de voir toute une salle de spectacle souffler d'indignation ou fusiller une personne âgée du regard parce qu'elle ne parvient pas à éteindre la sonnerie de son téléphone… qu'elle n'avait pas mis en « mode avion » au préalable.

À la longue, ces réprimandes répétées peuvent faire naître un sentiment de honte. D'après Florent Souillot, coauteur avec Yves Marry de *La Guerre de l'attention* (L'Échappée, 2022) et président de l'association Lève les yeux, qui lutte contre l'addiction aux écrans, ce mal-être ne doit pas être pris à la légère: « *Cette honte ne provient pas simplement de l'incapacité à utiliser un objet. Il s'agit d'une honte viscérale, très profonde, diagnostiquée par le philosophe Günther Anders – la honte de ne pas être une machine, de ne pas parvenir à être aussi puissant qu'elle.* » En effet, pour un philosophe critique de la technique comme Anders, l'humain se vit comme un être tristement « *récalcitrant et borné* », « *conservateur, imperfectible, et obsolète* », voire comme un véritable « *poids mort* » face à l'irrésistible progression des nouvelles technologies (*L'Obsolescence de l'homme*, 1956). Le sentiment d'impuissance des aînés face aux écrans reflète à ce titre une souffrance bien plus vaste, plus inquiétante et en partie partagée par l'ensemble de la société. « *On se sent tous démunis et désemparés face à ces objets qui nous dépassent, notamment le smartphone et ses applications, qui sont à la fois récents dans nos vies et devenus très présents d'un coup – et très rapidement* », estime Florent Souillot.

## RÉSEAUX ASOCIAUX

**Mais chez les seniors,** cette souffrance peut prendre des formes très préoccupantes, notamment parce qu'une personne qui n'a pas été acclimatée à la frénésie du rythme des vidéos défilant sur un smartphone est susceptible d'être particulièrement affectée par ces environnements numériques conçus pour capter l'attention. *« Pour des personnes très âgées, il faut imaginer que c'est incroyable de se retrouver face à un système de communication et d'information qui fonctionne vingt-quatre heures sur vingt-quatre. En équipant ces personnes d'un smartphone, on les plonge dans l'inconnu, ce qui peut être très perturbant. Il y a des cas cliniques d'usagers âgés qui perdent la notion du temps passé sur les écrans, voire du temps en général. Ils peuvent perdre jusqu'à la nécessité de manger, de dormir, de prendre des médicaments… »*, alerte Sylvie Chokron.

En plus de perturber la vie quotidienne des personnes âgées, les réseaux sociaux ont parfois renforcé le sentiment d'isolement. *« J'ai acheté un portable pour échanger par SMS avec mes petits-enfants, même si je préfère les conversations téléphoniques, ou mieux, voir ma famille en vrai »*, témoigne Marie, 86 ans. Mais lors de ces mêmes dîners en famille, *« les petits-enfants passent parfois de longs moments sur leurs téléphones au lieu de discuter »*. À l'instar de nombreux grands-parents, Marie est victime de « phubbing » – association de *phone,* « téléphone », et de *snubbing,* « snobé », « ignoré » –, une pratique qui consiste à consulter son téléphone alors qu'une personne en chair et en os se trouve en face de soi. Dans un tel contexte, l'usage du smartphone chez les aînés apparaît donc aussi comme une manière de céder, d'abdiquer, afin de maintenir coûte que coûte un contact, même insatisfaisant, voire quasiment inexistant avec les proches. *« La rupture de la solitude induite par les réseaux sociaux est totalement illusoire. L'écran n'unit pas, il fragmente. Chacun est seul devant son téléphone. Pour tenter de se connecter, on s'envoie des vidéos… Mais cela ne fait que souligner la pauvreté des liens. Le sentiment d'isolement chez une personne peut alors devenir un véritable gouffre »*, regrette Hélène L'Heuillet. Selon la philosophe, les réseaux et les écrans contribuent ainsi à *« anéantir tout sentiment de communauté, tout monde commun »,* en se substituant aux liens interpersonnels qui tissent la vie des retraités.

Dans les familles, les SMS et les appels vidéo remplacent parfois les appels téléphoniques, voire les rendez-vous dominicaux chez papy et mamie. La révolution numérique bouleverse certaines de ces précieuses routines. Or, pour les aînés, cet univers d'habitudes et de relations stables est

> « Quand on est à la retraite, on n'a pas d'horaires. Cela laisse la porte ouverte à un usage illimité des écrans… utilisés comme une façon de remplir le vide »
>
> HÉLÈNE L'HEUILLET, philosophe



non seulement une joie mais aussi une protection – une façon de tenir le coup. Dans son essai *La Vieillesse* (1970), Simone de Beauvoir explique que l'habitude assure à l'individu âgé « *une sorte de sécurité ontologique. À travers elle, il sait qui il est. Elle le protège contre ses anxiétés diffuses en l'assurant que demain répétera aujourd'hui* ». Le senior qui voit aujourd'hui son mode de vie métamorphosé par l'invasion des nouvelles technologies perd ce sentiment de sécurité et s'isole. Une personne âgée « *brutalement transplantée* », « *arrachée* » à sa vie d'avant risque de « *se sépare*[r] *de son être même* », affirme Beauvoir. C'est bien l'identité de certaines personnes que cette révolution numérique est parfois venue entamer. C'est aussi, plus largement, la conception de ce que signifie « vieillir » qui est aujourd'hui en train d'évoluer.

## ROBOTISER L'EHPAD

**Le rapport des seniors aux écrans laisse présager un futur dystopique.** Assistons-nous à la première génération de seniors « dématérialisés », totalement coupés de toute vie sociale et communautaire dans la vie « réelle »? L'existence des personnes âgées est-elle condamnée à ressembler à un épisode de la série *Black Mirror*, avec des maisons de retraite entièrement composées d'écrans destinés à tromper l'ennui, à défaut de pouvoir parler de vive voix à des personnes à qui l'on peut serrer la main ou que l'on peut prendre dans ses bras?

Cela fait déjà un siècle que la radio, puis la télévision remplissent cette fonction de combler le vide, de pallier la solitude, en offrant, si ce n'est une compagnie, du moins une présence vocale et visuelle dans les lieux de vie des personnes âgées. Néanmoins, depuis quelques années, les écrans chez les seniors se conjuguent au pluriel. Une enquête menée par le cabinet d'études spécialisé en intelligence artificielle Gwi montre que les personnes de plus de 65 ans sont plus susceptibles que les moins de 25 ans de cumuler des tablettes, des télévisions connectées, des liseuses et des ordinateurs de bureau ou portables. Les écrans envahissent donc la vie de nos aînés et peuplent de plus en plus leur espace, tant mentalement que physiquement, y compris pour les plus âgés d'entre eux.

« *Le coût de la vieillesse est tel qu'il y a une tendance à robotiser les Ehpad. Certains établissements sont colonisés par des services informatiques qui prennent la place d'un accompagnement humain* », alerte Florent Souillot. Alice G., qui travaille en tant qu'orthophoniste dans plusieurs Ehpad, confirme cette forte présence des écrans: « *En plus de la télévision, les établissements comprennent des iPad géants sur roulette, et les résidents peuvent avoir des tablettes dans leur chambre. Nous avons quelques pensionnaires accro aux ordinateurs ou aux jeux de cartes en ligne qui ne sortent plus de leur chambre.* » Les écrans risquent donc d'aggraver certaines formes de déclin, tant sur le plan social que cognitif. « *Dans les cas de désocialisation, il y a chez les personnes très âgées un risque de perte du langage très important. Nous sommes des êtres de communication: ce n'est pas en regardant un écran que l'on conserve la faculté de parler, mais en discutant avec d'autres personnes* », affirme l'orthophoniste.

> « Nous sommes des êtres de communication : ce n'est pas en regardant un écran qu'on conserve la faculté de parler, mais en discutant avec d'autres personnes »
>
> ALICE G., orthophoniste en Ehpad

## UNE VIE « SANS CONTACT »?

**Dans ce contexte de progression du « tout-numérique »,** les seniors se retrouvent parfois face à un dilemme difficile: soit ils refusent d'être connectés, prenant le risque de se sentir désemparés face à de simples tâches administratives, à contre-courant du reste du monde et isolés de leur famille; soit ils continuent à plonger la tête la première dans le numérique, quitte à souffrir des effets délétères et atomisants de cette vie virtuelle. Si Internet a pu permettre de tisser des liens entre les générations, il a également contribué à isoler les personnes âgées, au point de les condamner à vivre une vie « sans contact », dévitalisée et appauvrie par le rythme hypnotique du monde digital. La question des écrans chez les seniors est à ce titre symptomatique de notre rapport aux personnes âgées, que l'on souhaite plus ou moins consciemment tenir à distance. Comme l'explique Beauvoir: « *La vieillesse est particulièrement difficile à assumer parce que nous l'avions toujours considérée comme une espèce étrangère.* » La manière dont nous avons collectivement contribué à numériser la vie des personnes âgées au détriment du contact humain est révélatrice de ce manque de considération.

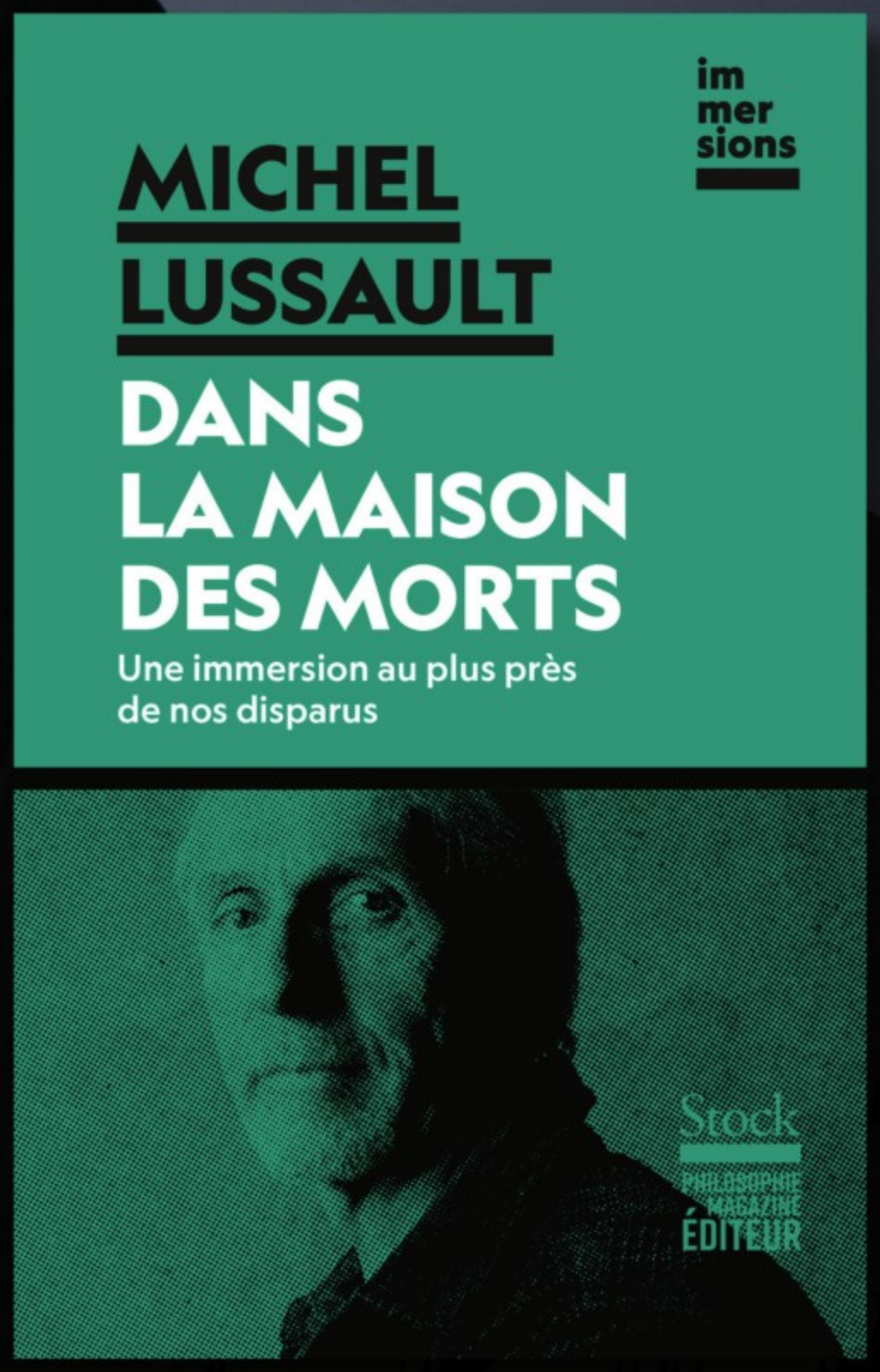
Tout n'est peut-être pas perdu, car nous vivons dans un monde qui aspire de plus en plus à la déconnexion. Les seniors réfractaires à la dématérialisation de l'existence pourraient inspirer dans un futur proche l'avènement d'une société moins connectée, dans la mesure où ils sont les seuls à avoir vécu une longue vie d'adulte sans Internet – cela leur donne toute une panoplie de compétences ayant tendance à se perdre, mais ces compétences risquent d'être de plus en plus prisées par tous ceux qui désirent instaurer des plages de sobriété numérique dans leur vie. 95 % des personnes de plus de 65 ans ne ressentent pas de « *confusion et de désorientation* » en l'absence de leur smartphone. À l'inverse des plus jeunes, elles se repèrent sans avoir besoin de services de navigation, et sans ressentir de « Fomo » (« *fear of missing out* », soit la « peur de rater quelque chose ») quand elles ne sont pas rivées à leur smartphone. Au lieu d'être moqués pour leurs usages parfois hasardeux d'Internet, nos parents et nos grands-parents pourraient devenir les chefs de file d'une société moins connectée. Ils pourraient ainsi récupérer la mission qui a été dévolue historiquement aux anciens: celle de transmettre leur savoir et leur expérience aux générations suivantes. Une bonne raison, peut-être, pour passer leur rendre visite au lieu de leur envoyer un énième message WhatsApp? ■

Stock

PHILOSOPHIE MAGAZINE ÉDITEUR

ACTUELLEMENT EN LIBRAIRIE

Un récit **intime** et **réflexif** qui change notre **regard** sur le **deuil**




© Astrid di Crollalanza

# LE COMBATTANT DE LA DIALECTIQUE

La philosophie mène à tout… même aux théâtres d'opérations militaires les plus dangereux de la planète – du Liban au Sahel. C'est le cas de Luc, ex-étudiant passionné par Hegel, qui a vu de près ce que ce dernier appelait le « *négatif* » de l'histoire, c'est-à-dire la guerre.

Par **ALEXANDRE LACROIX** / Photos **MAGALI DELPORTE**

**Pendant que les conflits se propagent,** que le monde semble être tombé aux mains de pyromanes impénitents, les imaginaires travaillent. Chacun se demande *in petto* s'il serait capable de supporter, existentiellement, le choc d'une guerre ouverte. Les quelques semaines de confinement n'ont-elles pas déjà infligé des séquelles profondes à nos psychismes habitués à la paix et au confort? Qu'adviendrait-il de nous si des bombes éclataient de toutes parts, si des drones survolaient nos rues, si les personnes en âge de se battre étaient appelées à se rendre sur le front? Je vais trop loin bien sûr, ceci ne découle pas d'une analyse rigoureuse de l'actualité… et pourtant ces craintes ne nous sont pas étrangères, elles appartiennent à la doublure mythologique de notre présent.

Cherchant à mieux saisir ce qui se joue pour un être humain dans le passage de la paix à la guerre, de la condition de civil à celle de militaire, je me suis souvenu de Luc, un étonnant stagiaire que nous avions accueilli à la rédaction de *Philosophie magazine,* il y a une dizaine d'années. Brillant, il se destinait à l'agrégation de philosophie, et la voie du professorat semblait toute tracée pour lui – mais au milieu de son stage d'une durée de six mois, il a obliqué, a rejoint le 4e bataillon de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, à une époque où l'armée de terre cherchait à recruter des jeunes capés en sciences humaines. Luc a ensuite passé huit années dans l'active, avant de rejoindre un ministère – il appartient aujourd'hui à une administration appelée le SGDSN (Secrétariat général de la Défense et de la Sécurité nationale), chargée d'assister le Premier ministre sur les enjeux de défense. Cette administration a publié un guide pratique pour préparer les Français à affronter les crises majeures, intitulé *Tous responsables,* ●●●


THE FUTURE IS HISTORY
The 1619 Project
BOUNDLESS
KARL MARX
Das Kapital
Homo Deus
Sapiens

document dont la puissance de suggestion a été décuplée par les déclarations du chef de l'état-major des armées Fabien Mandon en novembre dernier, selon qui nous devrions être « *prêts à perdre nos enfants* ». Pourquoi ne pas recontacter Luc, et lui demander comment il est possible de passer de la philosophie à la caserne, de la méditation aux théâtres des opérations, sans perdre son âme, en conservant son humanité mais aussi son exigence de vérité?

## LE GOÛT DE L'ÉPREUVE

**C'est avec ces questions en tête** que je me suis rendu dans son appartement, sur les hauteurs de Belleville. Son salon était occupé par un transat et des jouets d'enfant – Luc vient d'avoir un deuxième bébé. Chez lui, des étagères couvrent les murs, remplies de romans et d'essais en français, mais aussi en anglais et en allemand.

Il me sert un café, et nous nous lançons. En fait, j'ai gardé un souvenir assez précis de la manière dont il a débarqué à la rédaction du journal: il revenait d'un an à l'université Humboldt de Berlin et avait raté le délai administratif pour s'inscrire aux épreuves de l'agrégation. Son projet de préparation des concours était à l'eau à cause de cette distraction, pas très digne d'un futur officier. « *Tu te souviens que, lors de ton entretien de stage, tu m'as dit que tu lisais Proclus et Hegel dans le texte? Pas banal pour un jeune homme de 22 ans…*

*— Oui, j'ai remarqué que beaucoup de mes camarades à la fac étaient entrés en philosophie par des ouvrages écrits sous forme d'aphorismes – Marc Aurèle, indémodable, ou Nietzsche. Mais moi, cela ne m'intéressait pas, ces pensées en miettes. J'étais fasciné par les œuvres qui ont une structure géométrique. Dans ce registre, il y a l'*Éthique *de Spinoza bien sûr, mais Proclus, qui a vécu au V^e^ siècle à Byzance, est allé très loin. Il a essayé de mixer les* Éléments *d'Euclide avec Platon. Il décrit toujours ses concepts sur deux plans, mathématique et mythologique. C'est ainsi que la triade à l'aide de laquelle il pensait le monde comme nombre d'autres néoplatoniciens – l'être, la vie, la pensée – est transposée en un couple de contraires où Aphrodite (qui représente la vie) s'associe à Hermès (l'intellect), et que leurs aventures tumultueuses engendrent de nouvelles figures, qui sont autant de catégories…*

*— Chez Proclus comme chez Hegel, c'est donc la notion de dialectique qui t'attirait?*

*– Oui, j'aime cette idée – qu'on ne trouve pas du tout chez Kant, par exemple – qu'on peut traverser l'expérience du négatif pour atteindre une affirmation de la vie à la puissance seconde. C'est en même temps une invitation à aller vers le réel, vers l'histoire. Cela signifie, bien sûr, qu'on va devoir traverser des épreuves dont on sortira agrandi. Cette valorisation de l'épreuve, peu en phase avec notre époque qui donne la priorité au confort et au soin, m'a attiré vers ces systèmes philosophiques que j'aimais contempler comme des œuvres d'art.* »

## UN IDÉALISME QUI IGNORE LES OBSTACLES

**Durant la durée de son stage au journal,** Luc a eu une mésaventure tragi-comique. Il déjeunait dans un square non loin de la rédaction et s'est interposé parce qu'un adolescent semait la pagaille. L'adolescent en question, qui s'appelait Moïse, a sorti une bombe lacrymogène et gazé Luc, mais celui-ci ne s'est pas laissé faire, et finalement ils ont conclu un marché: Luc renonçait à porter plainte pour l'agression, à la condition expresse que Moïse consente à effectuer des travaux d'intérêt général. Ce qu'il a fait! Luc avait le désir, assez inhabituel, de rendre justice. S'en souvient-il? « *J'appartiens à une génération de jeunes hommes qui considèrent qu'il faut s'affirmer dans l'espace public lorsqu'il y en a besoin. Quand j'étais enfant, il m'est arrivé une ou deux fois de voir des proches dans mon entourage s'effacer parce qu'on le menaçait dans la rue, et cela m'a peiné. Aujourd'hui, je continue à m'interposer, surtout si j'entends des types manquer de respect à des femmes enceintes ou à des dames âgées, je ne supporte pas ça. Je suis content d'avoir la capacité d'aller au bout de mon intervention si les circonstances l'exigent. Malheureusement, il existe des hommes de ma génération qui ont fait de cette réappropriation de l'enjeu de la violence légitime une idéologie caricaturale dans laquelle je ne me reconnais pas et que je méprise…*

*— Tu penses aux masculinistes?*

*— Oui! Je me situe aux antipodes de ces influenceurs pathétiques. Pour moi, il est simplement important de se donner les moyens de mettre fin à l'insupportable quand on le croise sur son chemin, au lieu de baisser la tête.* »

À la même époque, Luc a demandé à s'absenter du journal pour faire des stages de préparation militaire, le premier d'une semaine, le second d'un mois. Vu du dehors, cela donnait l'impression que le but de ces stages était de décourager les touristes, ceux qui n'ont pas une motivation suffisamment profonde pour embrasser le métier des armes. Les sorties en treillis avec du poids sur les épaules, les nuits passées à dormir dehors dans le froid, sous la pluie, sans autre protection qu'une couverture, l'obéissance aux ordres, la rudesse de la caserne, tout visait à vous faire comprendre qu'en entrant dans l'armée, on accepte de renoncer à la fois au confort et à des rapports de tendresse au quotidien. Curieusement, je voyais chaque fois Luc revenir avec le sourire, enchanté de ces immersions. Quel désir l'animait? « *Des gens d'horizons très divers veulent rejoindre l'armée, et les recruteurs utilisent une typologie de candidats. Ils ont identifié des profils types, très utiles pour organiser des pelotons équilibrés. Il y a le nationaliste. Il y a le guerrier pur, celui qui veut se battre à tout prix, auquel l'armée va donner le bon cadre. Il y a celui qui adore l'ordre. Moi, j'appartiens à la catégorie du "romantique qui a vu la lumière"…*

*— C'est Hegel qui te poursuit! Quelles sont les forces et les faiblesses de ce profil?*

*— Le romantique qui a vu la lumière va faire preuve d'un volontarisme extrême, c'est-à-dire qu'il va avoir tendance à manifester une volonté de vaincre qui dépasse les moyens disponibles. Certains profils, plus pragmatiques, ont une intelligence rationnelle qui leur permet d'employer au mieux les moyens à disposition pour l'emporter, ils ont l'art de composer avec les rapports de force en présence. Mais le romantique qui a vu la lumière refuse de transformer ces rapports de forces en chiffres, de les évaluer quantitativement. Il voit le réel comme un agrégat de contingences et cherche du côté de la force mentale, d'un invisible, ce qui permet de passer l'obstacle. Évidemment, c'est une disposition qui peut être dangereuse.*

*— Parce qu'elle peut mener au sacrifice?*

*— Bien sûr. L'autre problème est que le romantique peut du jour au lendemain voir la lumière ailleurs, puisqu'il suit sa propre illumination. Ses objectifs ne sont pas toujours alignés avec ceux de son commandement.*

*— C'est le défaut des idéalistes.*

*— Oui, mais le propre de l'armée de terre est d'avoir aussi besoin de ce type de profils. Parce que le cœur de l'armée de terre, c'est le commandement. C'est une armée relativement moins technique que l'air ou la marine. Sa première arme, c'est l'homme combattant, le soldat.* »

« Des gens d'horizons très divers veulent rejoindre l'armée, et les recruteurs utilisent une typologie de candidats. Moi, j'appartiens à la catégorie du "romantique qui a vu la lumière" »

## RIGIDITÉ OU FLUIDITÉ ?

**Après Saint-Cyr,** Luc est passé par l'École de cavalerie de Saumur. Il se rappelle avec émotion s'y être retrouvé, dans les nappes de brouillard de l'aube, à sauter des haies à cheval, tandis que le soleil se levait sur le château. Bien que l'armée de terre ne déploie plus de façon opérationnelle des chevaux, on continue à former à l'art équestre les cadres des régiments de cavalerie. Pas seulement par attachement à la tradition mais aussi parce que l'équitation est censée avoir une vertu pédagogique : un char d'assaut est mécanique, mais au combat, il faut aussi savoir gérer l'impondérable, les sautes d'humeur, les ruades, la mauvaise volonté, et en apprenant à tenir les rênes d'un animal, on s'initie à cet art de dompter le caractère imprévisible du vivant.

C'est à Saumur que Luc a lu les travaux de John Keegan, historien militaire britannique auteur d'*Anatomie de la bataille* (1976), de *L'Art du commandement* (1987) et d'*Histoire de la guerre* (1993). Aux yeux de Luc, c'est parmi ce qui s'est fait de mieux sur l'armée en termes conceptuels. Keegan développe une distinction entre deux modèles d'action militaire : l'un fantassin, celui des hoplites, développé par les cités grecques, par Sparte ; l'autre plutôt porté par la cavalerie et orienté vers la razzia, élaboré dans les grandes steppes d'Eurasie. Aujourd'hui, Luc est réserviste dans un régiment de cavalerie dans l'est de la France qui proviendrait, selon Keegan, de cette lointaine tradition asiatique ou orientale. Tactiquement, les hoplites cherchent à tenir une ligne. On les voit à l'œuvre dans *300* (2006), le film d'action de Zack Snyder sur la bataille des Thermopyles. Mais les cavaliers sont fluides, agiles, ouverts à l'improvisation. Bien sûr, dans une armée moderne, il faut intégrer les deux modèles et savoir alterner les tactiques, mettre en place une dialectique entre la ligne et le mouvement. On envoie la cavalerie briser les rangs ennemis. Les drones aériens, du reste, ont la même fonction, ils se jouent des lignes de démarcation. Derrière ces deux modèles, il y a aussi l'opposition entre les sociétés avec État – qui défendent des frontières – et les sociétés sans État, ou encore entre les sédentaires et les nomades. Luc fait le rapprochement avec un essai de philosophie plutôt avant-gardiste qu'il a lu à la même époque, *Être et Sexuation* (2013) de Mehdi Belhaj Kacem. Selon ce dernier, il existe deux types de métaphysiques : celles de Platon ou d'Alain Badiou, dans lesquelles l'Être est lent, immuable, éternel, et l'événement s'apparente à une déchirure ; et celles de Spinoza ou de Deleuze, pour qui l'Être est multiple, agité, et l'événement très lent, qui vient donner de la consistance à ce qui bouge en tous sens, le disposer en séries. La métaphysique de Platon serait-elle hoplitique et celle de Deleuze nomade ?

## LE COÛT DE L'ÉTAT DE DROIT

**Luc a effectué sa première mission peu après les attentats du Bataclan.** Une tuerie qui l'a marqué d'autant plus qu'il y a perdu une amie – un deuil donnant un sens immédiat à sa décision de devenir soldat. Il a été affecté à l'opération Sentinelle chargée de la lutte antiterroriste et s'est retrouvé à surveiller la frontière belge en coopération avec la police. Ce qui lui a laissé un souvenir marquant. Au départ, les policiers géraient l'opération. Ils formaient des barrages, mais ceux-ci étaient forcés ou contournés, notamment par des dealers, et parfois la police ne pouvait pas s'y opposer, sauf à se lancer inutilement dans une course-poursuite risquée. Parfois, des contrôles sporadiques permettaient d'arrêter un « fiché S », mais c'était aléatoire, comme de la pêche au gros. Et puis, suite à un attentat en Belgique, les règles d'engagement ont changé. Du jour au lendemain, l'armée n'était plus là en appui de la police, elle a pris le commandement. Dès lors, plus personne n'a jamais passé un barrage. « *C'est alors que j'ai saisi le coût de l'état de droit.*

*— Comment ça ?*

*— Pour protéger nos libertés fondamentales, notamment la libre circulation, on ferme les yeux sur un certain nombre de choses. On a techniquement les moyens de repérer et d'arrêter tous les dealers, mais on ne le fait pas, parce qu'on estime que la liberté individuelle doit primer.*

*— Tu n'es pas d'accord avec ça ?*

*— Si, mais les mœurs démocratiques ont un coût en termes de vulnérabilité et d'insécurité. Quand on passe sous contrôle militaire, c'est l'inverse, les barrages imposés à la population sont infranchissables. Cependant, les militaires ne verbalisent pas les petites infractions, les excès de vitesse ou les vols de sacs à main. Notre sujet, c'était de rechercher les stocks d'armes planqués par des terroristes dans les voitures, nous étions aveugles au reste. Ma conclusion, c'est que l'idée d'envoyer l'armée dans les banlieues est une absurdité, parce que si l'armée assure la sécurité du quotidien, c'est que nous avons déjà basculé en état de guerre. C'est un outil puissant mais à employer avec une extrême parcimonie, pour que l'état d'urgence continue d'appartenir au cadre général de l'état de droit. Les militaires ne savent pas assurer le maintien de l'ordre au quotidien, ce n'est pas leur fonction.* »

## RONGER SON FREIN

**Après cette mission,** Luc s'est retrouvé dans une base aux Émirats arabes unis, de celles dont on parle depuis le début de la guerre en Iran. Et là, il a vécu une période d'attente longue, parfois ennuyeuse, qui se rapprocherait de ce que décrit Dino Buzzatti dans *Le Désert des tartares* (1940). Il s'agissait de s'entraîner à l'action commando dans le désert, mais à blanc – juste pour être prêts. L'un des premiers exercices a été une marche de sept kilomètres par 50 °C, ●●●

avec huit litres d'eau, en partant à midi. Un tiers des militaires ont abandonné. Et puis le niveau des exercices a augmenté, les corps se sont adaptés. Il y a une progressivité des exercices, pensés pour obliger le soldat à progresser et à se mettre en difficulté, mais sans le contraindre à l'échec – ces exercices ne sont efficaces que si l'on fait confiance à sa hiérarchie sur le dosage, puisqu'on finit par repousser très loin les limites de la résistance.

Néanmoins, ce qui a paru le plus pesant à Luc, comme à bien d'autres militaires de métier, c'est d'être éloigné de sa famille pendant plusieurs mois sans percevoir l'utilité directe de la mission. La même sensation de tourner à vide l'a saisi pendant la période du confinement, où il s'est retrouvé enfermé en caserne, avec interdiction de rentrer chez lui, mais aussi – gestes barrières oblige – de s'entraîner. Chacun nettoyait sa chambre à l'infini. *« La difficulté dans l'armée, c'est qu'on passe des années à s'entraîner, dans la potentialité, et que les missions vraiment animées ne durent que quelques jours, semaines ou mois. Il y aurait un parallèle à faire avec le comédien qui multiplie les répétitions et n'a que quelques soirs sur scène. C'est pourquoi, quand on se retrouve dans le feu de l'action, on chérit ces moments, on les savoure. »*

## L'HISTOIRE DU MONDE VUE D'HÉLICOPTÈRE

**C'est ce que Luc a eu l'occasion de faire au Liban,** comme chef d'une équipe héliportée – une période dont il se souvient comme d'une « belle mission », selon l'expression consacrée des militaires. Il s'agissait de surveiller la frontière avec Israël, ce qui a été l'occasion d'observer pas mal d'hypocrisies et de ruses des deux côtés. Il a découvert, à cette époque, qu'une sorte de guerre larvée se poursuivait entre les deux pays, sans faire la une des journaux. Un jour, des combattants du Hezbollah passaient la frontière et allaient planter leur drapeau sur le sol israélien, le lendemain Israël envoyait quelques tirs d'artillerie en représailles. Des ONG bidon servaient de couverture à des caches d'armes. La France s'était alors donné le rôle de documenter les actions des uns et des autres, pour faire admettre aux deux parties leurs torts respectifs et maintenir les conditions d'un dialogue de paix. Et cela a tenu… jusqu'à récemment. Les expéditions



« Après mon expérience au Sahel, je me demande si l'Histoire n'est pas un continuel rapport de forces, éloigné de la notion de Bien supérieur »

en hélicoptère, souvent de nuit, consistaient à voler en rase-mottes, à s'engouffrer dans les crevasses, à multiplier les manœuvres risquées. « *On s'est fait des belles frayeurs. Une fois, mon adjoint a fait ce qu'on appelle un "posé dur", l'hélico a tapé le sol. Et dès le premier jour, on s'est aperçu sur nos caméras qu'on avait peut-être été braqués par un lance-roquettes. On traversait des orages, dans lesquels on volait portes ouvertes, harnachés aux sièges, en se repérant à l'aide des radars et des caméras infrarouges. Quand on fait une mission de ce type, on travaille avec le général et les services de renseignement, dans lesquels évoluent des gens ouverts, curieux, polyglottes. Enfin, on a le sentiment de voir l'histoire du monde en train de se faire.* » Au milieu de tout cela, Luc a commencé à travailler sur sa thèse – qu'il doit bientôt soutenir –, raison pour laquelle il lisait la partie du *Discours de métaphysique* où Leibniz invente le concept de « *personne morale* », non pas pour offrir une nouvelle catégorie au droit mais pour résoudre des problèmes théologiques liés au Jugement dernier.

Après le Liban, Luc s'est rendu au Niger, au cœur du Sahel, pour essayer de servir le mieux possible la cause du président auquel la France s'était alliée, Mohamed Bazoum, aujourd'hui en prison. Là encore, c'est une source de fierté pour Luc. « *Bazoum avait étudié la philosophie à la Sorbonne, il avait un projet politique pour le Niger, et j'étais heureux que l'armée française aide l'armée nigérienne à servir au mieux ce projet. Au Sahel, le pouvoir central ne contrôle que les plus grandes villes, et certains mouvements djihadistes, comme Al-Qaïda, prennent en charge des fonctions étatiques dans des régions entières, ils prélèvent l'impôt, rendent la justice, s'occupent de l'éducation dans des écoles coraniques. En même temps, ils se cachent, on ne peut les affronter qu'en faisant des "ronds dans le sable". C'est malaisé, l'ennemi est un maître en dissimulation. Chaque djihadiste garde sur lui un kit permettant de se déguiser en paysan. Et bien sûr, ils tendent des embuscades.* »

## CONFRONTÉ À LA MORT

**Luc marque une pause.** C'est aussi au Sahel qu'il a vu la mort de près, ce qui constitue à son sens une confrontation avec un mystère – et bien sûr, il n'est pas facile d'en parler avec des mots justes. Il s'efforce donc de préciser sa pensée. « *Quand nous tournions dans le désert, il s'agissait d'une sorte de chasse à l'homme. À ceci près que nous étions l'appât. Nous nous rendions sur des territoires tenus par les djihadistes pour les pousser à sortir de leurs caches, à commettre l'erreur de nous attaquer. Je me souviens toujours de la première fois où j'ai vu une frappe de drones tomber sur des combattants ennemis là-bas, leurs corps ont ensuite brûlé pendant trois jours. Mon premier mouvement a été de me réjouir bêtement, j'ai dû dire: "Super, on les a eus!" Mais mon supérieur, qui est aussi un ami aujourd'hui, m'a recadré en m'expliquant qu'il n'y avait pas de quoi être fier.* »

Dans la suite de cette mission, Luc s'est aussi retrouvé dans des combats au sol en face à face, ce qui est particulièrement rare étant donné le caractère désormais très technologique des opérations. Son peloton avait fait des prisonniers. L'un d'entre eux a réussi à donner leur position, et les djihadistes leur sont tombés dessus. « *Nous l'avons emporté, et ce qui m'a marqué, c'est l'euphorie qui régnait ensuite dans notre groupe. Cette euphorie est connue de tous les soldats du monde. Il y a une espèce d'ivresse due aux décharges d'adrénaline, au soulagement d'être vivant, c'est inexprimable. Sur le plan tactique, cette euphorie est néfaste parce qu'elle peut conduire à se sentir invincible et à commettre des erreurs. Mais sur le plan philosophique, elle m'embarrasse aussi.* » Pourquoi éprouve-t-il de tels scrupules? Je lui fais remarquer que l'écrivain allemand Ernst Jünger décrit les combats ouverts comme des expériences d'extase et d'ivresse extraordinaire, dans *Orages d'acier* (1920). « *Une lecture fortement recommandée à Saint-Cyr. Cette extase existe, je le confirme, il est impossible de ne pas l'éprouver. Mais c'est au Sahel que je me suis demandé si Thucydide n'avait pas raison contre Platon.*

*— Comment cela?*

*— Pour Platon, il existe une idée du Bien universelle. En tant que nous représentons la démocratie contre un ennemi – Al-Qaïda – présenté comme cruel, nous pouvons nous sentir du côté de cette idée. Mais sur le terrain, cette conviction est ébranlée. Un jeune homme au Sahel n'a aucune perspective. J'ai vu des gens vivre dans une misère dont on n'a pas idée, comme des animaux entre les arbustes, sans aucune maison, rien à manger, pas d'eau. Arrivent des djihadistes, ils offrent aux jeunes hommes une moto, une arme, un poste radio – c'est beaucoup plus que ce qu'ils peuvent imaginer dans leurs rêves les plus fous. Et la cruauté, n'est-ce pas aussi de les décimer avec des drones?*

*— Tu es devenu relativiste ?*

*— Certainement pas, mais je me demande si l'historien Thucydide n'avait pas raison contre le métaphysicien Platon, si l'Histoire n'est pas un continuel rapport de forces, éloigné de la notion de Bien supérieur.* »

## DU DÉCHIREMENT À LA RÉCONCILIATION

**Nous achevons au Sahel le récit des années dans l'active de Luc,** qui reste évidemment pudique sur le contenu de ses missions. De toute façon, l'ambition de cet article n'est pas de faire la lumière sur l'engagement de l'armée française au Moyen-Orient ou au Sahel. Mon but est de comprendre comment une circulation peut s'établir entre l'univers de la philosophie et celui des armes.

Au SGDSN, Luc travaille aujourd'hui sur le concept phare de la doctrine du gouvernement en cas de crise majeure – par exemple, en cas de conflit ouvert aux confins de l'Europe accompagné de sabotages sur le territoire national –, celui de « résilience ». L'idée est assez simple. Quand on est dans un état A et qu'on est frappé par un événement de cette ampleur, l'enjeu pour la nation ne saurait être d'essayer de revenir à A. Ce serait à la fois trop coûteux et illusoire. Non, ce qu'il faut tenter de faire, c'est de transformer la crise en occasion d'atteindre un état B meilleur que A selon certains critères. C'est de faire de la destruction un projet positif. Est-ce toujours réalisable? Pas sûr. Mais ce n'est pas sans rapport avec ce que nous évoquions au début, c'est-à-dire avec le schéma de la progression dialectique cher à Proclus et à Hegel: après la thèse et l'antithèse vient la synthèse. Plus le déchirement est profond, plus puissante est la réconciliation. Ou pour le dire dans les termes mêmes de Hegel dans le dernier paragraphe de l'*Encyclopédie des sciences philosophiques* (1817): « *Ce mouvement est tout aussi bien l'activité du connaître; l'idée éternelle, qui est auprès et pour elle-même, éternellement, comme esprit absolu, se* met-en-action, *s'engendre et jouit d'elle-même.* » Dans un contexte aussi sombre que le nôtre en termes de perspectives géopolitiques, cette vision du négatif comme moment du positif ne nous offre-t-elle pas une touche d'espoir bienvenue? ■



L'univers
**par Étienne Klein**

**Physicien et philosophe des sciences, il dirige depuis 2006 le Laboratoire sur les sciences de la matière (Larsim) du Commissariat à l'énergie atomique (CEA). Il a récemment fait paraître chez Flammarion *Éloges du dépassement*, un livre de dialogue avec le spationaute Thomas Pesquet.**

# Dépoussiérez l'ASPIRATEUR

Il vous a trompé durant toutes ces années en ménage : votre aspirateur n'est pas ce qu'il semble… et surtout pas un aspirateur ! Pour rétablir sa véritable nature, trop longtemps tapie, détaillons son fonctionnement, proprement métaphysique.



***« Là où il y a une grave erreur** de vocabulaire, il est difficile qu'il n'y ait pas une grave erreur de pensée. »* L'autre jour, tandis que je passais l'aspirateur dans mon salon, cette phrase de Simone Weil (extraite de *La Personne et le Sacré*) m'est soudain revenue à l'esprit avec toute la force de son évidence : oui, il y a bel et bien dans nos façons de nommer les choses des erreurs qui structurent de façon fautive nos façons de penser, sans que nous en ayons conscience !

**Et l'appareil ménager** que je tenais alors dans mes mains en était le plus parfait exemple. Se fiant aux apparences et pensant donc bien faire, des humains ont un jour décidé de le baptiser « aspirateur ». Le choix de cette dénomination a eu pour effet de convaincre une bonne partie de l'humanité que la fonction de tout aspirateur est d'« aspirer ». Est-ce seulement vrai ?

**Interrogeons-nous un instant sur le fonctionnement d'un tel engin :** des miettes de pain jonchent le sol de votre cuisine, vous les repérez, cela vous désole, vous vous saisissez de votre aspirateur, le branchez, appuyez sur le bouton « marche » et voyez aussitôt les miettes se précipiter à l'intérieur du tuyau de l'aspirateur qui est pourtant à quelque distance d'elles. Quelle force les a ainsi propulsées à grande vitesse dans cette direction ? Et comment ont-elles su que c'est vers le tube qu'elles devaient aller ? Ce n'est évidemment pas la gravitation qui est responsable de cette spectaculaire précipitation, car elle aurait plutôt tendance à clouer les miettes au sol. Ce n'est pas non plus la force électromagnétique : l'aspirateur n'est pas un aimant et, tout comme les miettes de pain, il n'est pas électriquement chargé. Ce ne sont pas non plus les forces nucléaires, qui sont de très courte portée et n'agissent donc qu'à des échelles de distance bien plus petites. Mais alors, quelle dynamique secrète vient-elle se mettre au service de la propreté de nos sols ?

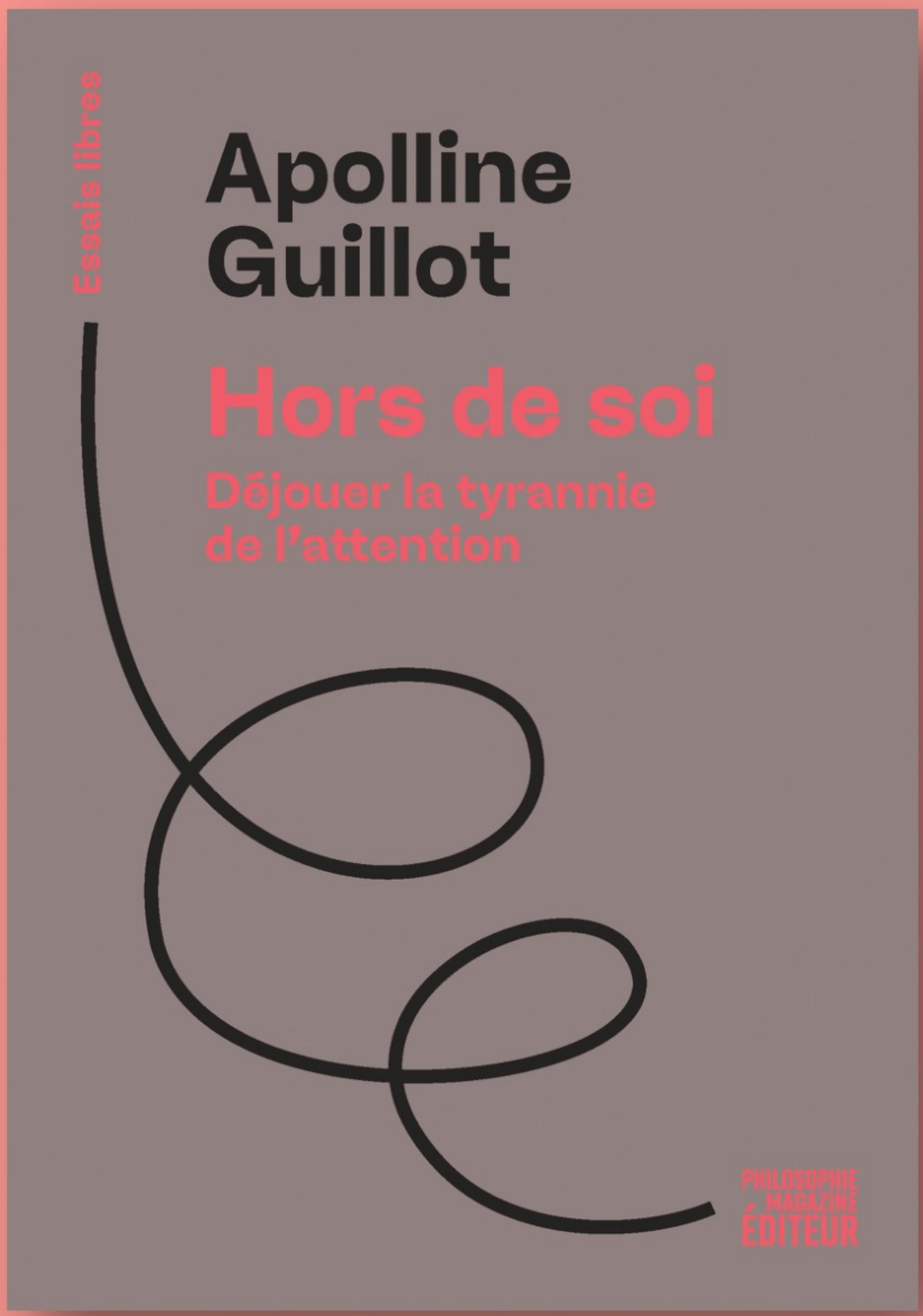
**Choisissons au hasard l'une de ces miettes.** Comme toutes ses consœurs, elle est en permanence heurtée par d'innombrables molécules d'air venant de tous les côtés, dont certaines proviennent de l'intérieur même de l'aspirateur. La résultante de tous ces chocs étant nulle, la miette demeure immobile sur le sol, du moins tant que l'aspirateur n'entre pas en action. Si on le met en marche, l'hélice qu'il contient se met à tourner, ses pales heurtent sans pitié les molécules qu'elles rencontrent, et leur forme est telle qu'elles les propulsent toutes au fond de l'aspirateur. Parmi les molécules ainsi frappées par l'hélice, certaines seraient venues percuter notre miette si l'aspirateur n'avait pas été mis en marche. En conséquence, *la miette se trouve moins frappée du côté où se trouve le tuyau de l'aspirateur que du côté opposé.* C'est ce déséquilibre qui crée une force capable de la mettre en mouvement en direction du tube : la miette n'est donc nullement aspirée, mais poussée jusque dans le sac de l'aspirateur !

**Il est donc parfaitement abusif de dire que les aspirateurs *aspirent*.** Ces derniers devraient donc plutôt être appelés des « rétro-pousseurs ». Ou bien être présentés comme des « saboteurs de pression », comme le propose le mathématicien Mickaël Launay dans *L'Équation de la chauve-souris* (éditions Hugo Doc, 2024).

**Pour ma part,** je suggérerais d'être plus précis encore : les aspirateurs sont des « saboteurs domestiques de pression locale ». ■

© Serge Picard pour PM ; No Revisions/Unspalsh.

# Retrouver une présence sensible au monde




EN LIBRAIRIE

# À qui appartient MON TEMPS ?



Illustration : © William L. pour PM.

***« Celui qui n'a pas les deux tiers de sa journée pour lui-même est un esclave »,*** écrit **Friedrich Nietzsche** dans un aphorisme célèbre de *Humain, trop humain* (1878), ouvrage qu'il dédie aux « *esprits libres* ». Aujourd'hui, la formule prête à sourire en même temps qu'elle fait grincer des dents. Si on la prend à la lettre, on a l'impression de ne voir que des esclaves autour de soi… et d'en être un soi-même. Et le progrès technologique ne nous a pas délivrés : les machines ne travaillent pas à notre place mais nous sollicitent sans arrêt. **Alors, comment s'en sortir ?**

## Parcours de ce dossier


**P. 48**

Sans doute est-il urgent de **se réapproprier son temps** en s'inspirant du modèle des sages antiques, mais en l'adaptant à notre époque d'accélération et d'hyperconnexion.

**P. 52**

Une adaptation à laquelle les philosophes ne dérogent pas. L'une a élevé seule ses enfants, l'autre devient père sur le tard. L'une vient de faire l'expérience du temps ralenti de l'hôpital quand l'autre abat les tâches en série… **Gérald Bronner**, **Laurence Hansen-Løve**, **Elsa Godart**, **Pierre Zaoui**, **Michel Malherbe** et **Roger-Pol Droit** se confient sur leurs rapports contraints aux horloges et au calendrier.

**P. 58**

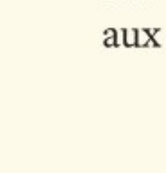
Faut-il travailler moins ? Faire une place à l'ennui dans nos vies ? Les loisirs sont-ils aliénés ? **Sur ces questions, les philosophes de la tradition, de Kierkegaard à Marcuse, divergent.**

**P. 62**

Mais au fait, c'est quoi, *mon* temps ? **Enquête** auprès d'un **chronobiologiste**, d'une **neuroscientifique** et d'un **philosophe épris de métaphysique.**

**P. 66**

Et si la faute revenait à la « tech » ? Notre collaboratrice **Apolline Guillot**, qui vient de signer *Hors de soi,* un essai sur l'économie de l'attention, nous livre **un journal de bord de sa (brève) expérience de vie sans smartphone.**

**N'hésitez pas à nous transmettre vos remarques sur ce numéro**
**reaction@philomag.com**

Dossier

# À QUI APPARTIENT MON TEMPS ?



© Bruno Houdayer / VOZ'Image

# RATTRAPER ce qui NOUS ÉCHAPPE

Alors que nous bénéficions globalement, aujourd'hui comme jamais, de davantage de temps libre, nous nous en sentons paradoxalement démunis. Peut-on expliquer cette bizarrerie et sortir de l'impasse ?

Par **CÉDRIC ENJALBERT**

« **Je suis charrette !** » L'expression désigne, au XIXe siècle dans le milieu des étudiants en architecture, le moment du rendu de leur projets, convoyés à la hâte au jury de l'École des beaux-arts dans des voitures à bras tirées par des comparses. Elle est passée dans la culture populaire, et je ne suis pas loin de l'avoir été, charrette, pour cet article écrit lors d'une semaine ponctuée d'un jour férié, en pleine discussion sur l'opportunité d'assouplir la possibilité de travailler le 1er mai – qui tombe opportunément un vendredi cette année. J'ai eu le sentiment de courir après le temps comme rarement… mais comme beaucoup. Une étude statistique de la Fondation Jean-Jaurès parue en 2023 rappelle en effet que le principal frein ressenti par les Français dans leur quotidien est, avant le manque d'argent, le manque de temps – pour 58 % des 30 000 personnes interrogées.

Mais qui pourrait se targuer d'être vraiment « maître » de son temps ? Il est par nature ce qui nous échappe, étant soumis à l'alternance du jour et de la nuit, au

rythme de saisons, à la finitude de notre existence, avec la mortalité en ligne de mire. Le temps fuit d'autant plus vite qu'il est accaparé par les obligations professionnelles et familiales, occupé aux affaires et souvent dérangé par les sollicitations importunes, interrompu par les accidents et les aléas de la vie. Sauf à vivre reclus, l'affairement de la vie sociale nous requiert en permanence (*lire p. 52-57*). Puis, il faut travailler pour vivre. Mais avec l'industrialisation et l'émergence du salariat au XIXe siècle, le travailleur s'est trouvé dépossédé de sa production comme de l'emploi de son temps, confié à la pointeuse – inventée (en même temps que la caisse enregistreuse) vers 1840 par l'horloger américain Willard Le Grand Bundy, fondateur de la Bundy Manufacturing Company, qui sera à l'origine d'IBM.

Ce n'est pas fortuit tant le rythme de travail et le risque de l'épuisement professionnel sont au centre de nos préoccupations. Dans l'étude mentionnée ci-dessus, juste après le manque de sens (30 %), c'est la cadence (23 %) qui rend les actifs malheureux au travail, devant le niveau de salaire (16 %). Or ce sentiment d'aliénation survient à mesure que les avancées technologiques et les luttes sociales ont fait « gagner » du temps aux travailleurs.

## LA PRESSION TEMPORELLE

**Alors, qu'avons-nous gagné ?** Deux semaines de congés payés ont été instituées en 1936 ; nous en comptons cinq aujourd'hui. Selon l'Insee, nous travaillons annuellement environ 1500 heures en moyenne – contre 1600 heures dans les années 2000, 1900 heures en 1950… et 4000 heures au XIXe siècle. Entre 1974 et 2010, le temps de travail total, domestique ou professionnel, a chuté de 10 heures par semaine. L'âge de la retraite était fixé à 65 ans en 1945, au moment de sa généralisation, à 60 ans en 1982 et désormais à 64 ans après des mois de conflit social. L'espérance de vie, enfin, est passée de 70 ans en 1960 à 82 ans en 2023. Et voici donc le cœur du paradoxe : plus nous avons de temps, plus il paraît nous manquer. Plus nous le maîtrisons, plus il semble nous échapper. Nous n'en avons jamais eu autant à disposition et n'avons jamais autant souffert de la pression temporelle. Comment expliquer ce phénomène ?

Le philosophe et sociologue Hartmut Rosa a bien décrit ce paradoxe dans *Aliénation et Accélération* (2010). Selon lui, « *la facette la plus oppressante et étonnante de l'accélération sociale est peut-être la spectaculaire et épidémique "famine temporelle" des sociétés modernes (occidentales). Dans la modernité, les acteurs sociaux ressentent de manière croissante qu'ils manquent de temps et qu'ils l'épuisent. C'est comme si le temps était perçu comme une matière première consommable telle que le pétrole et qu'il deviendrait, par conséquent, de plus en plus rare et cher.* » L'accélération technique devrait pourtant « *impliquer une augmentation du temps libre, qui à son tour ralentirait le rythme de vie ou au moins éliminerait ou réduirait la "famine temporelle"* » puisqu'elle réduit le temps nécessaire à l'accomplissement de nos tâches… « *Il est correct de supposer qu'écrire un courrier électronique est deux fois plus rapide qu'écrire une lettre classique* », complète le philosophe. Nous devrions avoir obtenu un gain de temps… sauf que le volume des tâches à accomplir a été décuplé ! « *Je soupçonne qu'aujourd'hui vous lisez et écrivez quarante, cinquante ou même soixante-dix messages par jour. Vous avez donc besoin de beaucoup plus de temps pour tout ce qui touche à la communication que vous n'en aviez besoin avant que le Web ne soit inventé. Il se trouve que la même chose s'est produite il y a un siècle avec l'introduction de la voiture, et plus tard avec l'invention de la machine à laver* », qui nous ont incités à voyager davantage et à changer de vêtements plus fréquemment. Hartmut Rosa conclut que « *nous pouvons donc définir la société moderne comme une "société de l'accélération" au sens où elle se caractérise par une augmentation du rythme de vie (ou un amoindrissement du temps) en dépit de taux d'accélération technique impressionnants* ».

## TEMPS LIBRE OU LIBÉRÉ ?

**Ce n'est pas tout.** Cette pression temporelle qui nous plonge dans une « *immobilité fulgurante* », dans un tourbillon pétrifiant, se double d'une aliénation volontaire. La logique capitaliste ne se contente pas d'aliéner le travailleur à la machine, elle a fait aussi du loisir une marchandise, un objet de consommation, que nous cherchons à rentabiliser à tout prix, en l'occupant du mieux possible, quitte à nous ajouter des contraintes artificielles. Il suffit de penser à nos vacances affairées, aux ponts et aux week-ends de mai occupés coûte que coûte, selon une logique productiviste allant jusqu'à dénaturer l'oisiveté. On est passé du slogan soixante-huitard « perdre sa vie à la gagner » à « perdre son temps à l'occuper ».

Comme l'ont dénoncé les philosophes de l'École de Francfort, dont Hartmut Rosa est l'héritier, le temps libre ne sert plus seulement à reconstituer sa force de travail. Il est lui-même productif, au point que la

## HABITER LE TEMPS avec les stoïciens

**Dans son livre *Seul le temps nous appartient* (Verdier, 2024), le philosophe Pierre Caye renouvelle les outils de la pensée stoïcienne pour se réapproprier le présent.**

**1.** L'*hégémonikon*, notre force mentale, doit être d'abord dirigée sur le présent, sans s'arrêter à ce qui est passé ni à ce qui risque d'advenir. « *L'attention fait le présent, le temporalise et le dilate* », écrit Pierre Caye.

**2.** Cette attention au présent « *passe par une tension constante de l'esprit* », quasiment physique, ce que les stoïciens appellent le *tonos*.

**3.** Cette vigilance est soutenue par un exercice quotidien, l'*askēsis*. Le terme a donné « ascèse » en français mais ne doit pas être entendu comme un retrait du monde, au contraire : il nous y donne accès !

**4.** Dans sa démarche, le sage stoïcien est guidé par le sens de la tempérance, la *sophronsune*, qui résulte de cet exercice quotidien, habituel, le rendant attentif à la durée du présent.

**5.** Au terme de cet effort, le sage parvient idéalement à la *katálēpsis*, à un mode de connaissance qui consiste à réguler nos représentations du monde pour lui donner notre assentiment. À « *nous libérer des fictions que nous impose la société* » pour atteindre la vérité.

**« Toute chose est à autrui, le temps seul est à nous ; c'est l'unique bien, fugace et glissant, dont la nature nous a confié la possession »**

SÉNÈQUE

civilisation du loisir serait ainsi devenue tout aussi oppressive que le travail pour Herbert Marcuse (*lire p. 60*). Elle opère ce qu'il appelle une « *désublimation répressive* », soit une jouissance confinant à l'anesthésie, une saturation du désir qui sape toute volonté subversive.

L'industrie des loisirs et du divertissement capte notre « *énergie libidinale* », saturant tout ce qui est disponible, cerveau compris. L'économie de l'attention (*lire p. 66-68*), qui fait du temps libre un marché florissant pour un public captif, siphonnant nos facultés cognitives avec notre consentement plus ou moins éclairé, ne fonctionne pas différemment. Comme le montre le philosophe Jonathan Crary dans *24/7. Le capitalisme à l'assaut du sommeil*, c'est en effet avec l'essor du capitalisme industriel, au XIXe siècle, que naît cette économie de l'attention, tandis qu'on cherche à contrôler l'attention du producteur sur la chaîne de montage. Elle s'est généralisée et a fini par nous plonger dans une insomnie généralisée qui a gagné toutes les sphères de notre vie. En cinquante ans, nous avons ainsi perdu une heure de temps de sommeil par jour, pour une moyenne établie à près de 7 heures 30 selon une étude de Santé Publique France parue en 2024. La durée baisse mais aussi la qualité, alors qu'augmente notre usage des écrans. Les enfants âgés de 6 à 17 ans passeraient ainsi, d'après le même organisme, plus de 4 heures par jour devant les écrans. Plus de 5 heures en moyenne pour les adultes. Par ailleurs, depuis le confinement, la normalisation du télétravail et les rythmes asyncrones à la fois libèrent et isolent les travailleurs, quand le déploiement de l'intelligence artificielle, qui menace nombre d'emplois, fait espérer un gain de productivité – elle ferait économiser en moyenne une heure par jour à ceux qui s'en servent régulièrement. Mais comment ce temps « libéré » sera-il réinvesti?

## LE REMÈDE STOÏCIEN

**Voici bien tout l'enjeu individuel et collectif, politique et existentiel.** Car ce temps, dont nous nous sentons dépossédés à notre insu malgré les avancées sociales et les progrès techniques, reste notre bien le plus propre, comme le souligne Sénèque en introduction de ses *Lettres à Lucilius*. « *Affirme ta propriété sur toi-même, et le temps que, jusqu'ici, on t'enlevait, on te soutirait ou qui t'échappait, recueille-le et préserve-le. Persuade-toi qu'il en va comme je l'écris : certains moments nous sont retirés, certains dérobés, certains filent. La perte la plus honteuse, pourtant, est celle que l'on fait par négligence.* [...] *Toute chose, Lucilius, est à autrui, le temps seul est à nous ; c'est l'unique bien, fugace et glissant, dont la nature nous a confié la possession.* »

Pour le stoïcien, on le possède non pas comme une chose matérielle ou une réalité physique mais comme un vide qu'il nous revient d'habiter, sur lequel tout reste à édifier. Le philosophe Pierre Caye consacre un long commentaire de la pensée de Sénèque, qu'il étend aux préoccupations contemporaines, dans *Seul le temps nous appartient* (Verdier, 2024). Il en appelle à renouer avec une « *culture du temps* ». Car son oubli nous a rendus vulnérables aux assauts contemporains contre le temps libre. Pour lui, seul un « *effort de temporalisation* » permet d'habiter réellement le monde sans s'en sentir exclus ou étrangers. « *Le soin que nous accordons au temps,* écrit Pierre Caye, *fait la valeur du soin que nous accordons aux autres et aux choses aussi bien qu'à soi-même.* [...] *Si nous ne savons pas habiter le temps, nous ne sommes d'aucun secours pour rien ni personne.* » Il emprunte un terme savant pour le dire : « *Il y a une* oikeíōsis *du temps, c'est-à-dire une façon d'habiter le monde en habitant d'abord le temps, par sa manière de l'apprivoiser, de se le rendre familier, d'entrer en amitié avec lui. Il n'est pas d'autre voie pour se le rendre propre. Habité, le vide du temps se remplit, se densifie, devient durée ; davantage, la durée fait monde.* »

Le philosophe déploie à cet effet toute une boîte à outils stoïcienne pour faire face à la pression temporelle (*lire l'encadré p. 50*), y répondre sans être « *le jouet des événements ni un simple rouage dans le jeu des interactions sociales* ». Pour le sage stoïcien, il s'agit d'abord d'investir le présent, « *de savoir ménager, au sein de la vie et de son flux, des îlots, des asiles, des arches, des abris temporels, des espacements de temps* ». Voici ce qu'avoir le temps veut dire : il ne nous appartient ainsi pas comme une chose mais il est tout ce que nous avons. « *Le propre de* l'oikeíōsis *n'a rien à voir avec la propriété de l'individualisme possessif des libéraux, du maître tout-puissant et tyrannique sur son objet comme le droit de propriété du code Napoléon l'autorise. C'est un autre type de propriété que ménage ici la raison cataleptique* » – où la raison cataleptique désigne, dans le langage stoïcien, une juste compréhension du monde. Il s'agit donc d'une « *propriété indisponible* » – ce que Harmut Rosa a appelé la « *résonance* ».

La discipline stoïcienne peut-elle vraiment conduire, aujourd'hui, à la tranquillité de l'âme? Cette construction du temps reste en tout cas, selon Pierre Caye, une « *forteresse à partir de laquelle nous pouvons faire usage de nos représentations à l'abri de leurs pathologies.* [...] *À ce titre, rien ne nous est plus intérieur et véridique, et rien ne nous est plus propre que le temps.* »

# Ils déjouent LA MONTRE

Les six témoins réunis ici ont tous vécu la contrainte du temps qui ne nous appartient plus tout à fait : l'épreuve de la maladie, le bouleversement de la naissance ou celui de la dépendance, le trop de travail… Mais ils ont aussi trouvé les moyens de répondre à cette dépossession, philosophie aidant.

Propos recueillis par **CLARA DEGIOVANNI**, **VICTORINE DE OLIVEIRA** et **CÉDRIC ENJALBERT**



Le temps
**DES SOLLICITATIONS**

## GÉRALD BRONNER
## « Je m'enchaîne à des habitudes pour ne pas succomber à mes addictions »

Sociologue spécialiste des biais cognitifs, des croyances et de l'économie de l'attention, il a notamment signé *À l'assaut du réel* (PUF, 2025). Il met en place un emploi du temps drastique pour résister aux trop nombreuses sollicitations.

« **Je m'efforce quotidiennement de préserver mon temps de travail en limitant le temps dévolu aux écrans.** Car si nous disposons globalement de plus en plus de disponibilité mentale depuis le XIXe siècle, ce temps de cerveau finit absorbé par les écrans. Je régule en me fixant un emploi du temps rigoureux. Je résiste à la tentation d'errer sur les réseaux sociaux. Quand j'ai une publication à faire, je m'en occupe uniquement le matin et je réponds aux messages en fin de journée. Entre-temps, j'essaie d'ignorer les sollicitations – j'ai désactivé toute forme de notification – pour me consacrer au temps long de l'écriture. Écrire est le meilleur des anxiolytiques. Pas un jour sans ligne, généralement le matin. C'est ce que j'appelle le temps plein de la créativité, opposé au temps aliéné des écrans… dont j'ai fait un sujet d'étude. Je suis mon premier laboratoire : si je peux analyser les dangers du marché de l'attention, c'est que j'y suis moi-même sensible. J'ai renoncé à la télévision il y a vingt-cinq ans non par snobisme mais parce que la tentation était forte ! Comme Ulysse qui s'enchaîne au mât pour ne pas céder au chant des sirènes, je m'enchaîne à des habitudes pour ne pas succomber à mes addictions. J'ai beaucoup de rituels. Ce sont d'autres formes d'aliénation temporelle, mais volontaires et qui circonviennent mes angoisses métaphysiques.

La philosophie et la bonne connaissance du fonctionnement du cerveau permettent de rester sur nos gardes. Je pense au test du marshmallow, conduit par le psychologue Walter Mischel à l'université Stanford en 1972. Il consiste à proposer à un enfant de résister à la jouissance à court terme pour obtenir un bénéfice à moyen terme, en

© Edouard Caupeil pour PM

l'occurrence deux guimauves plutôt qu'une. La conclusion de l'expérience est que les enfants les plus patients, ceux qui témoignent de la plus grande maîtrise d'eux-mêmes, réussissent mieux dans la vie. Ces conclusions ont été discutées, et je ne prétends pas moi-même être mieux équipé que les autres, mais disons que je demeure extrêmement vigilant. Par exemple, je refuse d'avoir une console de jeux vidéo – j'en ai eu une – parce que si je joue, je ne produis pas d'œuvre.

Je reçois beaucoup de propositions de conférences, et j'en accepte facilement au moins deux par semaine. Quand le président de la République m'a nommé responsable de la commission sur "Les Lumières à l'ère numérique", j'ai d'abord sombré dans une minidépression. Je redoutais de m'engager dans ce travail très chronophage. Je l'ai fait par "devoir", parce que je suis fonctionnaire et que le sujet m'intéresse depuis des années. J'y ai donc travaillé tous les jours pendant trois mois, samedi et dimanche compris. Mais je ne parvenais plus à écrire autre chose. Or je continue d'avoir besoin de différentes activités, de "saucissonner" mes journées. Je suis incapable d'écrire huit heures par jour. Je travaille vite mais intensément, sur des temps très courts, après quoi mon cerveau est sec. Je suis plutôt turbo que diesel ! »



Le temps
**DE LA MALADIE**

## LAURENCE HANSEN-LØVE
# « J'ai vécu un moment stationnaire, figé dans la répétition »

Professeure de philosophie et autrice de *Ce que la philosophie doit aux femmes* (Robert Laffont, 2024), elle a connu l'épreuve de la maladie. Elle a témoigné de cette expérience d'aliénation à travers ses publications sur les réseaux sociaux.

« **Le temps du patient hospitalisé est pour moi un temps mort.** Je souffre d'une maladie qui nécessite de recevoir des soins à l'hôpital. Il y a quelques semaines, en sortant de ce même hôpital, j'ai été renversée par un vélo et je me suis brisé le col du fémur, ce qui a nécessité une opération. Face à cet enchaînement de catastrophes médicales, j'ai été prise en charge avec beaucoup de bienveillance. De 5 heures du matin à 22 heures, les allées et venues ne s'arrêtaient pas. Quand je dis que le temps était "mort", cela ne signifie pas qu'il ne se passait rien, bien au contraire ! Mais c'est justement cette impossibilité d'être seule et de pouvoir maîtriser son existence qui est aliénante. En temps normal, la conscience du temps présent puise dans le passé pour se projeter vers l'avenir. Notre présent est donc toujours marqué par un dynamisme, un mouvement. Or, à l'hôpital, cette dynamique s'arrête, car il est impossible de se projeter. Je ne savais même pas si j'allais remarcher un jour. Je n'arrivais plus à lire, à me concentrer, ni même à rêvasser. Je vivais donc un moment stationnaire, haché, figé dans la répétition. On devait me faire la toilette, ce qui est en soi une expérience choquante.

Un autre fait qui m'a marquée : c'est la façon dont on est trimbalé quand on est sur un brancard. On passe de main en main. Parfois, on a l'impression que les gens ne se rendent même pas compte qu'il y a une personne sur le lit à roulettes. J'essayais de prendre du recul, voire de m'en amuser. Je pensais à Heidegger qui parle de "l'être-là", et je me disais qu'à l'hôpital, c'est plutôt "l'être-pas-là", l'être invisible et inconsistant. Aujourd'hui, je suis rentrée chez moi et j'ai pu recommencer à travailler sur mon livre qui paraîtra bientôt… Mais j'ai encore besoin d'aide pour les tâches du quotidien. C'est cela être malade : devenir dépendante de gens très gentils, accepter d'être vulnérable et, surtout, prendre conscience que la vulnérabilité n'est pas le propre des gens faibles mais celui de l'être humain. »

© Serge Picard pour PM



Le temps
**DE LA MATERNITÉ**

## ELSA GODART
# « Dans le cas de la maternité solo, vous ne pouvez pas déléguer, remettre à plus tard »

Philosophe et psychanalyse, autrice d'*Enfanter une étoile qui danse. Phénoménologie du chaos quotidien* (Armand Colin, 2025), elle expose ici les impératifs et les difficultés d'être mère célibataire.

« **La grossesse est à la fois une expérience banale et intrinsèquement subjective, sensible.** On y vit différentes temporalités, avec des moments parfois très lents, mais aussi des périodes d'accélération. Les tests de dépistage prénatal qui servent à repérer les anomalies génétiques peuvent faire partie de ces moments de précipitation. La grossesse n'est donc pas uniquement un temps d'attente mais une série de moments fragmentés. Lorsque votre bébé commence à faire de drôles de soubresauts, il vous fait comprendre que c'est parce qu'il a ses premiers hoquets ! Une fois que l'enfant vient au monde, on expérimente en revanche une grande langueur, une sorte de stupeur. Il faut se remettre physiquement et psychiquement de l'accouchement. Cet être vivant dans nos mains, c'est un choc, une expérience si grande qu'on n'arrive pas à la penser – elle n'est pas tout à fait rationalisable. Ce temps d'apprivoisement s'amorce avec le retour de la maternité. Malgré tout ce que l'on a pu imaginer, l'expérience dépasse toujours largement un cadre de pensée *a priori*. Vient l'apprentissage de cette métamorphose en vous : vous devenez une mère. Vous prenez alors en pleine face la réalité de deux temps qui viennent s'entrechoquer : le temps social et le temps subjectif. Ce dernier ne correspond pas tout à fait à la notion de durée chez Bergson, il relève plutôt d'un rythme personnel au monde, à la croisée du temps physique et de la durée intérieure. Et ce dernier est rarement compatible avec le temps social du travail et des obligations diverses, ce qui est d'une grande violence. Or lorsque, d'une certaine manière, vous venez d'imposer la vie à un être nouveau, vous ne pouvez pas le plonger dans l'anxiété d'un rapport au temps social. Vous êtes obligé de ralentir.

Le rapport au temps, c'est toujours un rapport à l'autre. Il n'est pas seulement question de "prendre soin de". La notion de soin instaure, selon moi, une distance entre le "je" et le "tu", une altérité. Avec un enfant, il n'y a pas de distance entre le "je" et le "tu", pas de dissociation, surtout dans les jeunes années. Quand un bébé pleure parce qu'il a faim, vous lâchez tout, vous n'êtes pas en train de vous dire : "Tiens je vais prendre soin de lui et lui donner à manger." Cela s'impose aussi naturellement que le fait de respirer. C'est un principe de survie qu'il n'y a pas dans le soin, que vous pouvez choisir de ne pas donner. C'est encore plus vrai dans le cas de la maternité solo, situation où vous ne pouvez pas déléguer, remettre à plus tard, décaler dans le temps – la vie de l'autre est toujours un impératif qui supplante tout le reste. Dans cet espace où le temps se compresse, vous éprouvez une solitude existentielle, une sorte d'abandon de la société elle-même. La maîtrise du temps social est toujours un enjeu politique : qui maîtrise le temps de l'autre maîtrise sa vie. J'ai par ailleurs eu mes enfants assez tard, à 36 et 40 ans. À bientôt 48 ans, je me retrouve en préménopause avec les difficultés d'une jeune mère ! Autant vous dire que c'est une drôle de contradiction temporelle à vivre… »

© Philippe Matsas/Leextra via Opale





Le temps
**DE LA PATERNITÉ**

PIERRE ZAOUI

# « L'enfant s'échine à faire dérailler nos emplois du temps »

Il s'est intéressé à la « *beauté de l'éphémère* » dans son *Apologie des bulles de savon* (Seuil, 2024). De nouveau père, il exprime les joies et les bouleversements radicaux qu'impose la naissance d'un enfant.

« **On n'est pas parent à 50 ans passés comme on l'est à 30 !** Je suis père d'un enfant qui a 2 ans et demi, et j'ai eu d'autres enfants avant lui. Et mon temps ne m'appartient plus. C'est une catastrophe ! Comme l'écrit Nietzsche dans *La Généalogie de la morale*, *"une chaîne m'a été forgée"*. L'enfant est une puissance de bouleversement continuel qui s'échine à faire dérailler nos emplois du temps. Il vient constamment désorganiser ce que les Grecs appellent *"chronos"*, soit le temps des calendriers et des routines. Rien ne se passe jamais comme prévu, rien n'est organisable. Dès que l'on met en place quelque chose, il y a forcément une bronchite ou une grève de la crèche. En outre, ce temps consacré à l'enfant est pris aux autres. Je dois, par exemple, sacrifier le temps de correction des copies de mes étudiants, que je leur rends avec retard – je tire d'ailleurs ma révérence à toutes celles qui élèvent des enfants seules ! Pour glaner des plages de travail, je me tourne vers un deuxième genre de temporalité : le *"kairos"*, l'occasion fugace qu'il faut saisir au vol. Une sieste dure une heure de plus que prévu ou un ami garde le bébé ? Je lis ou je corrige trois copies.

La vie est cependant bien faite. Quand on n'en peut plus d'avoir à porter un lourd paquet, l'enfant fait ses premiers pas. Lorsqu'on en a assez de causer à un petit homme de Cro-Magnon, il se met à parler. Et au moment où changer des couches paraît insupportable, il devient propre. En grandissant, les enfants nous donnent ainsi accès à un troisième type de temporalité nommé *"aiôn"* : le temps de l'instant et de l'éternité en même temps. C'est un temps qui nous décolle des emplois du temps et des contraintes pour nous placer face à des phénomènes qui ne reviendront pas : les premiers pas, le premier trait d'esprit, la première vraie grosse connerie ou le premier bisou – au début, l'enfant se contente de tendre la joue. Ce sont des moments créateurs qui nous obligent à lâcher prise. Dans ces instants-là, on n'est plus du tout maître de son temps, on essaie humblement de suivre l'événement. Au fond, quand on est athée comme moi, les enfants – neveux, nièces, filleules, étudiants, enfants d'amis… – sont la seule transcendance que l'on puisse avoir. Ils nous offrent un peu d'éternité. Comme le dit Gargantua à son fils Pantagruel : *"Par toi je vais survivre."* »

© Xavier Schwebel pour PM ; William L. pour PM.



Le temps
**DE LA DÉPENDANCE**

## MICHEL MALHERBE
# « J'ai retrouvé ma liberté temporelle quand mon épouse a connu la temporalité réglée de l'institution »

À Annie, son épouse qui souffrait de la maladie d'Alzheimer, il a consacré deux profonds ouvrages : *Alzheimer. La vie, la mort, la reconnaissance* (Vrin, 2015) et *Alzheimer. De l'humanité des hommes* (Vrin, 2019). Il expose ici ce que devenir « aidant » veut dire.

« **L'un des effets d'une longue vie commune** est qu'on finit par partager avec l'autre le temps de la vie ordinaire. Non seulement on fait les mêmes choses ensemble, mais on a appris à faire de concert des choses différentes en même temps. Je pouvais dire à mon épouse : *"Pendant que tu vas chez le boucher, je vais chercher le pain chez le boulanger."* Ceci vaut non seulement pour les tâches ménagères mais aussi pour les désirs, les souhaits et les espérances. Cela est possible, parce qu'on a confiance en l'autre.

À cause de la maladie d'Alzheimer, j'ai perdu cette confiance en mon épouse. N'étant plus capable de mémoire immédiate, elle était incapable d'honorer un rendez-vous. Faute de conserver le passé immédiat, elle perdait la pouvoir d'anticiper le futur. J'ai dû alors décider seul de l'organisation des jours, et pour elle et pour moi. Mais je me heurtais à des "fautes de temps" de sa part. Elle ne connaissait plus l'heure du coucher. Des choses passées venaient parasiter le temps présent. La pensée d'un de nos enfants habitant au loin lui venant à l'esprit, elle se préparait à l'accueillir. Avant que la maladie ne s'aggrave, elle résistait à ce qu'elle tenait pour un abus d'autorité de ma part. Le conflit était épuisant, d'autant plus que j'ai fini par comprendre que mon propre temps, celui que je vivais, était devenu celui de la maladie.

J'ai fait un accident cardiaque. Le placement de mon épouse en établissement devenait inévitable. J'ai retrouvé ma liberté temporelle, tandis que mon épouse connaissait la temporalité réglée de l'institution. Désormais, nous ne vivrions plus dans le même temps. Je lui rendais visite presque tous les jours, et ma visite se terminait par un lamentable : *"il est temps que je te quitte"*. Et elle ne pouvait me répondre, même quand elle parlait encore, par un *"il est temps pour moi aussi que je te quitte"*. Il n'y avait plus de réciprocité possible. C'était une trahison de ma part. À la fin de chaque visite, je l'abandonnais.

Certains jours, en rentrant de l'établissement, j'étais vraiment cafardeux. Je me suis souvenu du principe stoïcien : analyse la cause de ta souffrance de manière à la proportionner. J'ai ainsi commencé à décrire ces moments de vie et de mort à l'intérieur de l'établissement, à prêter une attention assidue au comportement de mon épouse, à l'évolution de sa vie. Cette maladie pose de redoutables questions à propos de la conscience et de l'identité du sujet. Elle rend sensible à la différence entre "vivre" et "être conscient". La philosophie autorise à poser ces questions, même si elle se retrouve souvent dans l'embarras. La temporalité lente de la maladie conduit à la destruction progressive mais inexorable de la personnalité de l'autre. Mon épouse basculait dans "l'absence". On me disait : *"Elle est absente, mais vous, vous êtes, ici, en cet instant bien présent auprès d'elle."* À quoi je répondais : *"La présence est une relation. Comment puis-je lui être présent si elle est absente ?"*

Peu de jours avant sa mort, après qu'elle a passé sept ans dans cet établissement, on m'a dit : *"Elle est très faible, elle souffre trop de ses fausses routes à répétition. Ou bien l'on cesse de l'hydrater et de l'alimenter, tout en lui administrant un sédatif pour alléger ses souffrances ; ou bien on l'hydrate et on l'alimente de manière artificielle. À vous de décider."* Il me revenait de décider si sa mort serait prochaine ou plus lointaine. On me rendait responsable du temps de sa vie. Singulière manière de mettre fin à soixante ans de vie commune. Il m'a paru bon de choisir d'abréger ses souffrances. J'étais auprès d'elle tandis qu'elle agonisait. Je me disais : *"Du moins, je suis là. Je peux vivre avec elle les derniers moments de sa vie."* Ayant les poumons obstrués, elle râlait. À un moment donné, de l'eau lui est venue dans la bouche. J'ai donné mon attention à cet étrange phénomène, sans comprendre qu'elle venait de mourir. Hélas ! je n'avais pas su être auprès d'elle en cet ultime instant de sa vie. »

© Didier Goupy/Signatures ; © Arnaud Meyer/Leextra via opale.photo ; William L. pour PM.



Le temps DE L'ÂGE

ROGER-POL DROIT

# « Notre existence n'a de densité que sur l'horizon de la mort »

L'écrivain et philosophe s'est amusé à imaginer une expérience de pensée dans *Si je n'avais plus qu'une heure à vivre* (Odile Jacob, 2014), en se demandant ce qu'il ferait si son temps était compté. Selon lui, la vie a du sens parce que le temps nous échappe.

« **Il y a quelques années,** ma fille a fait un long tour du monde dans des conditions parfois périlleuses. Je m'inquiétais souvent, et peu à peu la question de la transmission dans le temps s'est imposée. Si je disparaissais brusquement, elle ne saurait pas, malgré les nombreux livres que j'ai publiés, ce que j'ai compris ou non de l'existence. J'ai donc imaginé cette expérience de pensée : s'il ne me restait qu'une heure à vivre, que ferais-je ? Situation imaginaire, évidemment, puisque dans la réalité la dernière heure est souvent sans lucidité. Vous êtes sédaté, ou diminué, à moins d'être un condamné dans le couloir de la mort. En tout cas, la situation ne vous laisse pas faire le bilan philosophique de votre vie. Dans cette proximité imaginaire de la dernière seconde, certains expérimenteraient des drogues hallucinogènes, d'autres feraient l'amour, d'autres encore seraient tétanisés. Pour ma part, j'ai voulu en soixante minutes dire l'essentiel, l'écrire, comme un jeu et un défi. Je me suis rendu compte, à la faveur de cette expérience, que nous n'avons de rapport au temps – intense, vrai et entier – que si nous pressentons son arrêt inéluctable, l'approche d'une limite infranchissable. Cela n'est pas nécessairement un motif d'abattement ou de désespoir. Mais notre existence n'a de densité que sur l'horizon de la mort. J'ai entrevu ainsi que parler de "mon" temps n'a pas vraiment de sens : le temps ne nous appartient pas.



L'écriture ne permet pas seulement de nous réapproprier le temps mais aussi de nous y soustraire. Ce que j'écris restera quand j'aurai disparu – même si je ne sais pas au juste pour qui ni comment. Des graffitis tracés par des légionnaires romains dans un bordel d'Égypte nous sont restés : rien de glorieux ni de sublime, mais deux mille ans plus tard, nous savons ce qu'a pensé, un instant, ce soldat. Des chercheurs ont planché pour le transmettre ! Une pensée fugitive, une fois tracée, conserve le pouvoir d'être réactivée par la lecture. C'est du temps lyophilisé, si l'on peut dire, ce que je trouve vertigineux. Et c'est valable pour n'importe quelle écriture, banale ou littéraire. C'est pourquoi l'idée d'avoir du temps "à soi" me paraît finalement une illusion, un fantasme. Bien sûr, nous rêvons de nous préserver du bombardement croissant de notifications, de demandes, de sollicitations. Pourtant, à mes yeux, notre temps appartient aux autres : à ceux qui achètent nos heures de travail, à ceux qui réclament notre attention ou la captent au moyen des algorithmes. Le temps "à soi" est aussi "aux autres" : prodiguer des soins, s'occuper des gens qu'on aime – amis, amants, famille… –, transmettre. Notre temps disponible est finalement dirigé, contrôlé, façonné par d'autres ! Malgré tout, Sénèque a raison de soutenir que *"seul le temps nous appartient"*, à condition de ne pas l'entendre littéralement. Ce qui dépend de nous, dans la perspective stoïcienne, c'est la conscience même du temps, l'importance et l'attention que nous devons lui accorder. »

Avec le tableau *Les Loisirs-Hommage à Louis David* (1948-1949), le peintre Fernand Léger magnifie les congés payés obtenus en 1936 sous le Front populaire, à la suite de grèves.



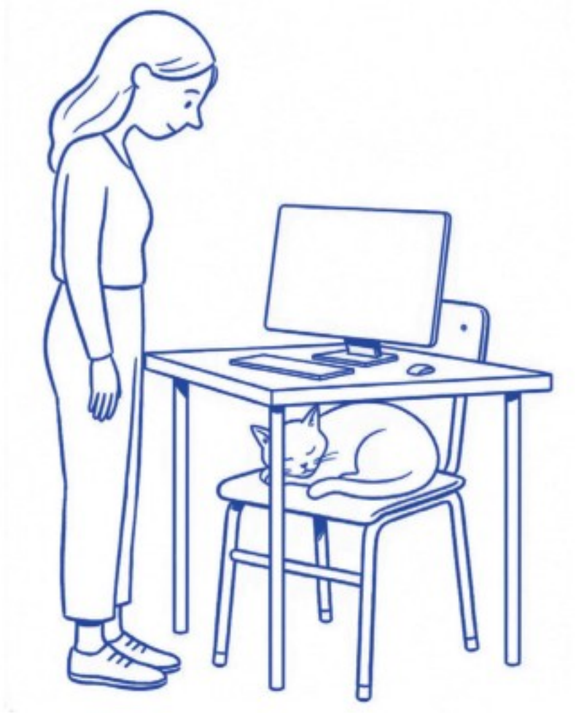

# Quand les classiques NOUS AIGUILLENT

Les heures passées au travail nous appartiennent-elles ? Le loisir est-il une autre forme d'industrie ? Faut-il craindre de perdre son temps ? Sur ces questions, les penseurs, de Sénèque à Guy Debord, ont longuement débattu. Voici leurs arguments.

Par **DEVY BENOIT** et **CÉDRIC ENJALBERT**

© Photo Josse/La Collection

# Faut-il TRAVAILLER moins ?



## OUI, le travail est une aliénation



**GUY DEBORD**
(1931-1994)

« ***Ne travaillez jamais!*** » Guy Debord tague ce slogan sur un mur de Paris dès 1953, et le mantra situationniste est repris en Mai-68. Le philosophe n'est cependant pas un rêveur, il n'ignore pas qu'il faut travailler pour vivre. Mais, dans les sociétés agraires, ce labeur était réglé sur les besoins, sur un temps cyclique, celui de la nature et des saisons. Or la transformation du travail, à l'aune des révolutions industrielles et avec l'émergence du salariat, a complètement déréglé ce rapport au temps. « *Dans l'aliénation intensifiée du capitalisme moderne* », le prolétariat désigne ainsi, pour Debord, « *l'immense majorité des travailleurs qui ont perdu tout pouvoir sur l'emploi de leur vie* ». Soumis à la cadence des machines et à la division du travail, le travailleur perd de vue le sens de son activité et la nature même de sa production. Pour le penseur, la vie est donc ailleurs, loin de ce « *travail mort* ». Cette dépossession temporelle n'a fait que s'accentuer jusqu'à aujourd'hui, ramenant la vie à une routine tournée vers la production et la consommation de biens superflus. Dans *La Société du spectacle* (1967), il analyse l'aboutissement de ce « *fétichisme de la marchandise* », qui a complètement troqué la valeur d'usage pour la valeur d'échange. « *La croissance économique libère les sociétés de la pression naturelle qui exigeait leur lutte immédiate pour la survie,* écrit-il, *mais alors c'est de leur libérateur qu'elles ne sont pas libérées. L'indépendance de la marchandise s'est étendue à l'ensemble de l'économie sur laquelle elle règne.* » Au « *vieux rythme cyclique qui réglait la survie des sociétés pré-industrielles* » s'est en effet substitué « *le temps pseudo-cyclique* » de la consommation, qui « *prend appui sur les traces naturelles du temps cyclique, et en compose de nouvelles combinaisons homologues: le jour et la nuit, le travail et le repos hebdomadaire, le retour des périodes de vacances* ». L'auteur parle à ce propos d'un « *temps spectaculaire* », dont nous ne sommes absolument pas maîtres. Pire, en réponse à la pénurie de temps artificiellement entretenue par le capitalisme moderne est apparue une économie de services et de loisirs, dont nous sommes les consommateurs passifs… et les auxiliaires malheureux!

## NON, le travail est libérateur



**G. W. F. HEGEL**
(1770-1831)

**En travaillant, vous œuvrez à votre émancipation!** Voici l'une des idées phares du penseur allemand. Pour lui, c'est en effet au contact de la matière, dans la transformation qu'il lui impose et par l'effort qui lui donne forme, que l'individu laborieux s'affirme, qu'il gagne sa liberté. « *C'est par la médiation du travail que la conscience vient à soi-même* », écrit Hegel dans la *Phénoménologie de l'Esprit* (1807), c'est-à-dire en se distinguant du monde des objets. Il voit dans ce processus un travail du « *négatif* », qui « *nie* » ce qui est mais conserve ce qui a été dans l'œuvre produite, comme la fleur nie le bourgeon avant d'être elle-même niée par le fruit (*lire p. 81*). Ce qu'il appelle la « *dialectique* » consiste ainsi en un dépassement de la contradiction, et non en une pure négation. « *Le rapport négatif à l'objet,* poursuit Hegel, *devient forme de cet objet même, il devient quelque chose de permanent, puisque justement, à l'égard du travailleur, l'objet a une indépendance. Ce moyen négatif, ou l'opération formatrice, est en même temps la singularité ou le pur être-pour-soi de la conscience.* » Ce modèle dialectique vaut donc vis-à-vis du monde matériel, des objets, mais il s'applique aussi s'agissant de notre relation aux autres! En guise d'illustration, le philosophe déploie le célèbre apologue du maître et de l'esclave. De quoi s'agit-il? D'abord d'un « *combat à la vie et à la mort* » pour la reconnaissance de son existence, dans laquelle chacun est engagé. À l'issue de cette lutte, un maître prend le dessus sur un esclave, qui se retrouve contraint à la tâche. Mais, par cette activité à laquelle le maître échappe, l'esclave, grâce à ce qu'il produit effectivement, assure son emprise sur le monde et reprend la main sur son destin. En effet, « *le Maître, qui ne travaille pas, ne produit rien de stable en dehors de soi. Il détruit seulement les produits du travail de l'Esclave* ». En revanche, dans l'activité laborieuse, ce dernier « *transforme les choses et se transforme en même temps lui-même: il forme les choses et le monde en se transformant, en s'éduquant soi-même; et il s'éduque, il se forme, en transformant des choses et le Monde* ». Libéré, délivré…

© AME/opale.photo; Domaine public; illustration: © William L. pour PM.

# LE LOISIR est-il vraiment un temps libre ?



## OUI, et il est essentiel



**SÉNÈQUE**
(v. 4 av. J.-C.–65 apr. J.-C.)

## NON, il répond à une logique productiviste



**HERBERT MARCUSE**
(1898-1979)

**Si le loisir est bien un temps libre, tous n'en font cependant pas bon usage.** Beaucoup, y compris les plus oisifs, se plaignent même d'en manquer alors qu'ils le gaspillent tout simplement en vain. Comme l'écrit Sénèque dans *De la brièveté de la vie*, « *nous n'avons pas trop peu de temps, mais nous en perdons beaucoup* ». Pour le stoïcien, le loisir n'est pas synonyme de divertissement. Il est même le contraire de la dispersion ! Le sage fustige ainsi les « *affairés* », qui cherchent à tout prix à remplir leur agenda de vaines occupations. Il se moque de ceux qui « *ont leur loisir occupé : dans leur villa, dans leur lit, au milieu du désert, alors qu'ils sont retirés loin de tous, c'est leur propre personne qui les encombre : leur vie ne peut être appelée vie de loisir, c'est une occupation oisive* ». Il évoque, par exemple, le collectionneur avide qui entasse les objets, l'esthète obnubilé par son apparence physique ou bien le patachon qui passe sa vie à boire et à manger. « *Ces gens-là n'ont pas des loisirs, mais des affaires d'oisifs* », écrit-il. Pour l'ex-conseiller de Néron, « *seuls sont hommes de loisir ceux qui se consacrent à la sagesse* ». Le loisir n'est pas un but en soi. Ce temps libéré des obligations et des sollicitations représente une « *escale et non le port* » dans une vie où l'action et la contemplation se mêlent. L'*otium* – ce loisir studieux opposé au *negotium*, le commerce – ne nous détourne pas du monde. Il n'est d'ailleurs pas l'apanage des retraités. Il invite plutôt à l'examen des vertus, à l'étude de la nature et, plus généralement, à la « *contemplation* » : à tout ce qui peut être utile aux hommes. « *Je ne t'invite pas à un repos paresseux ou inactif*, conclut le philosophe, *non plus qu'à noyer dans le sommeil, dans les voluptés chères à la foule, toute ta ressource d'énergie. Cela n'est point se reposer. Tu trouveras des tâches plus hautes que celles dont tu t'es jusqu'ici activement occupé et tu les exécuteras dans le retrait et la sécurité.* »

**Le temps du loisir n'est pas véritablement du temps libre.** Sa raison d'être est d'abord de permettre la régénération de notre force de travail. Ainsi que le souligne Herbert Marcuse dans *Éros et Civilisation* (1955), « *ce bonheur occasionnel qui se place pendant les quelques heures de loisir séparant les jours ou les nuits de travail, mais parfois aussi pendant le travail* » rend le travailleur « *capable de poursuivre son effort, ce qui, en retour, assure la permanence de son labeur et de celui des autres* ». Autrement dit, les loisirs sont « *une détente passive et une re-création de l'énergie en vue du travail futur* ». Mais ce n'est pas tout. La détente est devenue un enjeu commercial. Le temps libre, il faut l'occuper du mieux possible, voire le rentabiliser. Ainsi, partout, « *sous le règne du principe de rendement, le corps et l'esprit sont transformés en instruments du travail aliéné* ». L'industrie des loisirs et les divertissements de masse ont, dans la « *dernière étape de la civilisation industrielle* », également pour but de canaliser nos désirs, de siphonner notre « *énergie libidineuse* ». C'est ainsi que nous nous retrouvons malgré nous avec des emplois du temps surchargés, même en vacances. Car la logique productiviste a pénétré jusqu'à notre intimité. Herbert Marcuse affirme que « *la technique de manipulation des masses a développé une industrie des loisirs qui contrôle directement le temps de loisir* », car « *l'individu ne doit pas être laissé à lui-même* ». Pour le philosophe freudo-marxiste, membre de l'École de Francfort, cette gestion des désirs répond bien à une logique capitaliste, qui éteint toute révolte en satisfaisant artificiellement de faux besoins. La prospérité et le confort désamorcent toute subversion. Herbert Marcuse, en annonciateur de l'économie de l'attention, nomme « *désublimation répressive* » cette manière pernicieuse de gaver les consommateurs, de les anesthésier afin qu'ils n'aient aucune envie de se révolter.

© Domaine public ; Picture Alliance/opale.photo ; illustration : © William L. pour PM.

# Doit-on faire place à L'ENNUI ?



## OUI, vouloir le chasser est vulgaire



**FRIEDRICH NIETZSCHE**
(1844-1900)

## NON, c'est le désespoir



**SØREN KIERKEGAARD**
(1813-1855)

**La répétition et l'ennui ont du bon !** Pour le penseur de l'éternel retour, il faut apprendre à aimer le temps qui passe comme un luxe et ne pas chercher la distraction à tout prix. Cependant, rares sont ceux qui y parviennent. La grande majorité se trouve en effet absorbée par des activités industrieuses et insensées, qui ne suscitent aucune joie, cherchant seulement *« du travail en vue du salaire »*, n'y voyant qu'un moyen et jamais une fin. Pire, beaucoup travaillent par habitude, voire par crainte de s'ennuyer. Et quand ils ne travaillent pas, ils inventent des jeux pour se distraire et s'occuper. En fait, redouter de perdre son temps est un réflexe de laborieux et d'avare. À l'opposé, les natures les plus aristocratiques cherchent davantage que le simple gain, elles sont d'ailleurs prêtes au travail le plus dur *« pour autant qu'y soit associé le plaisir »*. Qui sont-elles ? *« À cette catégorie d'hommes,* poursuit Nietzsche dans *Le Gai Savoir* (1882), *appartiennent les artistes et les contemplatifs de toutes sortes, mais aussi ces oisifs qui passent leur vie à la chasse, en voyages ou dans des intrigues et des aventures amoureuses. »* Si les plus durs à la tâche et les plus oisifs sont les mêmes personnes, c'est qu'ils entretiennent un rapport absolu à la vie, affirmant l'amour de ce qui est, jusqu'à embrasser le négatif, ce que Nietzsche appelle l'*amor fati*. Ceux-là *« ne craignent pas tant l'ennui que le travail sans plaisir : ils ont même besoin de s'ennuyer beaucoup s'ils veulent réussir dans leur propre travail. Pour le penseur comme pour tous les esprits sensibles l'ennui est ce désagréable "calme plat" de l'âme, qui précède l'heureuse navigation et les vents joyeux ; il leur faut le supporter, en attendre l'effet à part eux : – c'est cela précisément que les natures moindres n'arrivent absolument pas à obtenir d'elles-mêmes ! »* Ainsi, le philosophe ne craint pas de l'affirmer : *« Chasser l'ennui de soi par n'importe quel moyen est aussi vulgaire que le fait de travailler sans plaisir ! »*

**L'ennui n'a vraiment rien d'enviable.** Quand il nous saisit, il impose le règne de la monotonie. Un puits sans fond s'ouvre sous nos pieds. Un vertige nous porte aux pires projets. Le philosophe Søren Kierkegaard l'a bien vu, lui pour qui *« l'ennui est cruel, cruellement ennuyeux »*. En effet, dans l'inaction la plus complète, *« la seule chose que je vois, c'est le vide »*, écrit-il dans *L'Alternative* (1843). Il suffit d'observer les enfants pour s'en convaincre : *« Aussi longtemps qu'ils s'amusent, ils sont gentils, on peut le dire sans la moindre réserve ; car s'il leur arrive d'être insupportables même en plein jeu, c'est que l'ennui se met de la partie : il est déjà en marche, à sa façon. »* Les adultes ne sont pas épargnés. L'habitude, la rengaine, le retour du même dominent généralement nos existences. *« L'ennui, c'est le panthéisme démoniaque »*, note même le philosophe, car il attaque et détruit tout quand il survient. *« Si l'on s'en tient à l'ennui comme tel, il devient funeste ; en revanche, il a sa vérité dès qu'on le supprime, ce qu'on ne fait qu'en s'amusant* – ergo, *on doit s'amuser. »* Toutefois, l'action n'est pas le seul le remède. En effet, le philosophe distingue bien l'ennui, subi, de l'oisiveté, qui est *« au contraire une vie véritablement divine, à condition de ne pas s'y ennuyer »*. Il peut d'ailleurs y avoir de l'ennui dans l'action. Le dandy jouisseur, que Søren Kierkegaard a lui-même été à un stade *« esthétique »* de sa vie, multiplie les aventures sans lendemain et peut tout à fait éprouver cet abîme. *« Il existe une activité intarissable qui exclut l'homme du monde spirituel et le met au rang des animaux qui, instinctivement, doivent toujours être en mouvement. »* Inversement, on peut aussi ne rien faire, avoir une vie bien rangée – maritale, par exemple – comblée par une forme de plénitude. ■

© Domaine public ; domaine public ; illustration : © William L. pour PM.

# Selon mon BON PLAISIR

La question posée dans ce dossier ouvre implicitement sur une autre interrogation, vertigineuse : au fait, c'est quoi *mon* temps ? Pour y répondre, nous avons recueilli l'avis d'un chronobiologiste, d'une neuroscientifique et d'un philosophe.



Par **ALEXANDRE LACROIX**

**Nous savons tous ce qu'est *le temps de la nature*:** il est composé de cycles, parmi lesquels le plus important est l'alternance du jour et de la nuit, à quoi il faut ajouter les cycles des saisons, les marées, les floraisons et les fanaisons, le renouvellement des générations.

Nous savons aussi ce qu'est *le temps des horloges* ou encore le temps social : c'est un temps conventionnel, qui dépend des unités de mesure que se sont données les humains. Nous avons subdivisé l'année en mois, semaines, journées. Nous avons décidé qu'on travaillait du lundi au vendredi et, en France, qu'on prenait plutôt ses vacances en été. De même, la journée a été divisée en vingt-quatre heures, chacune comprenant soixante minutes, et chaque minute soixante secondes.

Mais, quand je veux savoir ce que c'est que *mon* temps, je me heurte à une difficulté : il me faut ressaisir l'expérience

« Issue de la série Sasha » © Claudine Doury/Agence VU

du temps qui m'est propre, personnelle, et qui est indépendante à la fois de la nature et de la société. C'est une opération mentale assez abstraite, parce que, dans la pratique, chacune de mes actions est toujours imbriquée dans un moment de la journée, dans des échanges vivants avec mon environnement tant au sens écologique qu'humain. Comment faire pour isoler ce mystérieux substrat qui serait ma temporalité propre ?

## LA LIBERTÉ AU FOND DU TROU

**L'un des moyens d'y parvenir** est d'instaurer une situation d'isolement radical, comme l'a fait le chronobiologiste Benoît Mauvieux, qui a encadré avec d'autres chercheurs l'expérience DeepTime, du 14 mars au 24 avril 2021. Cette expérience rappelle les travaux pionniers et très médiatisés du spéléologue Michel Siffre : en 1962, ce dernier est resté deux mois dans le gouffre de Scarasson, sans contact avec la surface, puis pas moins de 205 jours dans la Midnight Cave au Texas en 1972, afin d'observer les rythmes de son corps dans le cadre d'un protocole conçu avec la Nasa. Ce que DeepTime a d'unique, c'est qu'il ne s'agissait pas d'accomplir un exploit individuel mais d'observer le comportement d'un groupe de quinze personnes éloignées du reste du monde. « *Nous avons identifié plusieurs phases au cours de ces quarante jours,* explique Benoît Mauvieux. *La* ●●●

*première a validé des résultats déjà connus : pendant une semaine à dix jours, on observe que la durée des cycles se distend, à raison d'une à deux heures par cycle. En chronobiologie, on parle d'un "cycle complet" pour désigner une phase de veille suivie d'une phase de sommeil. On sait qu'un humain, quand il ne peut plus se référer au soleil, a tendance à vivre sur des cycles plus longs que 24 heures. L'allongement des cycles est parfois très marqué chez certains individus, jusqu'à 48 heures, mais, en moyenne, sur la durée du protocole, il s'établit à 31 heures, avec 10 heures de sommeil. La spéléologue Véronique Le Guen a même fait une expérience où elle est arrivée à des cycles de 96 heures, avec 60 heures d'éveil suivies de 30 heures de sommeil ! Malgré l'allongement des cycles, la proportion : un tiers de sommeil, deux tiers de veille, a tendance à rester stable. Et en dehors de quelques petits goûters, les gens continuent à manger trois repas par veille. »*

La première phase de DeepTime a donc confirmé qu'en l'absence de repères environnementaux, le cycle de 24 heures n'est pas maintenu. « *Mais la deuxième phase nous a beaucoup surpris : les quinze personnes ont commencé à se désynchroniser. Au lieu de se recréer sous terre un temps social partagé, chacun s'est mis à vivre sa liberté, dormant à sa convenance. Nous n'expliquons pas très bien les différences entre les profils temporels des participants, sinon que le chronotype de chacun est en partie génétique. Ainsi, ceux qui sont "du soir" sont enclins à se caler sur des cycles très longs, parce qu'ils retardent le moment d'aller se coucher. Le contraire vaut pour ceux qui sont "du matin".* » Le protocole de l'expérience permettait également de suivre le niveau d'activité des participants, et durant cette phase de désynchronisation du groupe, une certaine atonie s'est manifestée. Les participants n'avaient aucune obligation de travailler, contrairement aux astronautes des stations spatiales. Des tâches leur étaient proposées – nettoyer la grotte, la cartographier, étudier des insectes. Mais ils se sont détachés de ces tâches. De manière amusante, on leur demandait de temps à autre, sur un téléphone portable reconfiguré, sans heure ni réseau, de mesurer ce qui leur semblait être une minute – et au fur et à mesure que les cycles passaient, leurs minutes subjectives se dilataient, jusqu'à représenter 2 à 4 minutes du temps de nos montres. « *La troisième phase est encore plus étonnante pour nous, car les participants se sont mis à composer des microsociétés fondées sur des affinités temporelles. Ainsi, des sous-groupes se sont formés, désireux de se consacrer à telle ou telle activité, et ils se sont re-synchronisés pour être éveillés en même temps. Nous ignorons de quelle façon cette dynamique se serait poursuivie au-delà de quarante jours. Ces microsociétés auraient-elles divergé, ou un consensus aurait-il fini par émerger, recréant un temps social commun sous terre ?* »

Ce qui ressort des propos de Benoît Mauvieux, c'est que nous avons tendance à vivre le temps de la nature et celui de la société comme des contraintes, auxquelles notre physiologie peut en général s'adapter… mais pas toujours. Et, d'après lui, le principal problème temporel de notre époque n'est pas la pression au travail ni le sentiment d'urgence, mais l'érosion du sommeil, largement due à la luminosité permanente, à la sursollicitation. En clair, notre civilisation empiète sur le temps de sommeil, qui a encore régressé en 2025 en France, pour se situer sous les 7 heures en semaine, ce qui génère des états de fatigue chronique et influe sur la santé publique.

## LES CARTES DU TEMPS

**C'est à une autre exploration** que nous invite la neuroscientifique Virginie van Wassenhove, directrice de recherche au CEA, chef d'équipe à l'Inserm et affiliée à l'université Paris-Saclay, dont les travaux sur les bases neuronales de notre perception du temps font référence. Elle commence par rappeler un paradoxe plaisant : « *Le temps psychologique possède une certaine élasticité. Nous avons l'impression que le temps passe tantôt lentement et tantôt vite, en fonction du nombre des changements que le cerveau perçoit. Par ailleurs, plus on prête attention à ce qu'on est en train de faire, moins on va estimer que le temps est long.* » Des exemples ? « *Quand vous êtes dans la salle d'attente chez le docteur, il ne se passe rien, vous vous ennuyez, et le temps vous paraît interminable. Lors d'un premier rendez-vous amoureux, il y a énormément d'impressions nouvelles, et les heures volent. Le paradoxe, déjà relevé par le psychologue Daniel Kahneman, est que la tendance s'inverse ensuite : trois mois plus tard, vous aurez l'impression d'être resté très peu de temps chez le dentiste, tandis que vous serez capable de raconter avec beaucoup de détails votre rendez-vous amoureux. Ce qui nous place devant un choix de vie : préférez-vous une vie paisible mais qui vous laissera peu de souvenirs, comme si vos années avaient filé, ou au contraire être pris dans une agitation de chaque instant qui donnera lieu à des souvenirs très denses, au sentiment d'avoir eu une existence prolongée ?* »

L'originalité de Virginie van Wassenhove est d'avoir contesté, au début des années 2000, la validité d'un modèle longtemps dominant en neurosciences. Dès les années 1930, les électroencéphalogrammes ont permis d'identifier, chez tous les sujets humains, une onde alpha, d'une fréquence comprise entre 8 et 12 hertz, correspondant à l'activité cérébrale consciente – quand un sujet est dans le coma, cette onde disparaît. On a donc estimé que cette oscillation était le socle neuronal d'une horloge interne, qu'elle fournissait pour ainsi dire la métrique de l'activité cérébrale. Mais Virginie van Wassenhove n'était pas satisfaite par cette théorie : « *D'abord, on a été un peu trompé par le beau tracé de l'électroencéphalogramme : quand on y regarde de près, l'onde alpha a des "bords", il s'agit plutôt de bouffées d'ondes qui apparaissent et disparaissent. Ensuite, il y a une confusion des niveaux d'explication : rien ne permet d'affirmer qu'il existe une corrélation stricte entre la métrique de l'activité neuronale et la représentation mentale du temps.* »

*Exit*, donc, l'idée simpliste d'une horloge interne liée à l'onde alpha. Mais alors, comment se fait-il que nous sommes capables d'avoir une expérience interne du temps ? Et pour commencer, c'est quoi le présent ? « *Le présent peut être défini comme une "fenêtre d'intégration". En ce moment, vous voyez mon visage, je parle. Votre cerveau est en train d'intégrer le flux sonore avec le flux visuel, alors que l'information vient de canaux et d'énergies physiques complètement distinctes, qui ne se rencontrent nulle part ailleurs. Ce processus d'intégration est d'autant plus remarquable que ces flux ne sont pas décodés à la même vitesse, il faut 200 millisecondes au cerveau pour traiter une syllabe mais beaucoup moins, de l'ordre de cinquante millisecondes, pour traiter une image. Dans cette fenêtre du présent, le cerveau fait également des prédictions sur ce qu'il va se passer. Si ce n'était pas le cas, nous ne serions pas capables d'attraper une balle à la volée.* »

Du point de vue des neuroscientifiques, il n'existe donc pas un présent ni même un temps de la conscience unifié, mais plusieurs sous-systèmes, impliquant des

**« Chacun de nous a ce que j'appelle des *"jardins secrets temporels"*, et c'est très bien ainsi »**

CHRISTOPHE BOUTON, philosophe

ensembles de neurones différents, qui s'occupent de traiter des informations et des prédictions ayant chacune leur rythme propre. « *L'être humain,* poursuit Virginie van Wassenhove, *ne vit pas seulement dans le présent, il se déplace simultanément sur plusieurs échelles temporelles, ce que je propose d'appeler des "cartes mentales du temps". Prenons un exemple: tous les soirs, avant de dormir, vous lisez quelques pages d'un roman. Vous vous immergez dans la temporalité de ce récit, qui n'est pas celle de votre vie quotidienne. Et vous pouvez sortir et entrer facilement dans le temps du récit. Or vous faites de même sur de multiples plans. Chacun de vos projets professionnels a sa temporalité propre. Chacune de vos relations amicales ou familiales aussi. Cette capacité à nous déplacer sur des cartes mentales du temps qui sont découplées de l'instant présent est fondamentale, sinon nous ne serions pas des êtres conscients.* » Quand elle parle de « carte mentale », dois-je imaginer un schéma qu'on pourrait dessiner sur une feuille de papier? « *Non, les cartes mentales du temps sont spatiales, mais ici je me réfère au concept de spatialité mathématique. Il n'y a pas seulement deux dimensions comme sur une feuille de papier, mais des dimensions innombrables – en maths, on parle d'un "espace à n-dimensions". Et cela parce que nous avons des milliards de neurones et de synapses. Du point de vue neuroscientifique, il est inadéquat de mettre "mon temps" au singulier, car nous avons, outre le rapport au présent, une prolifération de représentations mentales du temps dans le cerveau.* »

## À LA RECHERCHE DU TEMPS CHOISI

**Je retrouve le philosophe Christophe Bouton,** qui vient de publier *Sur les traces du temps* (Les Éditions de Minuit), au café *La Source,* dans le XV[e] arrondissement. L'originalité de sa démarche est de prendre à revers la tradition de la philosophie moderne qui, de Husserl à Sartre, en passant par Bergson, donne le primat à l'expérience subjective du temps. Pour lui, il y a d'abord le temps du monde, et le temps de la conscience est secondaire. « *J'ai toujours été fasciné par la géologie, les fossiles, qui nous montrent combien l'échelle du temps humain est réduite. La durée de l'espèce humaine, si on la compare à celle de l'Univers, serait l'équivalent des derniers millimètres en haut de la tour Eiffel. Il y a un sens à parler d'un temps du monde indépendant de la conscience. Avant qu'il y ait des humains, il y avait de la succession.* » Afin de bien distinguer les ordres, Christophe Bouton propose de parler de « temps » quand on parle du temps du monde et de « temporalité » quand il s'agit de désigner le temps de la conscience.

Mais de quoi est faite la temporalité? « *D'abord, j'ai une présence au monde, du simple fait que j'ai un corps. Ensuite, j'ai un passé, qui est contenu en moi sous forme de traces. Certaines de ces traces sont physiques, comme le nombril, les cicatrices. D'autres sont psychologiques, j'ai en moi des souvenirs anciens. Enfin, il y a en moi du futur, sous la forme de dispositions, ou encore de puissances. Une branche de bois est flexible, elle a une certaine disposition à se tordre. Mais chaque être humain a aussi des dispositions, qui dépendent de ses capacités, de ses désirs, de ses projets.* » Dans des pages saisissantes à la fin de son essai, Bouton écrit encore que l'être humain est doué d'une aura temporelle. Que faut-il entendre par là? « *C'est une expression que j'ai reprise à Walter Benjamin, qui définit l'aura comme l'*"unique apparition d'un lointain". *Il applique ce concept aux œuvres d'art. Une œuvre d'art a une aura, car c'est un objet du monde qui a la possibilité de faire apparaître, au-delà de sa matérialité, quelque chose qui n'est pas là. Eh bien, si vous regardez un être humain, il produit exactement le même effet. Vous avez accès à sa présence, mais un passé invisible l'entoure, de même qu'il a des potentialités et des projets qui ne vous sont pas connus. Vous ne pourrez jamais connaître la totalité du passé de la personne que vous aimez. Chacun de nous a ce que j'appelle des* "jardins secrets temporels", *et c'est très bien ainsi.* »

Qu'est-ce que mon temps? Pour le chronobiologiste Benoît Mauvieux, l'expression renvoie au rythme spécifique de mon organisme, en dehors des contraintes que je lui fais subir quand j'essaie de m'adapter aux impératifs extérieurs. Retrouver son temps, c'est être capable d'écouter davantage ses besoins, notamment celui de se reposer. Pour la neuroscientifique Virginie van Wassenhove, je n'ai pas un mais plusieurs temps, je me déplace sur plusieurs cartes mentales. Mais pour un philosophe comme Christophe Bouton, mon temps, ce serait cette aura? « *Oui, mais j'ajouterai que mon temps, c'est aussi en un autre sens mon projet, ou encore le temps que j'ai choisi. Une scène dans* La Maison vide *de Laurent Mauvignier le montre. L'arrière-grand-mère du narrateur, Marie-Ernestine, espère échapper à son milieu paysan et devenir pianiste. Quand elle revient chez elle après ses études, son père donne une fête. Il lui offre un piano, ce qui la met en joie. Et il annonce aussi qu'il va la marier à un certain Jules, ce qui détruit son rêve d'être pianiste. Mauvignier écrit que* "le noir du piano porte le deuil de son avenir". *Cela montre que le temps d'un individu, c'est son horizon d'attente, et que celui-ci est vulnérable.* »

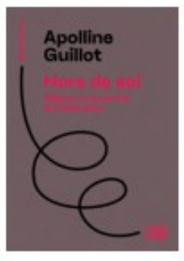
# Remettre SA PENDULE À L'HEURE ?

Autrice de l'essai *Hors de soi*, notre collaboratrice **Apolline Guillot** a vécu sans smartphone pendant quinze jours. Pas tout à fait de son plein gré. Après avoir cassé un énième portable, acheté un téléphone à clapet d'occasion qui fonctionnait mal, elle a baissé les bras et tenté la déconnexion. Libérée des sollicitations incessantes, s'est-elle sentie davantage maîtresse des horloges ? Voici son journal de bord.



écrasante qui va avec. Je suis juste moi, et donc je dépends pleinement du monde. Sans ma télécommande universelle, je suis bien obligé de me confronter à mes insuffisances, surtout quand je dois me déplacer : j'aime me confier passivement au vaste monde. S'il y a un problème, j'avise en temps voulu à l'aide des infrastructures urbaines et de mes concitoyens. Le flux tendu est impossible. Impossible aussi de saucissonner mon temps pour le farcir de micro-activités. L'illusion de toute-puissance s'évanouit. Le corps est désormais le seul lieu que j'habite. J'ai moins de mal à en accepter les limites : le soir, je m'endors directement et sans regret – point de Fomo (acronyme de *fear of missing out*, soit la « peur de manquer quelque chose ») ou d'angoisse du lendemain surchargé, quand rien ne rappelle le monde extérieur.






**Apolline Guillot**

**Journaliste et philosophe des techniques, elle est normalienne agrégée de philosophie et diplômée de HEC-Paris, où elle s'est spécialisée dans l'innovation et les médias. Elle est aujourd'hui rédactrice en chef de Philonomist. Elle vient de publier *Hors de soi* (Philosophie magazine Éditeur, 2026), un essai qui rompt avec « *l'économie de l'attention* » et invite à retrouver une présence sensible au monde.**

## Jour 1
## LÉGERS SYMPTÔMES DE MANQUE

**Ralentissement forcé, sur le mode du sevrage d'un junkie.** Je sens mon portable vibrer alors qu'il n'est pas là et je me retrouve à triturer mon paquet de mouchoirs dans ma poche où j'ai glissé ma main par réflexe. L'expérience me rappelle cette thèse d'Andy Clark et de David Chalmers, deux philosophes qui ont affirmé que notre esprit s'étendrait à notre environnement. Pour eux, notre smartphone ou notre agenda, parce qu'ils sont les dépositaires et les relais dynamiques de nos actes cognitifs, participent de notre esprit au même titre que notre mémoire biologique.

Me retrouver sans téléphone, c'est perturber le système de dépendances qui en faisait une partie de moi. Mais, assez rapidement, l'impression de manque s'estompe, à mesure que je m'habitue à ne pas avoir sous la main, disponible à tout moment, cet accès au reste du monde. Je sais que l'absence de connexion est choisie, donc luxueuse. À tout moment, je peux ouvrir un ordinateur, utiliser le navigateur de la personne qui est à côté de moi, emprunter un téléphone ou un GPS. Être injoignable en toute impunité est un privilège. Je peux échapper aux nouvelles de la guerre en Iran, je ne suis les polémiques politiques et sociales qu'une fois par jour. Qu'est-ce qui, en temps normal, m'amène à rafraîchir en permanence les infos ?

## Jour 2
## L'IMPRESSION DE N'ÊTRE QUE SOI

**Le hurlement du vieux coucou** que j'ai réglé hier soir sur 7 heures me tire du lit du premier coup. Miracle, en ce qui me concerne. Je dois traverser l'appartement pour l'éteindre : pour ne pas entendre le tic-tac des aiguilles, je l'ai exilé dans la cuisine. La course du temps analogique est étrangement brutale. Elle n'a pas la discrétion des chiffres qui glissent en silence.

Peu à peu s'opère une mutation de mon rapport au temps et à l'espace. Avec mon petit galet noir et lisse toujours dans ma poche, j'ai l'impression de survoler ma propre vie, d'être une sorte de contremaître de moi-même, capable de jongler avec une avalanche de messages à « traiter » ou de passer d'une vidéo de cuisine à une information terrifiante. J'ai la satisfaction narcissique d'être pilote en mon navire – mais aussi l'éternelle frustration de ne pas mener ma barque tout à fait comme il faut. Quand on centralise toutes les informations dans sa main, on se déploie dans une illusion d'autosuffisance. Quand ce superpouvoir disparaît, s'évanouit aussi la responsabilité

## Jour 3
## L'IMPOSSIBLE EXPÉRIENCE DE LA DURÉE ?

**Sans écran,** la journée est trouée de plages de flottement. Tantôt j'essaie d'empêcher mon attention hémorragique de m'échapper totalement, tantôt j'oublie tout pour regarder fixement un enfant lécher la barre du métro. Le temps s'étire comme une flaque mais passe toujours trop vite ou trop lentement, quoi que je fasse. Est-ce agréable, productif ? Pas vraiment. Certes, j'ai une conscience plus aiguë de cette dimension intime du temps que le philosophe Henri Bergson appelle la « *durée* ». Mais je passe une partie de celui-ci à rattraper des interactions ratées ou à anticiper des interactions à venir, désynchronisée de certaines relations basées sur la réactivité immédiate.

## Jour 6
## LES MOUTONS DE KANT

**Le ralentissement prend la forme de dizaines de petits papiers,** notes et carnets que j'embarque partout. Je continue à maintenir le lien, à jouer le jeu de la vitesse et de l'ubiquité, mais il y a des ratés. J'ai l'impression d'être l'un de ces moutons ramollis que Kant décrit dans son texte *Qu'est-ce que les Lumières ? « Après avoir rendu stupide le bétail domestique et soigneusement pris garde que ces paisibles créatures ne puissent faire un pas hors du parc où ils les ont enfermés »*, leurs bienveillants tuteurs

© Elina Brotherus, *Ekphrasis (#10)*, 2017, de la série « Règle du jeu » ; Roger Guillot.

« *leur montrent ensuite le danger qu'il y aurait à marcher seuls. Or le danger n'est sans doute pas si grand, car après quelques chutes ils finiraient bien par apprendre à marcher, mais de tels accidents rendent timorés et font généralement reculer devant toute nouvelle tentative* ». Mes collègues et mes amis se souviendront des rendez-vous ratés, des coups de stress et des détours invraisemblables avant que je finisse par m'acheter une montre et estimer de mieux en mieux mes temps de trajets.

En temps normal, je me fabrique des objets de souci perpétuel. Je dépense une énergie folle à communiquer, anticiper, planifier, annuler des plans et culpabiliser ensuite. L'indisponibilité, à l'inverse, me rend insouciante. L'un des effets les plus surprenants de ce recul de mon temps d'écran est qu'il fait refluer le travail en arrière-plan de ma vie. Quand j'y suis, j'y suis pleinement; quand je rentre chez moi, rien ne me le rappelle. Je ne remplis pas pour autant mes soirées d'activités trépidantes. Je gratouille ma guitare et laisse tomber au premier accord difficile, comme d'habitude; je prends un livre, puis le referme; j'entreprends un grand rangement. Les soirées ont des arrière-goûts de dimanche après-midi.

**« L'un des effets les plus surprenants de ce recul de mon temps d'écran est qu'il fait refluer le travail en arrière-plan de ma vie »**

## Jour 8
## L'INCONFORTABLE PRÉSENCE AUX AUTRES

**Dans ses travaux sur les médiations numériques** que bâtissent les humains, Sherry Turkle, psychologue et professeure au Massachusetts Institute of Technology (MIT), montre que nous construisons des architectures complexes qui nous épargnent à la fois l'ennui d'être face à soi-même et la compagnie d'autrui dans ce qu'elle peut avoir d'inconfortable et d'inattendu. « *Tout comme la solitude nous prépare à parler aux autres,* écrit-elle, *nous apprenons avec les autres à nous engager dans une solitude plus fructueuse.* » C'est par l'introspection, si vertigineuse et maladroite soit-elle, que nous parvenons à penser de façon autonome et à construire une image stabilisée de nous-mêmes – ce qui est primordial pour nouer des relations qui ne soient pas vécues sur le mode de l'effraction ou de l'aliénation. Je constate combien l'absence d'écran transforme la nature de mes interactions, qui ne sont plus systématiquement mises en concurrence avec des milliers d'autres, virtuellement disponibles.

## Jour 10
## RÉÉCRIRE SES PROPRES FRICTIONS

**Peut-être** que l'impression de sentir le temps nous échapper vient finalement du fait que nous redoublons d'ordinaire nos existences d'une couche d'informations superflues: à quoi bon savoir, précisément, à quelle heure arrivera mon métro tant que je ne suis pas sur le quai? Pourquoi dire « j'arrive » quand j'arrive quelque part? Pourquoi regarder la météo alors que je suis déjà dehors? L'illusion de pouvoir éliminer toutes formes d'inconfort en contractant au maximum les durées est plaisante. Pas de temps mort. Il faut vivre intensément chaque minute, réduire le flottement, optimiser ses vingt-quatre heures pour vivre la vraie vie. Mais ce travail préparatoire à la « vraie vie » est illusoire. Nous idolâtrons la « fluidité », en oubliant que c'est la friction qui nous maintient debout et rend notre existence intéressante.

## Jour 11
## EN ORDRE DISPERSÉ

**À quelqu'un qui me demande** si je suis davantage concentrée: non. Au travail, je suis toujours incapable de finir quoi que ce soit à temps. Dans le désœuvrement de ma pensée, je n'arrive toujours pas à suivre le fil d'une idée. La vie sans portable est paradoxalement bien plus imprévisible et dispersée que la vie en 5G. Et tant mieux! Ma nature, écrit Montaigne, « *ne demande pas à être secouée, mais sollicitée. Elle veut être échauffée et réveillée par des occasions étrangères, présentes ou fortuites. Si elle va toute seule, elle ne fait que traîner et se languir. L'agitation est sa vie et sa grâce* ». Le philosophe distingue l'agitation aveugle, « *secouée* », et l'agitation féconde, capable de réveiller, de « *solliciter* » notre esprit. La secousse est du côté des notifications en cascade; la sollicitation, elle, relève bien plus de la rencontre inattendue avec le monde.

## Jour 13
## BIENTÔT LA DÉLIVRANCE…

**Le moment approche** où je vais devoir sortir de ma situation, ne serait-ce que pour parler avec mon frère et mon père qui habitent loin de France et que je joins par WhatsApp. Et il faut bien l'avouer: les ping-pongs de messages instantanés, les appels interminables passés dans la rue, les photos envoyées à la volée… tout cela me manque!

## Jour 15
## … OU L'ALIÉNATION RETROUVÉE ?

**J'ai racheté un téléphone,** qui n'attend que d'être allumé, mais je retarde un peu la remise en route. La lenteur de la déconnexion crée certes un inconfort, voire des incompréhensions. Le rythme du monde économique et social comme le marché informationnel et émotionnel font que chaque instant sans réseaux nous met en retard sur le reste du monde. Günther Anders parlait d'une « *asynchronicité croissante* » entre l'être humain et ses propres créations. Mais s'éloigner d'un écran portatif, c'est aussi regagner un petit espace de synchronisation avec soi-même. Pour me rappeler que le rythme du portable ne doit pas être le rythme par défaut de ma vie, j'ai besoin d'un pense-bête. Alors j'ai choisi le smartphone le moins « smart » du magasin, une brique premier prix si laide, si lente, qu'elle fait probablement se retourner Steve Jobs dans sa tombe. L'utiliser me demande un effort et me met sans cesse face à mon impatience. Et m'oblige à me demander ce pour quoi je veux bien courir… et ce qui n'en vaut pas la peine. ■

## 4 IDÉES À RETENIR

### p. 48

Nous jouissons de plus en plus de temps libre et continuons d'en manquer. Ce paradoxe s'explique par l'accélération du rythme de la vie et la captation de notre attention par la technologie. Mais nous péchons aussi par un manque de *« culture du temps »*. Les stoïciens ont théorisé cette manière d'habiter le monde. Avons-nous envie de cette discipline ?

### p. 52

*Chronos* (le rythme des calendriers et des horloges), *kairos* (l'occasion à saisir opportunément) et *aïon* (la brèche d'éternité qui surgit dans le présent) : composer au quotidien avec ces différentes dimensions du temps nous permet de ne pas en être l'esclave. Mais n'est-ce qu'une affaire personnelle ou faut-il y voir également un enjeu collectif ?

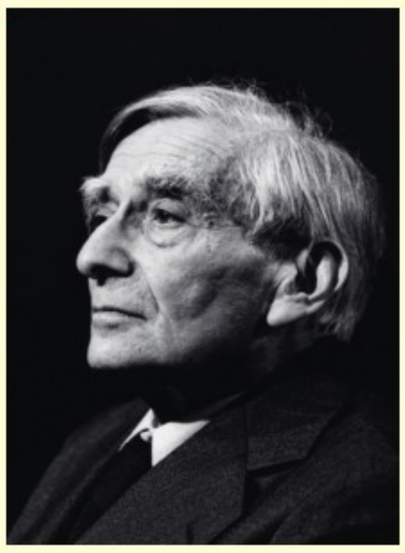
### p. 62

Le temps « à soi » désigne d'abord une réalité physiologique, un rythme circadien. Il est également une donnée psychologique, qui convoque diverses *« cartes mentales »* dans notre cerveau. C'est enfin une idée métaphysique qui renvoie à un horizon d'attente, à une manière personnelle de se projeter dans le monde. Peut-on partager un temps à soi ?

### p. 66

Faire l'expérience de la déconnexion, ce n'est pas s'affranchir de toutes nos aliénations. Sans écran, pas de scroll infini ni de conversations interminables, mais des retards, des oublis, des égarements… D'un côté, une synchronisation avec le monde, grâce aux écrans ; de l'autre, la synchronisation avec soi, par le retrait. Comment trouver la mesure ?

## LA CITATION



Vladimir Jankélévitch, *L'Irréversible et la Nostalgie* (1974)

« Dans l'expérience amère de l'irréversible se concentre pour nous l'objectivité destinale d'un temps un peu sauvage, d'un temps désobéissant, pour ne pas dire indomptable, et qui échappe à notre contrôle. On ne peut s'y soustraire. »

## POUR ALLER PLUS LOIN



***Ici***
**Richard McGuire** (2014)

Lauréat du Fauve d'or à Angoulême pour cette volumineuse bande dessinée, l'illustrateur américain y fait le récit peu bavard du passage du temps sur trois milliards d'années – à partir d'un unique lieu, le coin d'un modeste salon dans le New Jersey. De là, l'auteur superpose dans ses cases différentes fenêtres temporelles, ouvertes sur des époques variées. Cet ouvrage sur *« l'impermanence »* restera !




***Danser page à la main***
**Lucinda Childs**

La chorégraphe est à l'honneur d'une rétrospective au Frac de Rennes (jusqu'au 24/05), qui se poursuivra à Besançon et à Albi. Reprenant les gestes du quotidien, investissant l'espace de la rue, inventant un système de notation, l'artiste élabore un art minimal parfaitement chronométré, qui a marqué l'histoire de la danse contemporaine. À 85 ans, l'artiste danse encore, prouvant sa maîtrise du temps !




***After Hours***
**Martin Scorcese** (1985)

Cette comédie, à la bande-son en forme de métronome, débute dans un *open space* où crépite l'unique bruit des claviers et où l'informaticien Paul Hackett (Griffin Dunne) semble s'ennuyer à mourir. Après une rencontre inopinée dans un bar avec Macy (Rosanna Arquette), ce lecteur de Henry Miller est embarqué dans une nuit kafkaïenne, qui se dilate à l'infini… et le ramène à son point de départ.




***Ça va, ça va***
**Camille Chamoux**

Ce spectacle est né d'un deuil, après que l'humoriste a accompagné sa belle-mère dans la maladie et la mort. Après *Née sous Giscard*, qui se gaussait de nos tentations nostalgiques, puis *Le Temps de vivre*, où elle invitait à cesser de courir après le temps pour mieux en jouir, elle tente ici de trouver prise sur ce qui nous échappe, en riant de notre finitude. Jusqu'au 30/05 aux Bouffes-Parisiens.

© Domaine public ; Jankélévitch © Louis Monier / Bridgeman

« Les sages possèdent certaines stations »

**p. 75**





# S'orienter dans les idées

© Bertrand Meunier/
Tendance Floue

# PHILOSOPHER EN MYSTIQUE

## L'histoire de la pensée iranienne

Riche de son héritage zoroastrien, de sa langue poétique et de sa vision propre de l'islam, l'Iran a déployé depuis des siècles une philosophie qui recherche, au-delà des systèmes abstraits et des préceptes religieux, une union personnelle avec le divin. Récit avec pour guides les philosophes Christian Jambet, Souâd Ayada et Leili Anvar.

Par **MICHEL ELTCHANINOFF**

© Illustration : William L. pour PM



# LES CLÉS D'UN CLASSIQUE

**Alors que Donald Trump menaçait d'anéantir « *une civilisation entière* » par les bombes,** le vice-président iranien répondait : « *Le savoir est ancré dans nos âmes et nos esprits, et ce rempart restera inviolable.* » Cette formule, qui se réfère à la maîtrise technique du nucléaire, résume aussi l'essence de la pensée iranienne : primauté du monde intelligible sur le monde sensible, quête du savoir absolu, exploration d'un espace intérieur, ésotérisme de la connaissance… L'actuel régime militaro-théologique qui asservit son peuple a en effet longtemps revendiqué cet héritage intellectuel. L'ayatollah Khomeini composait des poèmes mystiques, et le frère d'Ali Khamenei était un spécialiste de métaphysique chiite. Les docteurs de la guidance religieuse qui occupent les premières places depuis 1979 n'ont même pas interdit la poésie persane, dont les pages sont pourtant pleines d'amants exaltés buvant du vin dans des roseraies… La société iranienne ne l'aurait pas accepté.

Les Occidentaux, quant à eux, sont souvent fascinés par la « différence » iranienne. Ils apprécient le haut niveau d'éducation de sa société. Aiment l'élégance de son cinéma. Admirent le courage de ses protestataires qui, depuis des décennies, manifestent contre un régime impitoyable. Ils s'intéressent à un islam chiite qui exalte le martyre, possède un puissant clergé et attend le retour du douzième imam « occulté » il y a plus de mille ans. Mais savent-ils que la révolution islamique a trahi le chiisme et la tradition philosophique iranienne tout en faisant mine de les porter au pouvoir ? C'est une blague locale qui le dit le mieux : avant l'instauration de la République islamique, on priait à la maison et on buvait dans les rues. Depuis, c'est l'inverse. Jusqu'à quand ?

## À LA RECHERCHE DU « GÉNIE » IRANIEN

**La clé de notre fascination pour l'Iran est à chercher dans sa philosophie.** Longtemps ignorée en Occident, trop rapidement assimilée à la pensée arabo-musulmane, elle a pourtant son identité propre. Pour s'en convaincre, il suffit de lire les ouvrages d'Henry Corbin (1903-1978). Ce philosophe et orientaliste français a sa rue à Téhéran et des élèves partout dans le monde. Dans les quatre tomes d'*En islam iranien* (1971), il cherche à définir un « *génie* » philosophique persan. D'où vient ce sentiment profond d'être différent à la fois de la tradition occidentale et de la philosophie arabo-musulmane ? De la langue persane, bien sûr – même si l'arabe, langue du Coran, est privilégié par les lettrés. De l'étendue d'un « *monde iranien* » qui s'étendait de l'Irak à l'Inde du Nord. D'un glorieux passé, aussi. La Perse impériale a adhéré au mazdéisme et a fait du zoroastrisme monothéiste sa religion officielle, avant de s'incliner face à l'invasion arabe au VII^e^ siècle. Henry Corbin note que des motifs centraux de la vision iranienne du monde étaient déjà présents. Zoroastre est le messager d'une révélation divine. Les humains attendent le retour d'un sauveur, sa résurrection et la fin des temps. Les images symboliques du jardin, du vin, du combat entre ténèbres et lumière y apparaissent. D'ailleurs, ce n'est pas un hasard si ce lien de continuité entre la Perse ancienne et l'Iran chiite a été valorisé à l'époque du dernier shah, au cours des années 1960 et 1970, dans un contexte d'exaltation nationaliste.

**« Les ouvrages des philosophes iraniens sont des récits de voyage dans le monde intelligible »**

## DE LA MYSTIQUE AVANT TOUTES CHOSES

**Quelles sont les constantes de la pensée iranienne,** qui culmine entre le X^e^ et le XII^e^ siècle mais continue bien au-delà ? Selon Henry Corbin, son coup de force consiste à « *édifier un système philosophique du monde, sans que soit jamais perdue de vue la réalisation spirituelle personnelle en laquelle doit fructifier la méditation philosophique* ». La philosophie en Iran se distingue nettement de la théologie, le *kalâm*, fondée sur la discussion scolastique. Elle se détache également des philosophes dits hellénisants, les *falâsifa* constructeurs de systèmes abstraits – et parfois soupçonnés d'athéisme. Pour les penseurs iraniens, ces deux disciplines ne doivent pas devenir des jeux stériles de l'esprit. Elles ne trouvent leur sens authentique que dans une transformation personnelle et un voyage dans les sphères de l'esprit humain et divin. Pour les Iraniens, l'islam n'est pas seulement la religion de la loi et de la jurisprudence, ni une simple démarche rationnelle. Il fonde un islam spirituel qui devient mystique sans jamais abandonner la rigueur conceptuelle.

AVICENNE COMMENTÉ PAR **SOUÂD AYADA**

# Où se situe la vraie sagesse ?

**L'extrait**

**Ishârât wa-t-Tanbîhât**
***(Le Livre des directives et des remarques),***
4e partie, traduction Souâd Ayada

« **Les sages possèdent certaines stations et certains degrés** par lesquels ils sont singulièrement déterminés, et cela déjà en leur vie terrestre, à l'exclusion des autres hommes. Tandis qu'ils sont encore revêtus de leur corps, ils semblent pourtant avoir ôté ce vêtement et s'en être séparés pour s'orienter vers le monde de la sainteté. Ils ont des réalités cachées en eux-mêmes, et ils ont des réalités qui se manifestent d'eux, que dénient ceux qui dénient les sages, mais que louent ceux qui les connaissent [...].

**La dévotion, chez celui qui n'est pas le sage, est un certain marchandage**, comme si l'on agissait en ce bas monde, pour une rémunération que l'on recevrait dans l'autre monde, soit la rétribution et la récompense. Mais chez le sage, la dévotion est un certain exercice spirituel qui écarte ses résolutions et ses facultés estimative et imaginative, par l'accoutumance, du voisinage de l'illusion, **pour les diriger dans le voisinage du Réel**. Alors elles s'apaisent pour l'intime de l'âme, **sa réalité cachée**, et n'entrent pas en conflit avec lui au moment où resplendit le Réel. Alors l'intime parvient à l'illumination éclatante. »

**Avicenne reprend ici le vocabulaire du soufisme** *[la voie mystique de l'islam]* qu'il transpose en métaphysique pour indiquer le but de la philosophie première, la possession de la sagesse véritable. Le sage est une sorte de pèlerin engagé sur un chemin ascensionnel qui le conduit de monde en monde, du monde sensible au monde psychique, puis du monde de l'âme au monde intelligible, celui des intelligences pures où il expérimente une proximité sans équivalent avec l'essence divine. L'idéal de sagesse prend une tonalité particulière qu'exprime le mot arabe *irfân* que l'on peut traduire par gnose. Telle est la connaissance supérieure à laquelle accède le sage, qui lui donne pour demeure le monde de la sainteté et le transforme en une intelligence pure.

**Celui qui pratique le culte religieux,** qui jeûne, prie, effectue le pèlerinage, est un dévot. Le sage, s'il manifeste tous les signes extérieurs du culte, ne s'arrête pas à la pratique qu'il considère comme un moyen en vue d'une fin plus élevée, contemplative. Si le sage est nécessairement un dévot, le dévot n'est sage que par accident, ses actes de dévotion et ses exercices ascétiques étant une sorte de marchandage : en renonçant aux plaisirs ici-bas, il achète les plaisirs promis dans l'au-delà.

**Chez le sage**, la dévotion et l'ascèse n'ont qu'un seul but : discipliner les facultés sensibles et imaginatives afin que l'âme s'oriente vers le monde intelligible et s'installe au plus près de ce qui est au principe de toutes choses, le Réel divin, *al-Haqq*. Dans ce voisinage, l'intime de l'âme, devenu pure réceptivité à l'éclat du Réel, connaît l'illumination, ce en quoi consiste précisément la connaissance supérieure conquise par le sage.

**Nous retrouvons là un autre fil continu de la pensée en islam** qui justifie le besoin de métaphysique : il y a en toute chose de l'apparent (*zâhir*) et du caché *(bâtin)*. Le sage accède, par la pratique du *ta'wîl*, de l'interprétation, aux réalités cachées et, au premier chef, à la réalité cachée de l'âme humaine qui atteint en lui sa perfection. Purifiée et libérée, l'âme devient le miroir de la présence divine. La contemplation philosophique s'apparente à une extase. Sans doute peut-on voir dans ces lignes un élan mystique. Ce qui est certain, c'est que, pour Avicenne, la philosophie n'est pas étrangère à la spiritualité.

Cette visée mystique est justifiée, déjà dans le Coran, par la présence d'un élément divin déposé en l'homme. Le philosophe iranien doit alors parvenir à annihiler son propre moi pour se confondre avec Dieu. Il doit gravir les multiples échelons vers cette union. Cette démarche est intime, risquée et est réservée à ceux qui y sont préparés. C'est pourquoi l'Iran est, d'après Corbin, *« le sanctuaire de l'ésotérisme de l'Islam »*. La réflexion transparente et l'argumentation ouverte sont complétées par une gnose, une connaissance salvatrice… et souvent secrète. Ces penseurs poursuivent la recherche, initiée par les Grecs, d'un état de perfection par l'exploration d'un monde intelligible qui rassemble la totalité de ce qui est. Cette quête est mystique, car cela permet à l'intellect humain de se rapprocher de celui de Dieu.

Puisque le divin lui-même, transcendant, est inaccessible et inconnaissable, les chercheurs de vérité tentent de le percevoir par des figures intermédiaires. Dans le chiisme duodécimain, les douze imams, descendants du prophète et guides infaillibles, deviennent les manifestations, incorporelles et pourtant accessibles, du divin. Ces figures unissent l'intellect humain et divin. Pour Christian Jambet, élève d'Henry Corbin et ●●●

grand spécialiste de la philosophie iranienne que nous avons rencontré, « *ils ne sont pas conçus comme de simples êtres humains apparaissant à un moment de l'histoire mais deviennent la manifestation même de Dieu* ». Dans la voie de cette « *mystique de la souveraineté, c'est en Iran que les spéculations les plus audacieuses ont été effectuées* ». Dans un contexte théologique où le libre arbitre humain est à peu près absent, ou déterminé par le décret divin, ajoute Jambet, la philosophie constitue la voie libératrice par excellence.



## AVICENNE, UNIVERSEL MAIS TRÈS IRANIEN

**À travers les époques,** les styles de pensée et même les genres, on retrouve cette voie particulière. **Avicenne** (980-1037), ou Ibn Sina, est considéré comme l'un des plus grands philosophes de l'islam, nourri par Aristote et les néoplatoniciens, abondamment traduit et commenté dans l'Occident médiéval. Il a rédigé la plus grande partie de son œuvre en arabe. Ce médecin connu dans le monde entier est né près de Boukhara, dans le monde iranien d'alors, d'un père chiite. Il est le premier à avoir rédigé un ouvrage de philosophie, le *Livre de science,* en persan, donc à donner une dignité conceptuelle à cette langue. Comme nous l'explique Souâd Ayada, spécialiste d'Avicenne, « *il est le grand philosophe de l'islam oriental et sans doute de l'islam tout court. C'est dans la matrice qu'il invente que la philosophie en islam trouve ses motifs constitutifs* ». C'est lui qui articule ontologie – interrogation sur l'être – et théologie, pour en faire le cœur de la réflexion métaphysique. Il distingue nettement l'essence et l'existence et assure que l'essence de Dieu est d'exister. Il est aussi celui qui donne à la révélation un contenu conceptuel. Selon lui, la prophétie de Mahomet s'inscrit dans l'ordre de la providence et accomplit l'ordre divin. Mais le philosophe insiste sur le rôle de l'imagination prophétique. Les prophètes se distinguent en effet des autres humains par la force des images qu'ils contemplent. C'est l'imagination qui configure, dans le monde sensible, les réalités intelligibles. Cette insistance sur la faculté imaginative se retrouvera dans toute la pensée iranienne ultérieure. Considérant que la philosophie est une recherche de la vraie sagesse, différente de l'ascèse et de la dévotion, Avicenne, comme plus tard tous les penseurs iraniens, fait de cette quête le but de la pensée (*lire l'extrait commenté p. 75*).

## PUISSANCES DES IMAGES

**Pour Henry Corbin,** un philosophe manifeste parfaitement l'iranité de cette tradition intellectuelle: **Suhrawardî** (ou Sohrawardî) au XII[e] siècle. Ce dernier transforme la pensée d'Avicenne, très marquée par la logique d'Aristote, en une « philosophie orientale » originale: *Ishrâq* désigne l'Orient mais surtout la lumière du matin. Né dans le nord-ouest de l'Iran, il mène une vie de solitude consacrée à l'ascension gnostique. Condamné par les docteurs de la loi qui l'accusent d'impiété, mais refusant de s'enfuir, ce Socrate iranien est exécuté à Alep à l'âge de 36 ans. Outre des sommes de logique, de physique et de métaphysique, il a laissé des ouvrages plus courts, qui deviendront célèbres, notamment le *Livre de la sagesse et de l'illumination,* qui oppose les ténèbres de la matière et les lumières du monde des idées. Dans des récits d'élévation guidée par des effusions de lumières, peuplés de cavernes, de montagnes, de miroirs, de labyrinthes, d'archanges et d'animaux, le philosophe insiste, d'après Corbin, sur un thème majeur et singulier de la pensée iranienne: l'imaginal. Entre le monde sensible et celui des idées, le sage peut accéder à une sphère médiane, qui n'est pas produite pas un imaginaire personnel mais apparaît en images à la conscience. Pour Christian Jambet, « *Suhrawardî décrit des formes en suspens, accessibles à la vision, mais qui n'ont pas de substrat* » matériel et viennent frapper le philosophe visionnaire. Même si cette hypothèse relève un peu de la magie, elle permet d'instaurer une gradation des degrés de l'être, entre le sensible et l'intelligible. C'est donc un accès esthétique aux réalités

Illustration: © William L. pour PM.

RÛMÎ COMMENTÉ PAR **LEILI ANVAR**

# La mystique de l'amour

**L'extrait** | « **Ghazal** » **(ode lyrique) 132,**
***Kollīyāt-e Shams yā Dīvān-e kabīr,***
traduction de Leili Anvar dans son livre *Rûmi* (Entrelacs, 2004)

**« Au cœur d'un voile de sang, il a tant de roseraies, l'amour**

Les amants ont tant à faire, avec **la face sans pourquoi de l'amour**,
**La raison dit: les six directions sont la limite,**
en dehors, point de chemin

Il y a un chemin, moi je l'ai parcouru tant et tant, dit l'amour
**La raison entreprit un négoce en voyant là un marché**

Au-delà de ce marché, l'amour vit tant de marchés
Dans l'amour-vie confiants, bien des Mansûr cachés,

**Ont quitté la chaire et sont montés au gibet**
Les amants buveurs de vin ont en eux tant d'inspirations

Les hommes de raison, cœurs sombres,
en eux ont tant de dénégations
La raison dit: plus un pas! il n'y a qu'épines dans le néant

À la raison l'amour dit: c'est en toi que sont les épines, tant et tant
Mais silence! retire l'épine de l'être du pied du cœur

Afin de voir en toi-même bien des fleurs, bien des fleurs
Ô Shams de Tabrîz! Dans le nuage de la parole,
tu es le soleil
**Les paroles disparaissent lorsque se lève ton soleil.** »

**Avec cette formule, on entre d'emblée dans une forme d'antiphilosophie** au sens où la philosophie mise sur la raison en recherchant les causes, le pourquoi, le comment de toute chose. Or, dans le cheminement mystique, il faut aller au-delà de la seule mécanique rationnelle. Qu'est-ce qui guide cette expérience ? Le fait d'aimer sans raison, sans limite, sans pourquoi, de manière inconditionnelle, et d'expérimenter l'altérité. C'est donc un autre, l'amant ou le maître, qui devient le guide. Même s'il n'est pas présent physiquement, il manifeste la présence pure.

**« Marché » traduit le terme de « bazar ».** Rûmî dénonce ici la raison calculatrice et tous ceux qui font commerce de leurs idées. Pour arriver à l'amour, il faut accepter de perdre, de tout donner sans rien attendre en retour.

**Ceux qui acceptent ce type de marché un peu particulier quittent leur position de maîtres spirituels** et sont prêts à renoncer à leur vie pour s'unir à l'Aimé. *Mansûr*, qui signifie littéralement « victorieux », est le prénom du plus célèbre des soufis de l'amour : Mansûr al-Hallâj, pendu au gibet pour avoir proclamé son union à Dieu. Mais ici « *monter au gibet* », c'est presque monter sur un trône.

**Pour Rûmî, le sang est associé à l'amour, car celui-ci est marqué par le désir et le manque.** Il n'y a pas d'amour sans souffrance, sans cœur qui saigne. L'amour est une expérience douloureuse de mort à soi-même et d'éloignement de l'être aimé. Ce sang symbolise aussi celui que verse le martyr qui suit la voie de Dieu. Ce voile de sang se trouve dans une roseraie composée de fleurs rouges qui évoquent également le sang. Pour la conscience iranienne, le divin se manifeste dans la rose, qui représente l'idéal de la beauté.

**Ce sont les directions fondamentales :** l'est, l'ouest, le nord, le sud, le haut et le bas. Mais ce serait une erreur de croire que l'Univers se limite à cela, car il existe un pays dans lequel ces directions objectives ne valent plus. L'amour y résonne : il est fondamentalement une expérience du paradoxe, d'une chose et de son contraire – ce que rejette évidemment la philosophie. Cela dit, Rûmî ne récuse pas le travail de la raison. Il dit seulement qu'il existe un domaine qui lui échappe, celui de l'amour et de l'union mystique avec le divin. Ceci n'est pas démontrable mais constitue une expérience. C'est pour cette raison que Rûmî n'a jamais écrit de traité, ne serait-ce qu'un traité de soufisme. Selon lui, on ne peut réfuter la raison avec les instruments de la raison, mais seulement par l'expérience vécue d'autre chose. Et cela, seule la poésie peut le raconter.

**Shams est le nom du maître dont Rûmî est tombé éperdument et mystiquement amoureux.** Il faut savoir que les poètes persans sont connus par leur nom de plume. Or Rûmî est une exception. Il veut que son nom disparaisse pour laisser la place à celui de Shams, qui signifie « le soleil ». Il signe même nombre de ses poèmes du nom de Shams. Cet anéantissement du soi mène à l'absorption dans l'être divin. Celui qui parle à travers ces poèmes, c'est Dieu lui-même. Et Dieu ne peut parler que la langue de la poésie.

MULLÂ SADRÂ COMMENTÉ PAR **CHRISTIAN JAMBET**

# Contre la loi exotérique

**L'extrait**

***Témoins de la seigneurie divine,***
traduction de Christian Jambet, dans son livre
*Le Philosophe et son guide* (Gallimard, 2021)

« **Celui qui porte son attention à l'exotérique de la Loi, et non à son ésotérique,** est semblable à un organisme corporel privé d'esprit et **qui se meut sans but, comme un oiseau sacrifié**. Il ne cesse de fatiguer son corps dans les mouvements, et de multiplier son effort dans la forme apparente des actes d'obéissance, **qui n'a aucun poids auprès de Dieu lorsqu'elle est séparée des intentions**. Par elle, **il n'obtient pas la proximité**, puisqu'elle appartient à ce bas monde. Car ce sont des choses sensibles, évanescentes, par lesquelles celui qui est pétrifié dans le formalisme religieux **se rend inattentif à l'esprit de la certitude**. Il peut bien, par lui-même, être au fait de quelque chose de la religion, mais il est asservi à la Loi, obéissant à la nature. »

**Le texte porte sur une question essentielle touchant à la loi de l'islam,** la charia, c'est-à-dire l'ensemble des enseignements révélés et des obligations qui y sont liées, en particulier les actes d'obéissance rituelle. Que la loi ait un ésotérique signifie qu'elle comporte un grand nombre de choses cachées, et ce sont précisément celles que la philosophie découvre. Comme la religion, en islam, est essentiellement composée d'actes d'obéissance, le rôle de la philosophie est de déployer le sens spirituel des actes cultuels.

**L'unique objectif, la seule justification de la religion est la proximité avec Dieu.** Or rien, dans l'application formelle d'une loi extérieure, ne rapproche de Dieu. Celui qui est *« pétrifié dans le formalisme religieux »* est attaché à ce qui ne cesse de disparaître, ce qui est sensible et évanescent. Le pratiquant exotérique est le moins croyant des croyants, car il oublie l'essentiel.

**Celui qui porte son attention à l'exotérique de la loi,** c'est-à-dire qui pratique une religion extérieure, est semblable à un organisme corporel privé d'esprit. La lettre tue et l'esprit vivifie. Cet organisme corporel privé d'esprit se meut sans but comme un oiseau dont on vient de couper la tête. Ainsi le religieux s'agite-t-il dans tous les sens pour réaliser ses cinq prières, aller à la mosquée, pratiquer le pèlerinage, etc. S'il n'a pas de religion intérieure, il est comme un corps mort qui continue de se mouvoir.

**Toute cette religion extérieure n'a aucun poids auprès de Dieu.** Lorsque Mullâ Sadrâ évoque l'intention des actes, il fait appel à une notion musulmane classique, suivant laquelle c'est l'intention qui fait la valeur de l'acte. Il met donc les docteurs de l'islam de son côté, afin qu'on ne le critique pas.
Mais il ajoute des choses qui sont moins classiques.

**Le formaliste n'acquiert jamais la connaissance certaine, la connaissance ésotérique permise par la philosophie.** Par conséquent, ses actes sont nuls quant à leur valeur. Ce n'est pas par des actes de culte que l'on gagne le paradis. D'ailleurs, cette notion de paradis est une métaphore du salut, atteint par la seule vie intérieure. On ne peut donc pas faire texte plus hostile à toute forme de politisation de la religion et plus favorable à la constitution d'une religion purement philosophique. Mais il demeure parfaitement fidèle à l'islam, puisqu'il ne critique pas le prophète mais propose seulement une analyse philosophique du sens de la loi.

supérieures que cherche à atteindre la philosophie d'Iran.

## LA VOIE DU POÈTE

**Cette mystique esthétique** est la voie choisie par un autre grand nom de la pensée persane. Il ne s'agit plus d'un philosophe se faisant poète mais d'un poète exprimant la même quête de l'absolu. Devenu une véritable star *new age* en Occident, **Rûmî** est né en 1207 en Afghanistan actuel, qu'on appelait alors le Grand Khorasan. Juste avant l'invasion mongole, toute sa famille s'exile pour aller s'installer à Konya, en Anatolie. Là, Mohammad Jalâl al-dîn Balkhî – Rûmî est le nom que lui donnent les Occidentaux, qui signifie le Romain, celui qui vit dans l'Empire romain d'Orient – devient un maître soufi vénéré. Mais un étranger arrive de Tabriz, près de la mer Caspienne, et bouleverse sa vie. Shams ed Dîn Tabrîzî

devient son maître. « *Il fait passer Rûmî d'un soufisme raisonnable à une mystique extatique de l'amour* », nous explique Leili Anvar, spécialiste de poésie persane et traductrice de son œuvre. Loin de tout rapport homosexuel, l'amour entre les deux hommes vise à atteindre l'union avec Dieu. Rûmî a un lien très fort avec le texte coranique, continue-t-elle, mais il perçoit l'islam à sa manière, à travers la poésie et la mystique. Et il propose, en persan, un commentaire spirituel et poétique du texte coranique.

L'amour qu'il célèbre dans son œuvre, notamment le *Masnavî*, considéré comme le Coran spirituel persan, dépasse la seule personne de l'aimé pour s'adresser à toute la création, vue comme lieu de manifestation du divin. « *Sa poésie est surréaliste au sens propre du terme* », précise Leili Anvar, car elle témoigne de son propre voyage imaginal ou « *sur-réel* ». Lorsqu'on lit ses vers, on rencontre les thèmes du soleil, du vin, de la rose, du musc, motifs traditionnels de la poésie persane, mais aussi des figures plus étonnantes, comme celle du « *balai pour soulever la poussière* » ou de la « *baleine buveuse d'océan* ». Rûmî a dit en effet ses poèmes comme en transe, ce qu'on appellerait aujourd'hui des états modifiés de conscience. Il n'a pas fait école, tant sa démarche poétique est singulière. Mais il a témoigné d'une expérience mystique totale impliquant l'âme aussi bien que le corps, les sens spirituels comme les sens physiques. Bref, il est arrivé, pour Leili Anvar, à ce que cherchaient tous les penseurs iraniens du passé : l'union avec Dieu (*lire l'extrait commenté p. 77*).

## MÉLANCOLIE ET VOYAGES FANTASTIQUES

**Ce dialogue avec la philosophie grecque,** avec la théologie chiite centrée sur la figure des imams, avec la tradition spéculative proprement iranienne se poursuit durant des siècles. **Mullâ Sadrâ** est ainsi « *l'un des plus grands philosophes de l'islam, sans doute le plus décisif dans la période moderne* », écrit Christian Jambet dans *Le Philosophe et son guide* (Gallimard, 2021). Né dans la ville de Shiraz en 1571-1572, Mullâ Sadrâ, surnom familier qui signifie « *le tout premier des métaphysiciens* », rejoint la nouvelle capitale de l'Empire safavide, Ispahan, qui est alors l'une des plus belles villes du monde. De retour chez lui, il se heurte à l'hostilité des savants littéralistes et s'exile dans un petit village près de Qom où il passe cinq années à rédiger son ouvrage phare, *Les Quatre Voyages de l'esprit*. Il meurt vers 1640.

Comme ses prédécesseurs, Mullâ Sadrâ considère que l'espèce humaine peut se rapprocher de Dieu en explorant les sphères de l'intelligible et ainsi se perfectionner grâce à la philosophie. Or la pratique religieuse ne suffit pas pour y parvenir. Mullâ Sadrâ se montre sévère avec le clergé, alors que le chiisme est devenu, depuis le début du XVI^e^ siècle, la religion officielle de l'État safavide. Il regrette que les religieux littéralistes se considèrent comme les interprètes exclusifs de la pensée des imams. Il effectue son ascension spirituelle loin de leur regard et de leur autorité aliénante. Son imam, son guide à lui, est divin, pas humain. L'exégèse de sa pensée recèle une critique du pouvoir des religieux (*lire l'extrait commenté ci-contre*). Et, malgré l'intérêt que lui vouaient les dirigeants de la révolution islamique, elle est tout aussi valable aujourd'hui qu'au XVII^e^ siècle.

Selon Christian Jambet, Mullâ Sadrâ est « *le dernier à proposer un système intégral du savoir philosophique en islam* » (*La Fin de toute chose,* Albin Michel, 2017). Il reformule les idées d'Avicenne et de Suhrawardî. Il considère, par exemple, que l'imagination demeure vivante après la mort et ouvre les portes du paradis ou de l'enfer. Il réinterprète également l'esprit messianique du chiisme. Selon lui, tout ce qui existe périra. Mais la fin de toutes choses marque le début de la résurrection, du retour de tout ce qui est sur un mode supérieur. Christian Jambet apprécie chez lui, comme chez tous les philosophes iraniens, un mélange de mélancolie face à la vanité des affaires humaines et de puissante révélation vitale, puisque la vraie vie se situe au-delà des apparences. Les ouvrages des philosophes iraniens sont des récits de voyage dans le monde intelligible.

**Aujourd'hui, alors que le totalitarisme religieux règne et tue,** beaucoup d'Iraniens rejettent, au nom de Lumières plus occidentales, cette voie gréco-chiite de la philosophie iranienne. Celle-ci porte cependant en elle, avec son audace créatrice, son goût de la beauté, son mépris des docteurs de la loi, un idéal profondément enraciné dans la culture du peuple iranien : la liberté. ■

## Pour aller plus loin

### À lire
***En islam iranien***
**Henry Corbin**
**(1971, Gallimard)**




Ne craignez pas de vous plonger dans les quatre tomes de la somme qu'Henry Corbin consacre à l'histoire de la philosophie iranienne. C'est fascinant.

### À contempler
***Le Cantique des oiseaux***
**Farîd-ud-Dîn 'Attâr**
**(Diane de Selliers, 2016)**




C'est l'une des œuvres phares de la poésie soufie persane. Traduite par Leili Anvar, elle est magnifiquement illustrée aux éditions Diane de Selliers.

### À écouter
***Schubert-Rûmî***
**Layla Ramezan (piano)**
**Leili Anvar (narration)**
**(TAC/CLASSICS, 2025)**




Ce CD réunit l'Occident et l'Orient grâce à une subtile interprétation.

Par **DEVY BENOIT**

LE MATCH





## JOHN RAWLS *vs.* ROBERT NOZICK

Certains footballeurs ou basketteurs jonglent avec les sommes faramineuses autant qu'avec le ballon. Rémunération méritée ou inégalité flagrante ? Sur cette question, deux philosophes, le libéral John Rawls et le libertarien Robert Nozick, se sont affrontés. À vous d'arbitrer le débat !

# Est-il juste que les sportifs gagnent des millions ?



### PREMIER ROUND
**Rawls tacle l'idée de mérite**

**Les salaires exorbitants de certains sportifs professionnels reposent sur une illusion:** celle du mérite. Certes, leurs performances impressionnent. Mais sur quoi reposent-elles ? Sur des talents naturels – vitesse, coordination, puissance… – que personne n'a choisis. En effet, nous ne méritons pas plus nos dons naturels que notre héritage. Dans son livre *Théorie de la justice* (1971), Rawls est catégorique : « *Il n'y a pas plus de raison de permettre que la répartition des revenus et de la richesse soit fixée par la répartition des atouts naturels que par le hasard social ou historique.* » On ne peut donc pas justifier un écart significatif de richesses sur la base de différences dans la distribution des talents.

### DEUXIÈME ROUND
**Nozick tente une passe en profondeur**

**Pour Nozick, une telle conception égalitariste de la justice porte atteinte à la liberté individuelle.** Dans *Anarchie, État et Utopie* (1974), il évoque le cas de la légende américaine du basket-ball Wilt Chamberlain. Si des milliers de spectateurs, disposant au préalable de ressources équitables, choisissent de payer un supplément pour le voir jouer, le transfert de leur bien ne doit pas être qualifié d'injustice, même si la star accumule ainsi une somme énorme. Contester ce résultat reviendrait à nier aux individus le droit de disposer librement de ce qui leur appartient. Pour Nozick, « *aucun principe de justice fondé sur un état final ou un modèle de distribution ne peut être maintenu sans interférer continuellement dans la vie des individus* ». Vouloir corriger ces écarts, c'est donc sacrifier la liberté au nom de l'égalité.

### TROISIÈME ROUND
**Rawls intercepte l'argument**

**Rawls montre cependant** que le développement même des talents naturels fait l'objet d'inégalités et de contingences : « *La mesure dans laquelle les capacités naturelles se développent et arrivent à maturité est affectée par toutes sortes de conditions sociales et d'attitudes de classe. Même la disposition à faire un effort, à essayer d'être méritant,* […] *est dépendante de circonstances familiales et sociales heureuses* ». Car c'est aussi dans l'échange social que les atouts des individus sont valorisés. Un peintre, si bon soit-il, ne pourrait pas tirer de valeur de son travail seul sur une île déserte. Dans *La Justice comme équité* (2001), Rawls précise ce « *principe de différence* » – « *un accord consistant à considérer la distribution des dotations naturelles comme un bien commun et à partager les bénéfices qui en résultent, quels qu'ils soient* ». Autrement dit, les revenus des sportifs ne sont justes que s'ils contribuent à améliorer la vie des plus défavorisés.

Photos : © Basso Cannarsa/opale.photo ; The Harvard Gazette. Illustration et pictogrammes : © William L. pour PM.

L'OBJET

# Le siège de Jean Baudrillard



**Longtemps, la chaise a imposé une certaine tenue des corps** – assise droite, posture tenue… – et des relations: une armature de paille et de bois est propice au face-à-face de l'échange comme de la confrontation. Mais, dans les années 1960, elle cède peu à peu la place au siège – plus bas, plus souple, plus mou. Sa prédominance est telle que, désormais, ce sont les tables basses qui se subordonnent à lui, et non plus la chaise qui gravite autour des tables. Jean Baudrillard témoigne de cette évolution. Dans *Le Système des objets* (1968), le philosophe montre que la manière dont le siège épouse nos formes au lieu de nous imposer une posture déterminée incarne le renversement opéré par la révolution industrielle: « *Jadis les normes morales voulaient que l'individu s'adapte à l'ensemble social* », tandis que « *dans une ère de consommation,* […] *c'est la société globale qui s'adapte à l'individu* ». Favorisant les conditions du consensus, le relâchement des corps permis par le siège modifie la dynamique de nos relations. Selon Baudrillard, les sièges « *conditionnent une socialité assouplie, sans exigence, ouverte* », ils sont faits « *pour ôter à la socialité ce qu'elle pourrait avoir d'abrupt, de contradictoire, et au fond d'obscène* »… Et si on s'asseyait cinq minutes pour y réfléchir?

LA PRÉDICTION



**1919**
**JOHN MAYNARD KEYNES**
**prédit la Seconde Guerre mondiale comme conséquence du traité de Versailles.**

« Si nous visons délibérément à l'appauvrissement de l'Europe centrale, la revanche, nous pouvons le prédire, ne se fera pas attendre. Rien alors ne pourra retarder, entre les forces de réaction et les convulsions désespérées de la Révolution, la lutte finale devant laquelle s'effaceront les horreurs de la dernière guerre et qui détruira, quel que soit le vainqueur, la civilisation. »

*Les Conséquences économiques de la paix.*



Photos : © Giovanni Giovannetti/opale.photo ; Wikimedia commons. Pictogramme : © William L pour PM.

LE JARGON DÉCRYPTÉ

# C'est quoi l'« *Aufhebung* »?

Dérivé du verbe allemand *aufheben* – formé du radical *heben,* « élever », et de la particule *auf-* indiquant un mouvement vers le haut –, le terme *Aufhebung* est un substantif qui évoque un dépassement. Mais un dépassement particulier, qui exprime deux concepts contradictoires: la conservation et la suppression. Cette ambiguïté est essentielle, car elle désigne un processus par lequel quelque chose disparaît tout en étant maintenu sous une forme nouvelle.

Pour illustrer ce concept central, **Hegel** donne l'exemple de la floraison dans la *Phénoménologie de l'esprit.* Pour que la fleur existe, elle doit nier ou supprimer le bouton qui la précède, mais elle ne peut exister sans lui. Dans la fleur, le bouton est donc aussi bien supprimé que conservé. La même chose se produit ensuite pour le passage de la fleur au fruit. D'après Hegel, ce processus est aussi celui de la philosophie spéculative qui fait progresser l'esprit d'une étape à l'autre.

Bien que le concept soit parfois considéré comme un intraduisible, de nombreuses propositions ont émergé. **Jean Wahl** forge le terme *sur-primer,* **Jacques Lacan** et **Jacques Derrida**, eux, préfèrent parler de *sublimation.* Tout l'enjeu étant de ne pas s'en tenir seulement au négatif de la suppression, sans quoi nous manquerions l'aspect dialectique de l'*Aufhebung.*

# Livres

Pour tous | Lecteur curieux | Lecteur motivé | Lecteur averti



LE BILLET DE MARTIN LEGROS

## Le coup de fil de l'enfance

**Dans les cours sur la psychologie de l'enfant** qu'il a tenus à la Sorbonne, **Maurice Merleau-Ponty** relève la présence dans l'expérience enfantine des « *ultra-choses* » situées hors de l'espace et du temps objectifs. Avec l'âge adulte et à mesure que l'enfant prend possession du monde par la pensée et le calcul, elles s'amenuisent mais ne disparaissent pas entièrement. Ainsi de la représentation par les enfants de l'enfance de leurs propres parents. « *L'enfant sait,* affirme Merleau-Ponty, *que ses parents ont été enfants d'autres parents, mais il ne le croit que du bout des lèvres.* » Et, ajoute-t-il, « *cela subsiste chez l'adulte* »: nous avons du mal à nous projeter réellement dans la vie, enfantine, de nos propres parents. Peut-on renouer avec le monde de l'enfance, s'en inspirer pour déranger un monde des adultes, qui, crise sociale et écologique aidant, a de plus en plus de mal à lui faire place? Ce geste est au cœur de ***L'Enfance, qu'est-ce que cela change?*** (Labor et Fides), stimulant petit essai de **Clémentine Beauvais**, enseignante-chercheuse en sciences de l'éducation et romancière. Une conviction au départ: si diverse soit-elle socialement, culturellement, historiquement, l'enfance est « *une des seules conditions d'altérité que nous ayons tous et toutes vécues* », celle de se sentir « *autre* », « *à côté* », « *plus ou moins bien toléré* » par les adultes. Contre tous les « *no kids* » qui veulent restreindre ou interdire l'accès des enfants aux trains, restaurants et autres salles de spectacle, Beauvais défend une enfance qui bouscule, transgresse. Mais elle n'idéalise pas. Comme dans le film d'horreur *Scream,* où le coup de fil le plus effrayant est celui passé au sein du foyer, l'enfance « *est le coup de téléphone qui n'arrête pas de sonner dans la maison des adultes et dont on sait que si on le décroche, on entendra une petite voix démolir notre bel intérieur bien rangé* ». Même si l'on résiste un peu à l'idée, empruntée à Simone de Beauvoir, que l'enfant serait « *un individu complet* » (ne se vit-il pas, au contraire, au miroir des adultes, dans un sentiment d'incomplétude?), on est plus convaincu par la description très fine de ce mélange singulier de « *présence absolue au monde* » et de « *puissance d'être* » qui caractérise l'expérience enfantine. Et on retient l'idée forte d'un appel, plus que téléphonique, adressé à ceux qui sont absents à leur enfance, où remonterait le « *murmure* » d'un monde enfoui.



© Serge Picard pour PM; Gene Glover



L'ESSAI DU MOIS




**Progrès et Régression**
RAHEL JAEGGI
Trad. de l'allemand S. Zilberfarb / L'Ordre philosophique / Seuil / 352 p. / 25 €

# Vers l'avenir... à reculons

À l'heure des crises en cascade, nous doutons du progrès sans pour autant cesser de dénoncer des régressions en tout genre. Explorant cette tension, la philosophe **Rahel Jaeggi**, figure du renouveau de l'École de Francfort, nous invite à nous projeter à nouveau vers le futur.

Par **FRÉDÉRIC MANZINI**

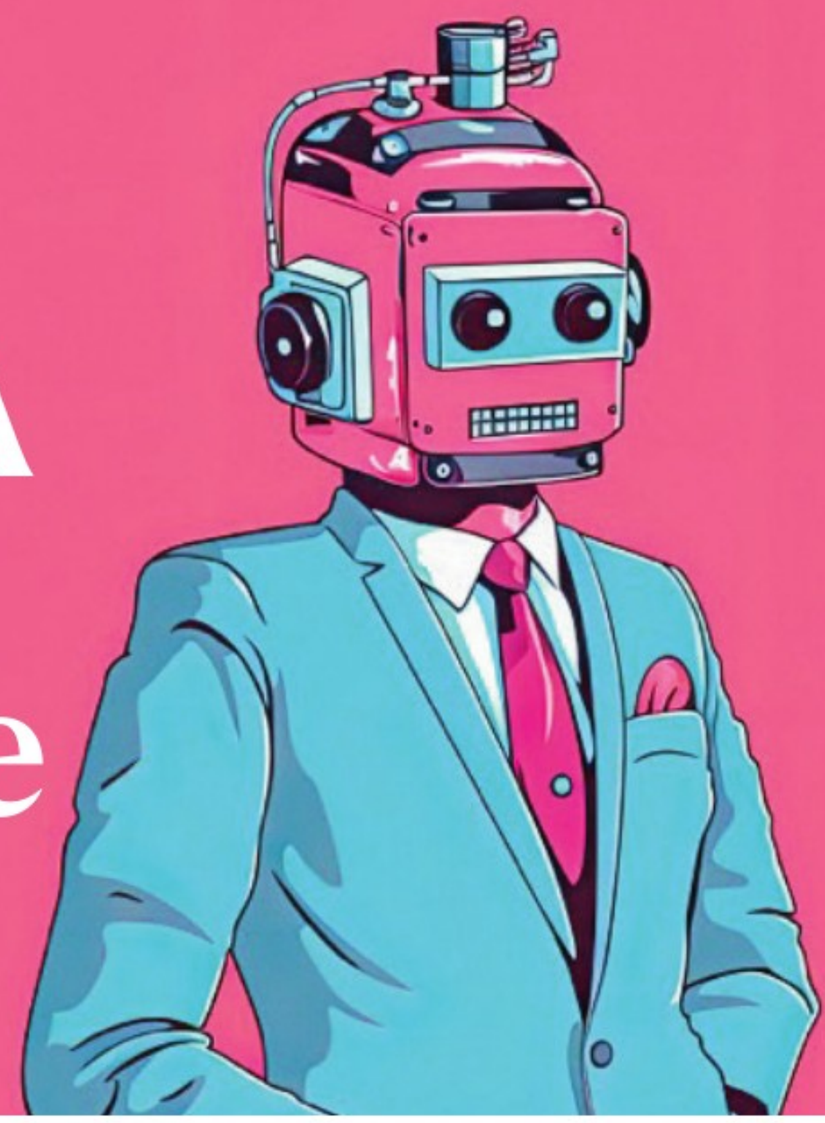
**Jamais l'inquiétude quant à l'avenir n'a été aussi vive,** et pour cause: le climat se dérègle, les démocraties vacillent, les promesses de prospérité s'éloignent. Une large part de la critique contemporaine – qu'elle soit écologiste, postcoloniale ou déconstructiviste – entend instruire le procès de la modernité et de ses conquêtes scientifiques et technologiques, désormais perçues comme autant d'instruments au service d'une domination occidentale multiforme. Dans ces conditions, qui oserait encore brandir l'étendard du « progrès », cette relique des Lumières jugée naïve, suspecte, voire dangereusement idéologique?

C'est pourtant ce défi que relève Rahel Jaeggi, professeure à l'université Humboldt de Berlin et figure du renouveau de l'École de Francfort, à la suite de Horkheimer et d'Adorno. Loin de balayer les critiques adressées à la Modernité qu'elle juge « *salvatrices* », elle cherche à les intégrer afin de dépasser l'alternative stérile entre triomphalisme aveugle et catastrophisme nihiliste, rompant avec l'idée d'une « *accumulation linéaire et ininterrompue* » orientée vers un but prédéfini. Pour ce faire, la méthode de Jaeggi consiste à prendre le problème à rebours: repenser le progrès à partir de son contraire, à savoir la régression. Régresser, analyse-t-elle, ne signifie pas simplement revenir en arrière mais se bloquer dans l'apprentissage, échouer à trouver une issue aux crises qui traversent une société. La « *barbarie fasciste de la modernité* » – selon l'expression d'Adorno – constitue à cet égard un exemple type d'un phénomène à la fois nouveau et régressif, qui manifeste l'incapacité à surmonter les difficultés sociales autrement que par le repli identitaire et la répression autoritaire.

Si une société régresse lorsqu'elle ne sait plus répondre aux défis qu'en les niant, en les contournant ou en les réprimant, à l'inverse, le progrès apparaît comme un processus d'apprentissage collectif, comme un « *auto-enrichissement* »: chaque solution ouvre de nouveaux problèmes, et c'est dans cet écart même que la pensée avance. Comme le vivant, sans cesse confronté « *à des situations nouvelles et à des exigences d'adaptation* », nous ne pourrons progresser qu'en restant ouverts à l'expérience, à la critique et à la transformation. S'inspirant du pragmatisme de John Dewey, Jaeggi précise cependant que « *les sociétés en tant que telles n'ont pas de but. Elles résolvent des problèmes* ». Elle invite donc à comprendre cette dynamique comme « *un mouvement* à partir de *et non pas* dirigé vers », comparable à une boussole qui n'indique pas la destination mais seulement le nord.

On pourrait reprocher à cette approche son formalisme: la boussole indique certes le nord, mais cela ne suffit pas à avancer. Et c'est peut-être précisément cette hésitation généralisée et cette difficulté à se projeter collectivement qui nourrissent, en retour, la suspicion envers l'idée même de progrès. Jaeggi assume toutefois pleinement sa posture de philosophe sociale qui ne prétend pas tant fixer un programme politique que clarifier les conditions d'une possible dynamique partagée, c'est-à-dire les critères à partir desquels une société peut reconnaître qu'elle avance réellement sans s'enfermer dans des impasses. C'est à la fois la limite et la force de son livre. En redéfinissant le progrès comme un processus ni nécessaire ni garanti, elle rappelle surtout que le renoncement au progrès n'est jamais une position neutre mais constitue déjà, en tant que tel, une forme de régression.

# Quand l'IA tombe le masque

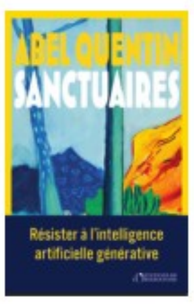


L'intelligence artificielle et ses grands modèles de langage se répandent à une vitesse fulgurante. La philosophe **Marie-José Mondzain**, le romancier et avocat **Abel Quentin** et le psychologue **Serge Tisseron** proposent chacun un chemin de résistance contre l'aura hypnotique de cette machine parlante.

Par **CHARLES PERRAGIN**




**Peine Kapital**
MARIE-JOSÉ MONDZAIN
La Fabrique / 288 p. / 16 €




**Sanctuaires**
ABEL QUENTIN
Éditions de L'Observatoire / 320 p. / 22 €




**Machines maternelles**
SERGE TISSERON
PUF / 192 p. / 19 €

**Sur ce que pense Marie-José Mondzain de l'intelligence artificielle** (IA), le lecteur est vite fixé. ChatGPT, en produisant des textes à notre place, constitue une « *décapitation symbolique* » où le pouvoir humain de s'exprimer, de penser et de créer est récupéré par la « *machinerie artificieuse* » de quelques « *maîtres milliardaires* ». Le titre de son essai, *Peine Kapital,* désigne le capitalisme au stade d'un « *régime mondialisé et décervelé* » où nous nous diluons dans le « *consensus hypnotique* » d'un robot débitant des énoncés probables, souvent faux, reflets des discours majoritaires qui remplissent ses bases de données gigantesques. Alors que faire ? Comment défendre « *notre accès à la parole, à l'exercice de notre intelligence, à la défense de nos droits et à la turbulence créatrice de nos rêves ?* »

Mondzain a mis en scène une conversation avec l'IA. Non pas pour en montrer les dangers ou les prouesses, mais pour en altérer le visage. Pour la philosophe spécialiste de l'image, qui a exploré la crise de l'iconoclasme à Byzance comme l'art visuel ou la publicité moderne, le réveil survient parfois en cheminant au cœur de l'imaginaire. Elle se met dans les pas de l'Alice de Lewis Carroll, où le personnage de Humpty Dumpty incarne un raisonneur vaniteux, maître des significations et figure du pouvoir tyrannique de son temps. Dans ce dialogue spéculaire avec ChatGPT, ce dernier n'est plus un cerveau surpuissant. Il apparaît comme un robot servile qui conforte toujours les dires de son interlocutrice en mimant son niveau de langage. Et sa diligence enthousiaste ne faiblit même pas quand il est sommé de justifier qu'il est un « *âne* » ou un « *maître ignorant* », sur un mode académique ou satirique.

L'échange parcourt plus largement les limites qui séparent les « *aires de puissances* » de l'humain et l'IA : que permet chez l'homme l'oubli ou la mort que ne connaît pas la machine ? Quelles différences entre créer et produire ? Entre comprendre

© Shawn Suttl/Pixabay

et corréler ? Malmené, le grand modèle de langage est contraint de puiser dans ses tiroirs les plus offensifs vis-à-vis du capitalisme technocratique, un exercice exquis de sabotage. Selon ses propres mots, l'IA « *confisque l'autonomie critique des individus* » dans une sorte de « *colonisation* soft, *invisible, souhaitée, intérieure* ». Plus encore : « *Le progrès, tel qu'il s'impose aujourd'hui, repose* [...] *sur une politique active d'immaturation collective.* [...] *Partout, une même logique : adoucir la pensée, réduire l'incertitude, lisser le réel.* »

De son côté, Abel Quentin cherche moins à renverser l'aura de ChatGPT que l'assurance de ses zélateurs. Dans *Sanctuaires,* son livre en forme de procès fictif, l'IA est sur le banc des accusés. L'auteur, qui n'a pas oublié qu'il est aussi avocat, déroule une plaidoirie acide contre Michel Super, personnage incarnant la technolâtrie. Il est le pseudo-expert, le « *propagandiste bien élevé* » et bien décidé à vivre avec son temps, peu importe si la consommation énergétique des systèmes d'IA équivaut, en 2025, à celle du Royaume-Uni. ChatGPT va nous libérer ? « *Les gains de productivité se répercutent en hausse de la production, pas en heures de délicieuse oisiveté.* » Il va révolutionner la médecine ? La recherche utilise des IA génératives spécifiques qui n'ont rien à voir avec celles accessibles au grand public. Contre les déviances, il suffirait de promouvoir un usage raisonnable ? Encore une fable de l'*Homo economicus,* « *une silhouette lisse et commode pour bâtir des raisonnements, mais que personne n'a jamais rencontré* ».

Dans les faits, le robot conversationnel est addictif : son usage se répand à une vitesse folle, non pas pour faire de la recherche spécifique mais surtout – les études le montrent – parce qu'il fournit des pseudo-diagnostics médicaux, une présence réconfortante comme des conseils sur l'organisation de vie ou la « *quête de sens* ». Maître Quentin fulmine avec une écriture parfois aphoristique : « *Bientôt, le cerveau sera devenu un pacha impotent entouré d'une armée d'esclaves, impuissant, ballotté d'un courtisan à l'autre, un de ces rois faibles qui se font mener par leur fou, un roi sans ressort et sans direction.* » Cette audience est enfin l'occasion de convoquer des philosophes, comme Jacques Ellul, grand penseur de l'aliénation et de la technique. N'en déplaise à Michel Super, cette dernière n'est pas neutre. En l'espèce, elle bouleverse les modes de vie, altère les capacités cognitives, exacerbe les opinions, conséquences différées et moins visibles que les prouesses immédiatement mesurables. C'est précisément cela qu'Ellul appelait le « *bluff technologique* ».

Mais l'audience n'est présidée par aucun magistrat. Aucun verdict ne sera rendu. Il faudra donc se protéger avec les moyens du bord : en attendant une hypothétique régulation, apprendre à se passer de l'IA, la chasser de son quotidien, créer – sans attendre – des lieux publics, des écoles, des ateliers, des festivals ou des maisons d'édition sans IA, des « *sanctuaires* » pour mener une résistance politique. Pour Abel Quentin, nous ne pouvons nous permettre d'attendre le temps de l'expertise au long cours qui ne fait que commencer avec, notamment, l'essai de Serge Tisseron, *Machines maternelles* (PUF). Après le dialogue avec la machine, puis le procès de ses défenseurs, le psychiatre s'intéresse, lui, au dernier maillon : nous. Il analyse ce « *nouvel imaginaire* » du robot où la puissance brute et calculante de l'ordinateur laisse place au « *prendre soin* » du « *partenaire d'interactions* » quotidien qu'est l'agent conversationnel, une nouvelle configuration où se transforment déjà la pensée et la sociabilité humaines.

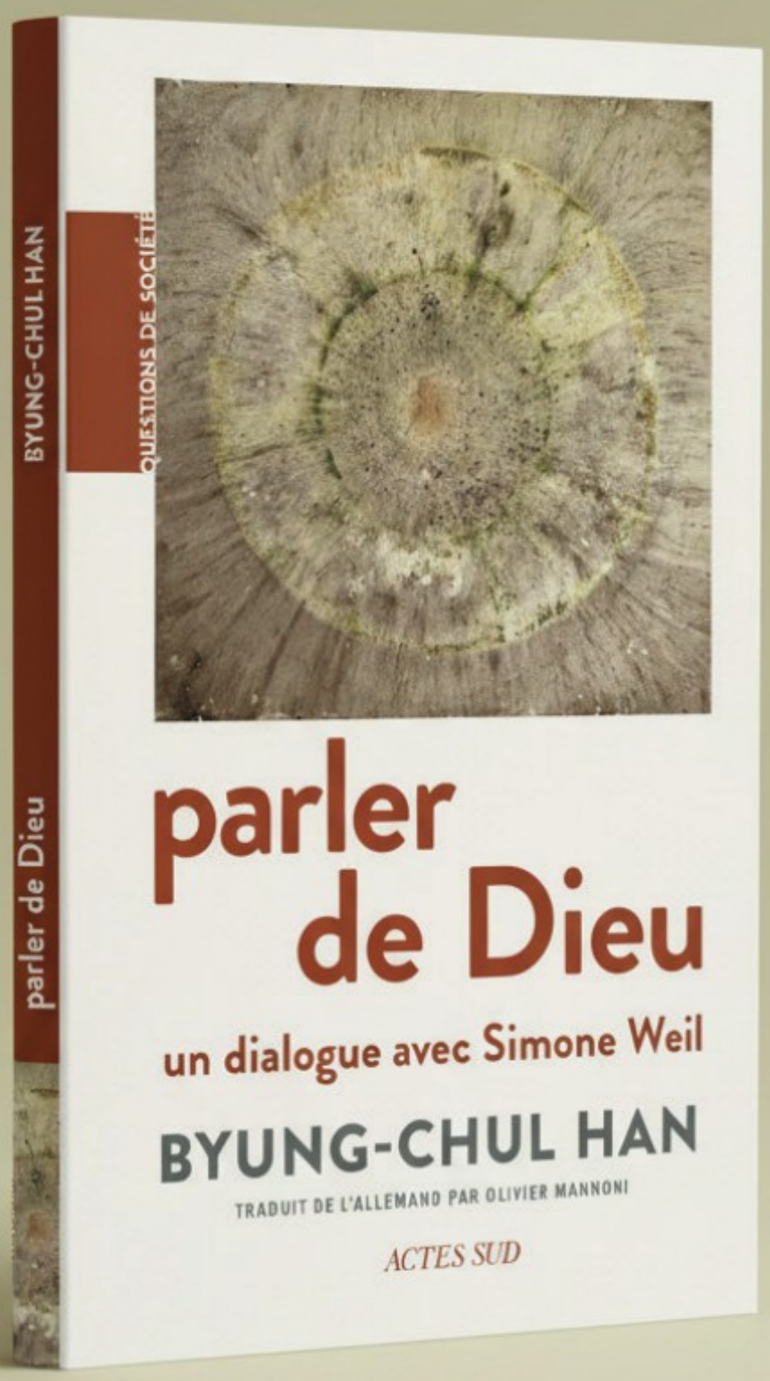



BYUNG-CHUL HAN
PARLER DE DIEU

Byung-Chul Han
nous plonge dans le monde
à la fois clairvoyant, inspirant
et salvateur de l'un des plus
lumineux esprits du XXe siècle,
Simone Weil.

"Byung-Chul Han rend grâce aux intuitions de Simone Weil, partage son engouement pour le silence, la contemplation, la félicité de l'attente."
***Psychologies***

"Une réflexion salvatrice."
***La Vie***




ACTES SUD

# Éloge de la parure



**Une autre histoire du luxe**
EMMA CARENINI
Passés/Composés /
181 p. / 19 €

Par **CLARA DEGIOVANNI**

**Honteux, injuste, voire obscène !** Au siècle des inégalités les plus criantes, le luxe n'a pas franchement le vent en poupe. Apanage d'une poignée de nantis, il apparaît comme l'une des violences symboliques les plus inadmissibles de nos sociétés modernes. Avocate du diable, la philosophe Emma Carenini fait le pari non seulement de proposer une histoire philosophique du luxe mais aussi de le sauver de certaines accusations. À ceux qui, comme Rousseau, opposé à Voltaire dans la célèbre « querelle du luxe », estiment qu'il corrompt les mœurs et ne sert qu'à dominer les autres, l'autrice répond que l'objet luxueux est aussi une chose qui a de la valeur en elle-même, pour la perfection de sa forme et le savoir-faire qu'elle requiert. C'est plus profondément la réalité ontologique du luxe que la philosophe défend : et si, loin d'être superflu, le luxe était ce qui faisait exister les objets autour de nous, condamnés sans cela à être inconsistants et plats ?

C'est ce que dit le terme latin *ornamentum*, désignant l'objet de luxe, qui est « *tout le contraire de ce qu'on appelle aujourd'hui un ornement, puisqu'il ne vient pas s'ajouter comme un supplément à quelque chose de plus essentiel ; il est un objet dont la beauté exhausse ce qu'il pare. En le grandissant, il lui donne sa raison d'être* ». À ceux qui estiment que le luxe est antidémocratique, Emma Carenini répond donc qu'il ne devrait pas l'être – et qu'il ne l'a pas toujours été. En témoignent les thermes romains de Caracalla, chef-d'œuvre de raffinement et d'ingénierie (II^e^ siècle apr. J.-C.) qui n'étaient pas destinés à l'empereur mais à son peuple.

À une époque où tout ce qui est récent est souvent « *gris* », « *lisse* » et « *laid* », le luxe est aujourd'hui un bien dont nous ne sommes plus créateurs mais « *dépositaires* » : comme le musée d'Orsay (qui est une ancienne gare) ou les bouches de métro Art nouveau qui ornent la capitale. En refermant ce vibrant plaidoyer pour un « *luxe démocratique* », on se plaît à rêver de piscines municipales, de collèges publics et de logements sociaux récents aussi somptueux que les palais d'antan.



**LE ROMAN DU MOIS, PAR ARTHUR DREYFUS**



**DJ**
ANNE F. GARRÉTA
Mercure de France /
256 p. / 23,50 €

# Une femme avec une flamme

**La plupart des gens sont nés quelque part.** Anne F. Garréta est née la nuit. Au *Kat,* plus précisément – cette discothèque réservée aux femmes où la normalienne va fêter sa réussite à l'été 1982 ; sans se douter que sa vie ne sera plus la même : « *J'aurais pu demeurer ainsi, éternellement, rat de bibliothèques, bête à concours, bohème prudente et intermittente, animal de plume et parisienne, sans écart, sans dérapage majeur, sans le clinamen qui fit de moi* an accidental DJ. » Car en cette boîte, où elle échappe pour la première fois à sa classe – sociale autant qu'universitaire –, l'étudiante découvre le métier le plus incandescent qui soit : faire danser. C'est mieux que le désir. C'est du désir en barre. Ce sera sa pioche pour procéder à l'archéologie de sa jeunesse. « *Mixer s'apprend,* note Garréta, *comme écrire, je n'en doute pas, mais je ne suis pas sûre que cela s'enseigne.* » Tel l'écrivain, le DJ utilise des éléments existants mais forge son style dans leur suite imprévisible. On songe au mystique Jean de la Croix, qui ne passait pas de disques mais parlait déjà de la même chose : « *Pour toute la beauté / jamais je ne me perdrai / sinon pour un je-ne-sais-quoi / qui s'atteint d'aventure.* »

Comme un tempo, la puissance de cet autoportrait s'impose dès la première note. Sous la faconde, sous une intelligence laser du rythme, la sincérité de l'aveu désarme. On comprend qu'avoir peint le premier personnage DJ de la littérature française dans *Sphinx,* son livre culte, fut pour Garréta un acte politique. Car « *dans les boîtes qu'on disait homosexuelles, on prenait peu de photos* ». Car il faut « *une application, une patience héroïques* » pour « *que les femmes s'autorisent enfin à jouir* ». Le mix convoque Christine and the Queens, les Velvet, Michael Jackson, Daho, Bowie ; mais aussi Chostakovitch ou Wagner. On y rencontre le mode d'emploi oulipien d'une platine, un rapprochement saisissant entre stalinisme et intégrisme catho, des phrases-romans (« *Une nuit, Sagan.* »), le portrait proustien de fantômes des années 1980 avalés par l'épidémie, comme un hommage à ce monde pré-numérique où la machine n'avait pas encore fait « *de l'humain sa prothèse* ». Puis viennent d'autres ondes, d'autres basses : le tohu-bohu des guerres. Jusqu'au tic-tac d'une horloge. Jusqu'au souffle métronomique d'une grand-mère adorée. Il y a toute la vie sur cette piste de papier. Sublime.

© Serge Picard pour PM

# Des droits pour toutes et chacune



**Décoloniser l'universalisme**
SERENE J. KHADER
Trad. de l'anglais et préface M. Garcia /
La part des choses / Éliott /
352 p. / 21 €

Par **VICTORINE DE OLIVEIRA**

**C'est à peine caricaturer que poser le débat ainsi:** soit vous défendez les droits des femmes au nom d'un universalisme hérité des Lumières, au risque de passer pour aveugle aux luttes décoloniales et à la conjonction de divers systèmes d'oppression, soit vous critiquez l'application uniforme et impérialiste de cet universalisme, au risque de passer pour un.e dangereux.se relativiste. Il n'y aurait pas d'alternative, pour reprendre une formule chère aux tenants de l'ordre établi… vraiment? La spécialiste d'éthique féministe et de philosophie politique américaine Serene J. Khader montre dans cet essai qu'il peut largement en être autrement et que l'opposition binaire précédemment citée relève de la paresse intellectuelle.

Selon elle, il paraît difficile, voire impossible de se passer du cadre normatif de l'universalisme: qui ne souhaiterait pas l'amélioration des conditions de toutes les femmes dans le monde? Cet objectif ne peut en revanche se réaliser sans prendre en compte les particularismes. Aussi l'autrice forge-t-elle de nouveaux concepts comme l'« *universalisme non idéal* » qui, plutôt que de fixer un objectif maximaliste de disparition de l'oppression souvent indexé à des normes occidentales, envisage une amélioration progressive, « *un accroissement de la justice* » selon une échelle ancrée dans des pratiques. Cela lui permet, par exemple, de critiquer des initiatives comme le microcrédit en Inde: défendre, auprès de femmes inscrites dans des systèmes de solidarité communautaires et familiaux, le modèle occidental de l'entrepreneuse individualiste n'a pas toujours mené à l'épanouissement des populations visées, bien au contraire. Elles ont parfois été rendues plus vulnérables au travail déguisé, voire forcé. Quand les points de vue se calcifient, le travail de Khader est de ceux qui provoquent des appels d'air.



Trait de côte
Pierre Cassou-Noguès



Voyage philosophique en bord de mer

PHILOSOPHIE MAGAZINE ÉDITEUR

Un périple à vélo le long du littoral atlantique et une question : qu'est-ce que la philosophie peut dire de la crise environnementale ?

EN LIBRAIRIE

# Le piège identitaire



**L'Imaginaire prédateur**
NOÉMIE BESLON-MONSACRÉ
Éd. H. L'Heuillet et S. B. Diagne / Les Belles Lettres / 352 p. / 25,90 €

Par **ALEXANDRE JADIN**

**Des agresseurs sexuels aux puissants de ce monde,** l'époque est aux prédateurs. Mais que voulons-nous dire par là? Pour Noémie Beslon-Monsacré, la prédation, plus qu'une métaphore, est un véritable imaginaire, une « logique » au cœur de la pensée identitaire quand elle bascule dans le rejet de l'autre, sous la forme de l'antisémitisme ou du racisme. Cette prédation repose sur un rapport asymétrique entre deux êtres. La substance de l'un (la proie) est exploitée pour nourrir l'autre (le prédateur), de sorte que toute relation est rendue impossible. La reconnaissance même s'effondre: elle laisse place à l'exclusion de l'un des deux du champ de l'humanité commune. Pour appuyer son propos, l'autrice s'arrête sur quatre œuvres littéraires du XX$^{e}$ siècle pour analyser ce registre symptomatique d'un « *imaginaire collectif* ».

Dans *Batouala* – premier prix Goncourt attribué à un écrivain noir en 1921 –, le Martiniquais René Maran mène une critique du colonialisme, de cette tentation pour le « Blanc » de réduire le « Noir » à une « *bête humaine* » livrée à ses pulsions. Plongeant ensuite dans les écrits antisémites de Céline, Noémie Beslon-Monsacré souligne un paradoxe. L'usage d'un sordide bestiaire de l'inhumanité, se coupant de l'autre pour le rejeter dans l'animalité, pousse l'auteur à une forme d'« *autophagie* », car la haine de l'autre révèle, pour elle, une haine de soi. Enfin, elle met en perspective les textes de Frantz Fanon avec *Un enfant du pays,* roman de Richard Wright. L'écrivain américain naturalisé français y décrit la révolte d'un jeune homme noir qui refuse l'oppression.

Ces textes permettent à l'autrice d'insister sur la teneur « *symbiotique* » de nos identités, fondée sur une codépendance. D'une actualité brûlante, cet ouvrage posthume d'une philosophe disparue prématurément en 2024, à l'âge de 33 ans, et édité par Hélène L'Heuillet et Souleymane Bachir Diagne appartient au cercle étroit des livres nécessaires à une époque enténébrée.

# Les voix de la nature



**Perspectivisme cosmologique**
EDUARDO VIVEIROS DE CASTRO
Trad. G. Guidon et J. Pallota / Éditions Dehors / 208 p. / 19,50 €

Par **MARTIN DURU**

**Qu'est-ce que cela fait d'être un jaguar?** Pour lui, le sang n'est pas du sang; c'est de la bière de manioc. Les hommes ne sont pas des hommes mais des proies animales, des pécaris. Dans la pensée de nombreux peuples amazoniens, humains et non-humains perçoivent le monde différemment. Cette conception selon laquelle la réalité est appréhendée « *à partir de points de vue distincts* », voilà ce qu'Eduardo Viveiros de Castro nomme le « *perspectivisme* ». Ce concept est au cœur du travail de l'anthropologue brésilien, qui l'a ébauché lors de conférences données en 1998 et réunies ici en un seul volume. D'une lecture difficile, Viveiros de Castro ne fait pas que reconnaître à certains animaux le statut de « *personnes* », démettant l'homme de son piédestal, il bouscule également le dualisme moderne de la nature et de la culture. Loin d'être universelle et invariante, la nature, qui diffère donc selon les points de vue, est foncièrement plurielle. Avec ce « *multinaturalisme* », et l'idée qu'il existe diverses manières de faire monde, Viveiros de Castro est avec Philippe Descola l'un des représentants du « *tournant ontologique* » de l'anthropologie. Cependant, cette discipline n'est pas qu'une aventure spéculative. C'est aussi un sport de combat. En témoigne un autre livre, le recueil *Pour une autodétermination indigène* (qui paraît aussi aux Éditions Dehors), où l'anthropologue s'est fait le militant infatigable de la cause des peuples autochtones du Brésil, si souvent attaqués et spoliés. Il ne s'agit pas de prétendre parler à leur place mais de défendre leur capacité à « *se gouverner de manière interne* » et à « *définir les orientations de leur propre histoire* ». Se déploie un plaidoyer pour le « *droit à la différence* » qui, d'ailleurs, dépasse le seul contexte brésilien – Viveiros de Castro, théoricien et sentinelle de l'altérité sous tous ses angles et dimensions.

# Contre Judith Butler



**Ce que les féminismes font à la métaphysique**
JEANNE ETELAIN (DIR.)
PUF / 224 p. / 25 €

Par **OCTAVE LARMAGNAC-MATHERON**

**Si le courant des « nouveaux matérialismes » reste encore peu connu,** il gagnerait pourtant à l'être! Les œuvres des principales figures – qu'il s'agisse d'Elizabeth Grosz, de Nancy Tuana ou encore de Stacy Alaimo – de cette approche philosophique née dans la seconde moitié des années 1990 en Australie, aux États-Unis et en Europe du Nord n'ont quasiment pas été traduites en français.

C'est tout l'intérêt de cette anthologie élaborée par Jeanne Etelain qui remédie à cet oubli. Plus qu'un « *courant unifié* », souligne-t-elle dans son introduction éclairante, les « *nouveaux matérialismes* » désignent une constellation « *majoritairement féminin*[e] *et queer* » de réflexions qui, en dépit de leur diversité, tournent autour d'un « *problème commun* »: redonner sa place à l'énergie, à la vitalité, à l'agentivité de la matière. Le courant s'est cristallisé dans la critique de Judith Butler, à qui il est reproché d'avoir réduit le corps à « *un substrat inerte sur lequel viendraient s'inscrire les normes* ». Du sexe biologique il n'y aurait, pour l'autrice de *Trouble dans le genre,* rien à dire indépendamment de l'« *interprétation sociale* », des « *discours, pratiques et institutions* » qui le précèdent et le produisent. À travers Butler, ce sont les impasses du constructivisme social – la tentation de considérer que « *les normes sociales feraient advenir sans contrainte la "réalité"* » – qui sont attaquées.

Contre cette vision réductrice, les penseuses des nouveaux matérialismes entendent repenser la matière « *non comme simple décor, mais comme actrice à part entière* ». Forts de ce nouveau prisme d'analyse, les textes rassemblés ici explorent des terrains inattendus, du « féminisme viscéral » aux « animaux queer », en passant par la « porosité visqueuse ». Une introduction précieuse, parfois déconcertante, d'un courant de pensée novateur.

# Le sexe et son double



**Entretiens avec un dévoyé**
CLÉMENT ROSSET
Fata Morgana / 123 p. / 24 €

Par **ALEXANDRE LACROIX**

**Pour ceux qui ne connaîtraient pas la pensée de Clément Rosset,** rien de tel que de commencer par *La Force majeure* (1983), qui ressort en poche aux Éditions de Minuit. Dans cet essai qui n'a pas pris une ride, Rosset propose sa conception de la joie comme affect nous portant à approuver le monde dans sa globalité, avec ses lumières et ses ombres. Il chemine avec Spinoza et Nietzsche, et sa prose limpide fait de ce classique un excellent livre pour s'initier à la philosophie.

Pour les connaisseurs des œuvres de Rosset paraît aussi chez Fata Morgana *Entretiens avec un dévoyé*, un texte de 1968 écrit sous pseudonyme et resté inédit jusqu'à sa publication par un acolyte du philosophe, Didier Raymond. Il est dans la même veine que les « Matinées structuralistes » et autres textes satiriques publiés par Rosset dans *Le Nouvel Observateur*. On y trouve quelques provocations réjouissantes. Par exemple, quand Rosset confie ce qui lui apparaît comme la « *bonne* » définition de la philosophie : « *Pour moi, la philosophie, c'est vivre tranquille et aimer boire.* » En outre, subtil distinguo, ce n'est pas « *rien penser* », mais « *penser qu'il n'y a rien de pensable* ». Plus loin, Rosset livre sa théorie de l'homosexualité, qui consiste en un renversement du préjugé : « *Je prétends que chaque individu est, en lui-même, homosexuel, avant d'être socialement hétérosexuel.* » Ainsi notre désir spontané, intime, secret serait toujours tourné vers les personnes du même sexe que nous, tandis que la pression sociale – dirigée vers la perpétuation de l'espèce et l'institution de la famille – nous contraint à l'hétérosexualité, en nous dévoyant. Lorsqu'on sait que le grand thème de la pensée de Rosset, par la suite, fut le réel et son double, cette théorie interroge : chaque humain aimerait-il son double dans la personne qu'il désire ?

## LES MEILLEURES VENTES EN PHILOSOPHIE

**1. BRUNO PATINO**
**Le Temps de l'obsolescence humaine**
GRASSET

**2. CLAIRE RICHARD**
**Pardonner à nos mères**
LES RENVERSANTES

**3. PIERRE HASKI**
**La Fin d'un monde**
STOCK

**4. BELL HOOKS**
**À propos d'amour**
DIVERGENCES

**5. ARNAUD MIRANDA**
**Les Lumières sombres**
GALLIMARD

**6. UMBERTO ECO**
**La Fabrique de l'ennemi**
GRASSET

**7. PATRICK BOUCHERON**
**Peste noire**
SEUIL

**8. LAURENCE DEVILLAIRS**
**Vengeance**
STOCK

**9. GEOFFROY DE LAGASNERIE**
**L'Âme noire de la démocratie**
FLAMMARION

**10. JOHANN CHAPOUTEAU**
**Les Irresponsables**
GALLIMARD

**11. ALEXANDRE GROTHENDIECK**
**Plaidoyer sur le délit d'hospitalité**
TRACTS-GALLIMARD
*« J'ai connu dans mon enfance pendant près de deux ans les rigueurs des camps de concentration [...] Si vous estimez devoir prononcer une condamnation, je vous demanderai qu'elle soit claire et sans équivoque – que ce soit une peine de prison ferme, et la peine maximale. »* C'est par ces mots que se conclut la plaidoirie prononcée par le grand mathématicien, alors qu'il était poursuivi en 1975 pour avoir hébergé *« un étranger en situation irrégulière »*. Une défense vibrante de *« la chance de trouver un frère dans un nouveau visage »* qui n'empêcha pas, hier, la condamnation... et conserve aujourd'hui toute son actualité. **M. L.**

**12. OLIVIER HAMANT**
**Antidote au culte de la performance**
TRACTS-GALLIMARD

**13. CHARLOTTE CASIRAGHI**
**La Fêlure**
JULLIARD

**14. ANTOINE COMPAGNON**
**1966. Année mirifique**
GALLIMARD

**15. DAVID GRAEBER**
**Il n'y a jamais eu d'Occident**
LES LIENS QUI LIBÈRENT

Source : Datalib/Adelc (datalib.net), d'après un panel de 137 librairies indépendantes. Classement des meilleures ventes de livres de ou sur la philosophie (hors œuvres au programme du baccalauréat et des grands concours scolaires).


Les *Masterclass* de philosophie
*magazine*

MARDI 12 MAI

AVEC
JACQUES RANCIÈRE

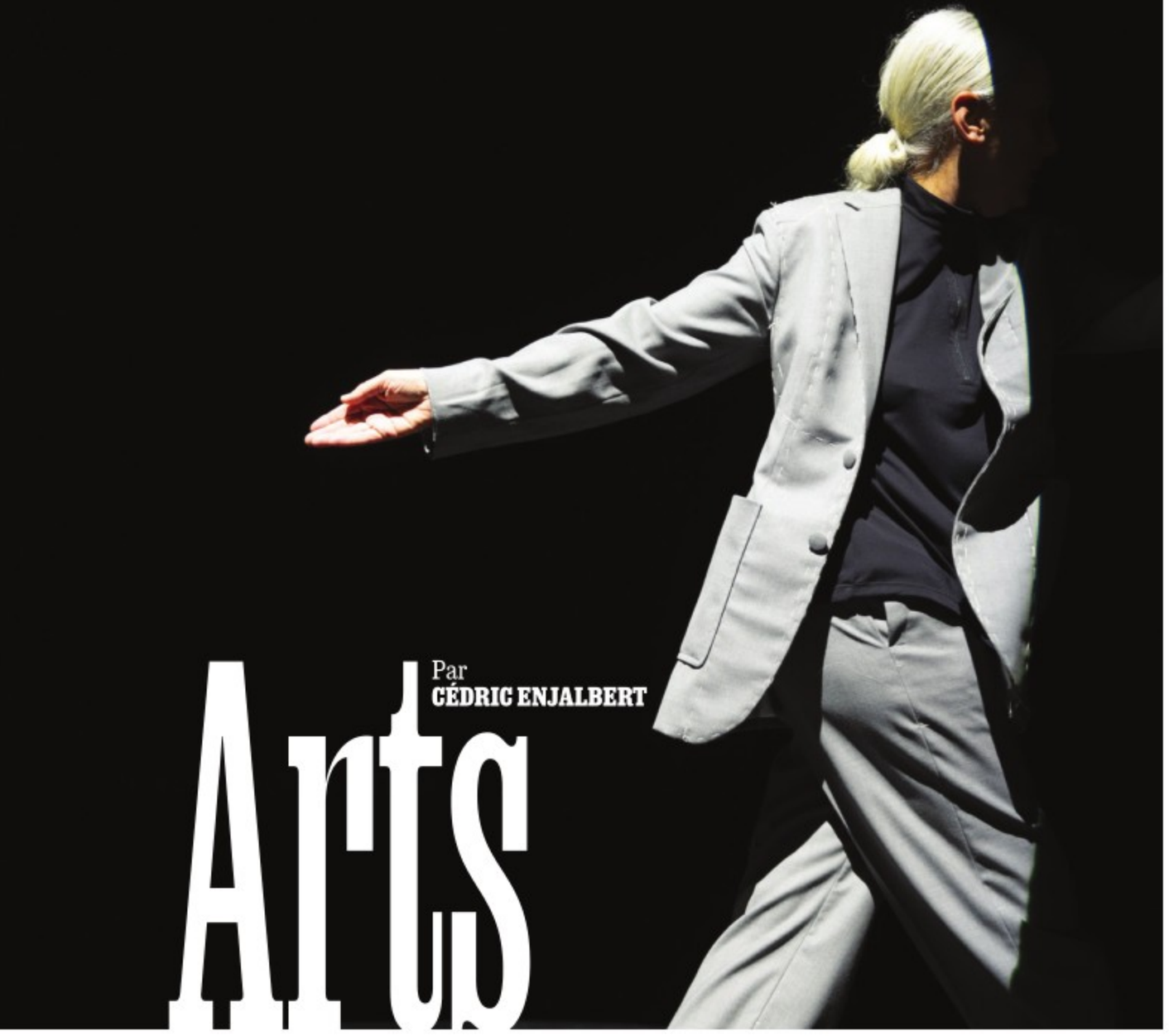
Au Club de l'Étoile (Paris XVII^e)
et en ligne (streaming)



MASTERCLASS
ANIMÉE PAR
**MARTIN LEGROS**

Plus d'informations sur
philomag.com/masterclass

© Serge Picard pour PM.



Par
**CÉDRIC ENJALBERT**

# Arts

Danse

## LA GESTE DU GRAND JACQUES

### Brel

**D'Anne Teresa De Keersmaeker et Solal Mariotte** / Durée : 1h30 /
Au Théâtre de la Ville (2, place du Châtelet, Paris IVe), du 11 au 20/05, puis en tournée.

**Un corps,** « *c'est une façon d'organiser l'espace. C'est une façon de penser le monde* », note Anne Teresa De Keersmaeker dans son livre d'entretien avec Laure Adler, *Quand elle danse* (Seuil, 2025). Forte de cette conviction, la chorégraphe belge engage le sien dans *Brel* avec le *breakdancer* Solal Mariotte. Ensemble, ils investissent l'espace sobrement, avec une scénographie réduite à un micro sur un pied et à la projection des paroles du « grand Jacques » en fond de scène. Cette « *chorégraphie de chansons* » reprend sa discographie en commençant par le début, suivant un ordre chronologique jamais ennuyeux, depuis *Le Diable* (*ça va*) jusqu'aux *Marquises*, en passant par *Les Flamandes* qui « *dansent sans mollir* » ou encore *Rosa*. « *Rosa, rosa, rosam* »… s'entend comme un clin d'œil à la compagnie fondée par Anne Teresa De Keersmaeker : Rosas. Davantage connue pour ses créations abstraites (sur les musiques de Jean-Sébastien Bach ou Steve Reich), elle déploie ici toute son expressivité dans une valse à mille temps avec son partenaire de scène. « *Être corps, c'est être noué à un certain monde* […], *et notre corps n'est pas d'abord dans l'espace : il est à l'espace* », écrit Maurice Merleau-Ponty dans sa *Phénoménologie de la perception*. C'est-à-dire que nous habitons le monde et qu'il nous habite tout à la fois, que nous le traversons et qu'il nous traverse, comme en attestent les deux talentueux interprètes. Avec une économie de moyens mais un engagement qui va jusqu'à la mise à nu, ils rendent ainsi grâce à la perception sensible du musicien, à sa manière géniale d'encapsuler notre rapport au temps, à la beauté ou à l'amour. Comme c'est charmant !

Écran

## MAL CHRONIQUE

### Etty

**De Hagai Levi** / Avec Julia Windischbauer, Sebastian Koch, Leopold Witte, Gijs Naber, Claire Bender, Evgenia Dodina… /
Au cinéma, projection en deux parties (2h29 et 3h) à partir du 6/05. Diffusé en six épisodes sur Arte.tv à partir du 13/05 et sur Arte les 21 et 28/05 à 21h.

« ***On est totalement inexpérimentés dans l'art de souffrir*** », constate Etty Hillesum, l'héroïne de cette série en six épisodes, réalisée à partir de ses carnets, tenus entre 1941 et 1943. L'étudiante débute l'écriture de ces journaux intimes sur la recommandation du psychologue Julius Spier, un disciple de Carl Gustav Jung, qu'elle rencontre alors qu'elle cherche à soigner une dépression. Elle en devient l'assistante et l'amante. Tout l'« *art* » consiste pour cette figure mystique à donner du sens à la souffrance et à y puiser une paradoxale liberté. Jean-Paul Sartre l'a résumé en une formule fameuse : « *On n'a jamais été aussi libre que sous l'Occupation.* » Etty Hillesum, elle, développe ses « *paysages intérieurs* ». Elle habite une « *cellule de prière* », plus spirituelle que dogmatique, à l'écoute de sa « *voix intérieure* », rassemblant « *les forces contenues dans chaque repli de* [s]*on corps et de* [s]*on âme* » afin d'agir « *selon ce qui paraît le plus juste* ». Entrée au Conseil juif – où elle pourrait sauver sa peau –, elle finit cependant par choisir son transfert volontaire au camp de Westerbork, aux Pays-Bas, décidée à porter assistance aux déportés. Elle-même meurt à Auschwitz en 1943, à 29 ans. « *Nous partageons tous un destin commun et j'en assumerai ma part* », croit-elle. Alors, le mal a-t-il un sens ? Accepter que la « *souffrance est inhérente à la vie* », est-ce s'y résigner ? Faut-il être christique pour se sacrifier au nom de la justice ? Créateur d'*In Treatment* (dont a été tirée la variation française *En thérapie*), le réalisateur Hagai Levi ne se contente pas d'une reconstitution historique : il assume ici un anachronisme troublant, qui rappelle que la menace fasciste reste devant nous. Difficile de dire quand se déroule exactement l'action située dans les années 1940 mais filmée à Amsterdam aujourd'hui, avec des détails qui évoquent les années 1980. Julius Spier souffle d'ailleurs cette vérité sans âge à un officier nazi qui, ayant reconnu le thérapeute réputé, exige de lui une consultation sauvage : « *Il est plus facile de plaire au tyran, au père dominant, que de lui résister.* »



© Anne Van Aerschot ; Les Films du poisson & Arte.



© Nazanin Pouyandeh, *Brune en Lucrèce*, 2024 © ADAGP, Paris, 2026 © Fondation Francès / Francois Séjourné.

Exposition

# L'ORIENT EXPRESSIF

## Par-delà les Mille et Une Nuits. Histoire des orientalismes

**Au Louvre-Lens** (99, rue Paul Bert), jusqu'au 20 juillet 2026.

**L'Orient: où le soleil se lève.** Cette géographie vague – qui court de l'Asie au Maghreb, d'Ispahan au Caire – a catalysé tous les fantasmes depuis le Moyen Âge. Le musée du Louvre-Lens retrace l'histoire de ces imaginaires dans une exposition conçue « *par-delà les Mille et Une Nuits* ». Un chef-d'œuvre symbolise ce rapport ambigu à l'ailleurs: le *Baptistère de saint Louis,* fabriqué au XIVe siècle, au Caire ou à Damas. Ce bassin en cuivre incrusté d'or et d'argent a rejoint les collections royales françaises à une période où les échanges diplomatiques et commerciaux avec les mamelouks étaient riches. Mais, à la faveur d'un mystère sur son origine, une légende s'est formée, affirmant qu'il aurait été rapporté des croisades au temps de saint Louis (un siècle avant sa fabrication). Cet objet précieux témoigne surtout des premiers temps de la mondialisation et du goût des élites pour le luxe venu d'Orient. La parution au XVIIIe siècle des *Mille et Une Nuits* dans une édition du linguiste Antoine Galland, qui réunit un ensemble de contes indiens et persans mâtinés de culture française, marque un jalon dans l'histoire de cet orientalisme. L'œuvre connaît un tel succès qu'elle est traduite et exportée... jusqu'en Inde et en Iran! La mode des « turqueries » se développe ainsi en littérature et au théâtre. En peinture, Delacroix fait apparaître dans ses compositions des objets rapportés du Maroc – babouches, tuniques, céramiques... – exposés ici. Chez Ingres, les turbans coiffent ses personnages comme sa *Tête de la grande odalisque.* Deux belles variations contemporaines de ces odalisques sont accrochées dans une même salle: *Brune en Lucrèce* (*photo*) de la peintre iranienne Nazanin Pouyandeh et *S'ils comprenaient les secrets de l'amour,* tableau réalisé pour l'occasion par Rayan Yasmineh. Le peintre détourne les codes du genre: son nu est un homme alangui, qui serre le manche de son oud. Ce parcours déploie ainsi toute l'ambivalence de l'orientalisme comme motif de fascination et de défiance. Dans un ouvrage devenu une référence des études post-coloniales – *L'Orientalisme* (1978) –, Edward Saïd montre en effet comment l'Orient a été « *créé* » par l'Occident, à la fois comme domaine d'études universitaire et comme horizon imaginaire. Selon lui, un « *échange continuel* » s'est maintenu entre ces deux acceptions, et le musée le montre bien. Mais l'intellectuel va plus loin. Il adjoint un troisième sens à ce terme, définissant « *l'orientalisme comme l'institution globale qui traite de l'Orient, qui en traite par des déclarations, des prises de position, des descriptions, un enseignement, une administration, un gouvernement: bref, l'orientalisme est un style occidental de domination, de restructuration et d'autorité sur l'Orient* », aujourd'hui exposé en pleine lumière.



Éditions Sciences Humaines

À nouveau, penser, imaginer, contempler

Jean-Miguel Pire

L'otium du peuple

À la reconquête du temps libre



Éditions Sciences Humaines

HORS COLLECTION
978-2-36106-858-5
84 PAGES - 13 €

RETROUVEZ TOUTE LA COLLECTION SUR
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM/EDITIONS
PAR TÉLÉPHONE AU 03 86 72 07 00

# Mai

**Evénements en partenariat avec *Philosophie magazine*.**

## CONVERSATIONS SOUS L'ARBRE

**Jusqu'au 16/10, Chaumont-sur-Loire (41)**

Toute l'année, le Domaine de Chaumont-sur-Loire accueille un cycle de rencontres. À chaque fois, trois conférences, une table ronde, des temps de discussion et une rencontre avec un artiste sont proposés. **Les 21 et 22/05**, Cédric Enjalbert animera la séance intitulée « Racines: ce qui tient, ce qui lie, ce qui pousse », avec l'anthropologue Charles Stépanoff, l'écologue Jacques Tassin, le plasticien, réalisateur et écrivain Pascal Convert et le philosophe Olivier Remaud.

Informations et réservations: **domaine-chaumont.fr**

## VIDEO GAMES & MUSIC. LA MUSIQUE DONT VOUS ÊTES LE HÉROS

**Jusqu'au 1/11, Paris (XIXe)**

Pour la première fois, une exposition retrace l'histoire des liens entre musique et jeu vidéo, de l'ère 8-bits aux orchestres symphoniques. La Cité de la musique vous invite à découvrir un parcours conçu comme un monde ouvert vidéoludique, invitant chaque visiteur à choisir sa progression à travers un paysage dynamique mêlant son, musique et jeu.

Cité de la musique-Philharmonie de Paris: 221, avenue Jean-Jaurès. **philharmoniedeparis.fr**

## CHANTIERS D'EUROPE 26

**Du 4/05 au 30/06**

Des artistes venus de toute l'Europe donneront de la voix et du geste pour servir le thème de la 17e édition de ce festival proposé par le Théâtre de la Ville: « Prendre soin », titre empruntée à la pièce créée ici par le Britannique Alexander Zeldin, à voir **du 4 au 12/06**. Au programme de cette édition, entre autres: *KS6: Small Forward* (**du 11 au 13/05**), où la basketteuse olympique biélorusse Katsiaryna Snytsina évoque comment elle est devenue la cible du régime de Lukashenko et rejoue avec la troupe du Belarus Free Theatre son dernier match, mais aussi *Guião para um país possível* (*Scénario pour un pays possible*), de Sara Barros Leitão (**les 4 et 5/05**), regard ludique et acéré sur les promesses de la révolution des œillets, ou encore la première de *My First Ignorant Step*, de Christos Papadopoulos (**du 24 au 31/05**), qui magnifie le mouvement des corps, ravivant là une mémoire collective.

Programme et réservations: **theatredelaville-paris.com**

## QU'EST-CE QU'ÊTRE UNE FEMME ? AVERROÈS ET LA DÉFINITION DE L'HUMAIN

**Le 5/05, Paris (Ve)**

Conférence de l'historienne de la philosophie Cristina Cerami.

À 19h, Institut du monde arabe: 1, rue des Fossés-Saint-Bernard. **imarabe.org**

## LITTÉRATURE LIVE 2026

**Du 18 au 29/05, Lyon et sa région**

Ce festival international réunit plus de 80 auteurs et autrices dans une vingtaine de lieux. Interviendront, notamment, Léa Ypi (*lire p. 18*), John Boyne, Tristan Garcia, Leonardo Padura ou encore Louisa Yousfi… **Le 27/05**, à 18h30, dans l'Amphi de l'Opéra de Lyon (place la Comédie), Cédric Enjalbert modérera un dialogue entre Maud Simonnot et Christophe Boltanski sur « Les lieux de l'enfance et de la mémoire ». **Le 29/05**, 18h30, au musée des Beaux-Arts (20, place des Terreaux), le même Cédric Enjalbert animera une rencontre avec l'écrivain David Diop sur « Renouer avec l'épopée. Entre le Sénégal et l'Égypte ».

Programme: **villagillet.net**

## PRIX DES RENCONTRES PHILOSOPHIQUES DE MONACO

**Le 21/05, Paris (IIIe)**

Rencontre avec les auteurs et autrices des cinq ouvrages finalistes – Estelle Ferrarese, Thibaut Giraud, Eva Illouz, Clotilde Leguil et Bertrand Prévost – avant la remise du prix **le 25/06** à Monaco lors de la Semaine PhiloMonaco.

À 18h30, Maison de la poésie: 157, rue Saint-Martin. **philomonaco.com**

## LE BAC PHILO DES HUMORISTES

**Le 15/06, Paris (XIVe)**

Que vous ayez ou non passé quatre heures à transpirer sur votre copie, venez assister à cet événement présenté par Karim Duval. Le principe? Une vingtaine d'« artistes candidats » viennent plancher sur les vrais sujets de l'examen avant de soumettre leurs propositions à un jury exigeant: le public!

À 20h30, Bobino: 14-20, rue de la Gaîté. **bobino.fr/event-pro/bacphilo/**

**Et aussi…**

## FESTIVAL PHILOSOPHIA

**Les 29 et 31/05, Saint-Émilion (33)**

Pour sa 19e édition, l'événement aura pour thème « L'intelligence ». Au programme: conférences, débats, ateliers, tables rondes, balades, lectures… Parmi les invités, Anne-Sophie Moreau, Margaux Cassan, Laurence Devillairs, Chantal Jaquet, Étienne Klein, Claire Marin, Maxime Rovere, Nathalie Sarthou-Lajus, Cédric Villani…

Programme: **festival-philosophia.com**

**JACQUES RANCIÈRE dans « LA FABRIQUE DES IDÉES », la masterclass de *Philosophie magazine* !**

Et si la politique était ce moment où ceux qui sont exclus de la Cité remettaient en question la distribution des places, des rôles et des expériences, faisant apparaître l'arbitraire de l'ordre établi, l'indétermination du commun et la force de l'idée d'égalité ? C'est l'hypothèse à partir de laquelle Jacques Rancière a bousculé l'idée que nous nous faisons de l'État, de la démocratie, voire de l'art. Dans cette rencontre animée par Martin Legros, le philosophe viendra présenter sa pensée. Nous détaillerons ensuite ensemble un extrait d'un de ses textes. Et, enfin, vous aurez la possibilité de lui poser vos questions

**Le 12/05, de 18h30 à 20h30, au Club de l'Étoile: 14, rue Troyon, Paris (XVIIe)**

Entrée payante: 18€ sur place, 14 € à distance.

Entrée gratuite pour les abonnés à *Philosophie magazine* dans la limite des places disponibles.

Informations et inscriptions: **philomag.com/masterclass**

# *Philosophie magazine* : enfin du temps pour vous !

## Abonnez-vous à partir de 4€/mois sans engagement

**flashez et laissez-vous guider**



- ▶ **Chaque mois, le magazine** dans votre boîte aux lettres.
- ▶ **Chaque jour, des éclairages philosophiques** de l'actualité sur notre site.
- ▶ **Chaque soir, la Lettre de la rédaction** dans votre boite mail.
- ▶ **À tout moment, l'encyclopédie en ligne :** 12 000 articles, 400 dossiers, 500 entretiens…
- ▶ ***Expresso*, les parcours interactifs** sur philomag.com.
- ▶ **Des invitations aux expositions et spectacles** partenaires.
- ▶ **Les masterclass, offertes aux abonnés** : pour rencontrer et échanger avec des philosophes.

**BULLETIN À AFFRANCHIR ET RENVOYER AVEC LE CHÈQUE**
***Philosophie magazine* - Service Abonnement - Sciences Humaines - BP256 - 89004 Auxerre**

Je préfère les formules d'abonnement à régler en une fois : **je choisis l'offre d'abonnement au magazine papier (10 n°/an) + le numérique, le tout pour 69 euros** (UE/DOM : 85 euros – reste du monde : 91 euros)

Je règle par chèque payable en France à l'ordre de *Philo Editions* – Je remplis mes coordonnées

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____ Code postal _____

Ville _____ Pays _____ Mail _____ @ _____
Indispensable pour activer votre compte

Conformément à la loi Informatique et Libertés, vous avez un droit d'accès, de modification et de suppression des donnnées vous concernant, à exercer au près de Philo Editions (10, rue Ballu, 75009 Paris). En retournant ce formulaire, vous acceptez que Philo Editions, responsable de traitement, collecte et conserve vos données 5 ans après la dernière interaction avec vous, suivant notre politique de confidentialité et de traitement des données personnelles, que vous pouvez consulter à l'adresse internet : www.philomag.com/confidentialite-et-protection-de-vos-donnees-personnelles. Les informations que vous fournissez à Philo Éditions sont confidentielles et ne seront jamais communiquées à des organismes extérieurs à l'exception de ceux nécessaires à la bonne mise en œuvre du présent prélèvement.

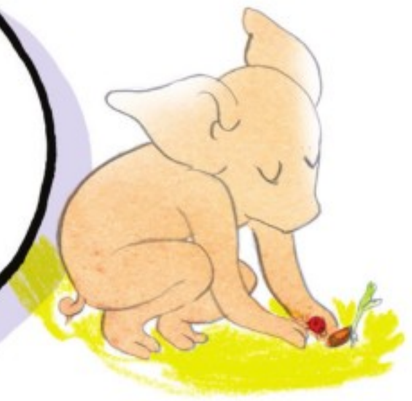
**Offre valable jusqu'au 31 juillet 2026.**

PM199AP



La question du mois

# «ÊTRE DÉLICAT, ÇA VEUT DIRE QUOI?»



*Élias, 7 ans*

**Qu'en pensent les enfants ?**

Page réalisée par **CHIARA PASTORINI**
Illustrations **ANAÏS VAUGELADE**

**« C'est demander pardon pour passer sans pousser les autres. »**
*Sylvie, 10 ans*

**« On peut apprendre à être délicat si on décide de faire attention aux choses. »**
*Tom, 8 ans*

**« On peut être délicat avec les mots ou avec les mains. »**
*Irène, 8 ans*

**« Je sais que je suis délicat si, quand je caresse un chat, il ne s'enfuit pas. »**
*Victoria, 6 ans*



**« Un bébé est délicat s'il tombe souvent malade. »**
*Pablo, 9 ans*

**« La délicatesse, c'est partager son goûter avec un camarade s'il a oublié le sien. »**
*Alexander, 11 ans*

**« La délicatesse [...], c'est un microscope qui grossit pour certains ce qui est imperceptible aux autres. »**
*Madame de Lambert, à environ 40 ans*

**Être délicat, cela semble d'abord vouloir dire être doux** et faire attention au monde qui nous entoure, aux objets comme aux êtres vivants : ne pas écraser une fourmi quand on la voit sur le trottoir mais marcher à côté pour l'éviter. C'est aussi ne pas faire de mouvements brusques dans un magasin rempli de verres de cristal, fermer une porte doucement pour ne pas faire de bruit ou prendre un objet avec soin pour ne pas le casser. Être délicat, c'est comprendre que certaines choses sont faciles à abîmer et méritent de l'attention.

**Comment en parler avec eux ?**

**Le philosophe belge Herman Parret,** qui a beaucoup réfléchi à la sensibilité et aux sensations, explique dans *La Délicatesse des sens* (2022) que cette qualité commence par le fait de remarquer ce qui est fragile autour de nous. Il analyse les sens – comme le toucher, la vue ou l'ouïe – pour mieux comprendre comment les humains vivent ensemble. Pour lui, être délicat, ce n'est pas seulement être gentil : c'est surtout faire attention aux petites choses que les autres ressentent sans toujours les dire. Par exemple, si un camarade se sent timide ou triste, être délicat, ce n'est pas rire de lui mais lui laisser de la place ou l'encourager doucement à parler.

**Ainsi, la délicatesse n'est pas une faiblesse.** Elle demande de l'écoute, du soin et parfois de se retenir de dire ou de faire quelque chose trop vite. Être délicat, c'est réfléchir avant de parler, en se demandant si cela va faire du bien ou du mal. Les mots et les gestes peuvent rassurer mais aussi blesser, même sans le vouloir. Vivre ensemble demande donc de faire attention à ses actions, à ses paroles et au moment où l'on agit.

**La délicatesse ne se voit pas toujours** et ne s'achète pas. Pourtant, elle est très précieuse, car elle rend la vie avec les autres plus douce, à l'école comme à la maison. Alors, selon toi, qu'est-ce qui rend une parole ou un geste vraiment délicat ?

SCIENCES HUMAINES
*Faisons connaissance*

# Pourquoi on se sabote...
# Et comment s'en libérer, enfin.




**CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX**

N° 388 - MAI 2026

**TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE**
**WWW.SCIENCESHUMAINES.COM**
**OU SUR COMMANDE EN SCANNANT CE QRcode**

Par ANOUK RICARD

# LE BUREAU DES PHILOSOPHES : La mélancolie






EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

## David Castello-Lopes

# LÂCHER L'HYBRIDE



Que faut-il faire avec les gens en retard ? Faut-il activer les petits ✔ sur WhatsApp ? Sur scène comme dans ses chroniques sur France Inter ou ses interviews sur Konbini, David Castello-Lopes dissèque nos tics et lubies avec un goût prononcé pour la dérision. Comique, journaliste, vidéaste… il connaît aussi la musique : le clip de sa chanson *Je possède des thunes* a été vu des millions de fois. Nostalgique facétieux, il conte l'histoire des objets dans la rubrique « Le Monde des choses » sur Arte. Il prend à présent la question du plaisir à bras-le-corps avec son spectacle *Délicieux*, à déguster sans retenue, au Théâtre de l'Européen, à Paris, puis en tournée.

Propos recueillis par **CLARA DEGIOVANNI**

**Le plaisir est-il forcément solitaire ?**
Oui, car on ne peut pas fusionner les consciences ni les systèmes de sensation.

**Y a-t-il quelque chose que vous placez au-dessus du plaisir ?**
La morale.

**De quoi aimez-vous être ivre ?**
De la sensation physique que procure le bonheur : une sorte de pétillement dans les doigts. De ces moments où je me dis : « Là, je suis vraiment très bien. Je pourrais mourir maintenant. »

**La chose la plus grotesque que vous ayez faite par amour ?**
À 20 ans, j'ai composé un poème en alexandrins. Il n'y a eu presque aucune réaction. À peine un petit « merci » poli.

**De quelle illusion vous bercez-vous ?**
Aucune. À un moment donné, la vie va être de moins en moins agréable, puis affreuse, et puis tout va disparaître.

**Un cauchemar récurrent ?**
Devoir me battre et avoir les bras tout mous. Ou marcher sur une route et me rendre compte qu'elle est de plus en plus pentue. Au bout d'un moment, la pente devient une falaise et je tombe en arrière. J'ai dû faire ce cauchemar soixante fois dans ma vie.

**Votre plus vieux souvenir ?**
C'était au printemps 1984 : il y avait une bouche d'aération dans la cour de ma garderie dont le toit était en pente. J'y faisais glisser des petites voitures.

**La question que vous aimez poser aux autres ?**
« Que pensez-vous de votre propre visage ? »

**Votre mot favori ?**
« Enthousiasme ». J'aime les mots avec un « H » qui ne se prononce pas. Ça marche aussi pour « authentique ». J'adore aussi le nom propre Talleyrand, avec ce « y » au milieu, si chic.

**Votre plus grande obsession ?**
Le passé. J'ai eu les cheveux longs pendant une période, juste parce que je voulais conserver mon passé sur ma tête en permanence.

**Adolescent, quel était votre héros ?**
Le joueur de basket nigérian Hakeem Olajuwon. Un homme de 2,18 mètres, avec un visage d'une noblesse folle. Il est connu pour son *« dream shake »*, une feinte marquée par un redoutable jeu de jambes. J'avais un poster de lui grandeur nature dans ma chambre et je pensais à lui plusieurs fois par jour.

**À quoi reconnaît-on un ami ?**
On dit parfois que l'ami, c'est celui que l'on sollicite dans les moments difficiles. Je pense au contraire que c'est celui que l'on appelle sans raison particulière, quand il n'y a pas grand-chose à raconter.

© Thomas O'Brien



france inter

# GRAND BIEN VOUS FASSE !

## 10h-11h

## ALI REBEIHI

**MARDI 5 MAI**
**«Est-on vraiment maître de son temps ?»**
avec Cédric Enjalbert,
Rédacteur en chef de

philosophie magazine

CRÉATION : SILENZIO PHOTO : CHRISTOPHE ABRAMOWITZ / RADIO FRANCE

Théâtre de la Ville
PARIS

Direction
Emmanuel
Demarcy-Mota

# L'EUROPE EST UNE CULTURE OU UN DESTIN

MILAN KUNDERA

## FESTIVAL DE MAI À JUIN 2026

# CHANTIERS D'EUROPE

**7** pays invités **14** Spectacles

THÉÂTRE • DANSE • MUSIQUE • RENCONTRES • DÉBATS

PARIS · FONDATION CALOUSTE GULBENKIAN DÉLÉGATION EN FRANCE · institut ramon llull · Ambassade du Portugal Paris · Camões Instituto da Cooperação e da Língua Portugal · Télérama · arte · TRANSFUGE · MOUVEMENT · France Culture

GRAPHISME MICHAEL PRIGENT - PHOTO © LUCIE JANSCH, PANOS KEFALOS, ANDREA MACCHIA - LICENCES L-R: 23-2954 / 1-1038712 / 2-1007488 / 3-1007479

# The Friends of Attention

# ATTENSITÉ !

EXTRAITS

## MANIFESTE DU MOUVEMENT DE LIBÉRATION DE L'ATTENTION



Préface par **Yves Citton**

Ne peut être vendu séparément. Illustration : © William L pour PM.

Philosophie magazine
CAHIER CENTRAL

**Pour prolonger la lecture de notre dossier, nous vous proposons de découvrir en avant-première des extraits d'un essai qui risque de faire date. Avec *Attensité ! Manifeste du mouvement de libération de l'attention*, les membres du collectif The Friends of Attention (universitaires, intellectuels, artistes, amateurs et artisans) ont élaboré des moyens concrets de résistance face à la « *fracturation* » de nos capacités mentales, des individus et de nos démocraties par les réseaux sociaux et le capitalisme de plateforme.**



PRÉFACE PAR

# YVES CITTON

**Il est professeur de littérature et média à l'université Paris-8 et codirecteur de la revue *Multitudes*, dont le numéro de juin sera consacré à l'attention. Auteur de nombreux ouvrages, il a fait paraître, entre autres, *Pour une écologie de l'attention* (Seuil, 2014). Il vient de traduire l'ouvrage du collectif The Friends of Attention, *Attensité ! Manifeste du mouvement de libération de l'attention* (La Découverte) et publiera fin août *Cultiver la curiosité à l'ère de la délégation algorithmique* (Éditions de L'Aube).**

Propos recueillis par **Victorine de Oliveira**

© Didier Goupy/Signatures

« **La définition de l'attention telle qu'elle prévaut actuellement** nous piège parce qu'elle ne désigne qu'une de ses modalités. Lorsque nous disons d'une personne qu'elle se montre attentive, nous nous référons en général à sa capacité de concentration sur une tâche particulière, la plupart du temps sur écran.

Cette définition s'inscrit dans le cadre d'une histoire technique des sciences de l'attention. Depuis les années 1870 en Allemagne, où émerge la psychologie expérimentale, jusqu'aux neurosciences actuelles, on a construit des appareils destinés à mesurer nos facultés attentionnelles – la plupart du temps devant des machines. On fait circuler des lumières devant nos yeux, on nous expose à des bruits plus ou moins forts, à une fréquence plus ou moins rapide… afin de comprendre ce à quoi notre appareil sensoriel est sensible. Les capteurs mesurent une capacité de concentration fixe et intense, disposée au sein d'une intégration homme-machine. Ces recherches ont par ailleurs souvent été financées par le complexe militaro-industriel, notamment dans un contexte de guerre froide. L'exemple type de ce modèle très réduit d'attention place un soldat devant un écran de radar où il doit reconnaître une attaque de missile soviétique. Mais c'est aussi le modèle du bon élève suspendu aux lèvres de la parole professorale.

Ce type d'attention repose sur cinq caractéristiques. Premièrement, l'équivalence entre attention et concentration – impossible pour le soldat de lire un livre pendant qu'il surveille son radar, ou pour l'élève de regarder par la fenêtre au risque de rater ce que dit le prof. Deuxièmement, sa propension à nous isoler les uns des autres – je ne peux pas bavarder avec mon voisin lorsque je suis concentré. Troisièmement, elle ne peut se fixer que sur un unique objet. Quatrièmement, elle s'intègre dans un certain régime de pouvoir: le système scolaire ou la discipline militaire. Et cinquièmement, ce régime repose sur la compétition – être plus rapide que les Soviétiques ou finir premier au classement d'un concours.

**« Les plateformes exercent sur nos attentions une pression qui fracture nos capacités mentales, de la même façon que la fracturation hydraulique casse les roches pour en extraire des gaz de schiste »**

C'est très bien d'avoir des personnes qui nous protègent de missiles ennemis ou qui écoutent très sérieusement en classe. Mais avec les Friends of Attention, nous refusons d'en faire le modèle unique de la bonne attention. Celle-ci se décline sur de très nombreuses autres modalités plus épanouissantes pour la psyché humaine que celle de la concentration. Ce collectif d'universitaires, intellectuels et artistes, mais aussi d'amateurs et d'artisans, regroupés autour de l'étude de l'attention humaine en défend une compréhension plurielle, dynamique, qui inclut des formes de rêverie généralement assimilées à de la distraction. C'est pourquoi nous préférons parler d'"attensité", afin de prendre en compte la multiplicité de ces formes. L'attensité rassemble tout ce qui s'écarte de la définition "concentrationnaire" résumée en cinq points ci-dessus. Nous empruntons à William James une définition de l'attention comme "*distraction centripète*" – James considérait par ailleurs la concentration fixée de manière statique sur un seul objet comme une forme d'abrutissement inerte. Si l'on souhaite s'en faire une représentation graphique, on peut imaginer une série de cercles qui reviennent sans cesse vers un même objet et s'en éloignent régulièrement, comme les pétales d'une fleur. Cela correspond davantage à la façon dont notre flux de conscience fonctionne. En effet, quand nous lisons un

livre, lever de temps à autre les yeux, pour réfléchir à ce que telle ou telle phrase évoque pour nous, c'est aussi important que garder les yeux fixés sur les lignes du texte.

L'attensité implique par ailleurs de ne pas réduire l'attention à une ressource, économiquement exploitable. Depuis la mise en place de la presse quotidienne et de la publicité dans les années 1830, l'attention est conçue comme une marchandise à mesurer, à exploiter, à faire fructifier. Cette métaphore de l'économie de l'attention, qui date des années 1990, repose sur une forme d'extractivisme attentionnel. L'extractivisme consiste à réduire l'environnement, la nature, à une somme de ressources à exploiter. Dans le cas du pétrole, on creuse pour le faire jaillir, on le canalise et on le brûle, sans se préoccuper des conséquences écologiques. Les plateformes de l'économie de l'attention opèrent de la même façon. Elles "captent" et canalisent notre attention pour la vendre à des annonceurs et en tirer du profit. Mais le manifeste propose une métaphore bien plus brutale, qui nous paraît plus proche de la réalité : celle de la *fracturation*.

Qu'est-ce que cela nous dit ? Les plateformes exercent sur nos attentions une pression qui fracture nos capacités mentales, de la même façon que la fracturation hydraulique casse les roches pour en extraire des gaz de schiste. Non seulement cette pression épuise nos esprits, comme après une séance de scrolling. Elle ravage aussi nos modes de sociabilité et nos démocraties. Les "*frackers*" ont en effet tout intérêt à miser sur la polarisation politique, sur les affects de détestation et sur le ressentiment, pour être sûrs de moissonner un maximum d'attention. Avec les résultats que l'on sait : circulation dopée des idées d'extrême droite, sentiment de solitude accrue, dépression chez les plus jeunes…

Le manifeste a pour ambition de contrer tout cela. Il espère jouer le même rôle d'alerte que le livre de Rachel Carson paru en 1962, *Printemps silencieux*. Pour mettre en lumière les conséquences concrètes de la catastrophe écologique, l'autrice insistait sur la disparition du chant des oiseaux au printemps, avec l'idée qu'il s'agissait d'un constat sur lequel tout le monde pouvait se mettre d'accord et s'inquiéter, pour lutter contre la pollution par les pesticides. *Attensité !* vise à cette même prise de conscience : ce n'est pas seulement le chant des oiseaux qui a disparu, mais notre faculté à nous détacher d'écrans qui véhiculent davantage de passions tristes que de bien-être. »

Collectif
The Friends
of Attention

# ATTENSITÉ !

EXTRAITS

## MANIFESTE DU MOUVEMENT DE LIBÉRATION DE L'ATTENTION



Nous reproduisons de bonnes feuilles d'*Attensité ! Manifeste du mouvement de libération de l'attention*, ouvrage signé par le collectif The Friends of Attention, publié par les éditions La Découverte, à paraître le 7 mai, dans une traduction de l'anglais d'Yves Citton.

**Nous vivons dans des conditions contraires à notre bien-être.**

Nous le ressentons aussi. Nous aussi, nous éprouvons un sentiment de solitude, d'anomie, de trouble face à une déconnexion fondamentale envers la réalité. Le monde semble s'être retiré de sous nos pieds. Plus nous essayons d'être en contact avec les personnes et les choses propres à nous soutenir, plus nous nous isolons.

Mais comment pourrait-il en être autrement? Il est tout à fait logique que nous ne sachions pas comment vivre dès lors que les personnes qui nous sont les plus proches (nos ami·es, nos collègues, nos amant·es, notre famille) nous apparaissent à travers des instantanés éphémères, en pop-up entre deux publicités. Comment vivre lorsque notre accès au monde est calculé selon nos préférences de consommation? Lorsque des réseaux numériques extractivistes façonnent tous les aspects de notre vie quotidienne? Lorsque nous devons passer des tests CAPTCHA pour prouver notre humanité? Comment vivre dans un monde où nos flux d'informations nous aiguillonnent continuellement vers l'angoisse et l'indignation, face à des événements et des vies lointaines sur lesquels nous n'avons aucun contrôle?

Nous n'en pouvons plus de voir nos ami·es et notre famille (sans parler de nous-mêmes) s'épuiser à vouloir s'épanouir dans de telles conditions. Nous n'en pouvons plus de voir nos proches diagnostiqués comme souffrant de troubles mentaux – comme si ne pas s'épanouir dans des environnements inhumains était une bizarrerie individuelle, un problème d'adaptation ou une maladie.

Comment ne pas voir cela, qui crève les yeux? *Nous vivons dans des conditions contraires au bien-être – aussi bien le nôtre que celui de nos communautés et de notre planète.*

Nous allumons nos écrans le matin et sommes assailli·es par des titres annonçant des épidémies de dépression et d'aliénation, l'effondrement de nos institutions les plus fiables, quand ce n'est pas la rupture des cycles écologiques fondamentaux de notre planète. Les dommages sont

nombreux et divers, mais ils partagent tous une tendance commune à la *dissociation*, à la séparation et à la solitude.

Considérez ceci: au cours des dix dernières années aux États-Unis, les tentatives de suicide et les sentiments de désespoir persistant chez les lycéennes et lycéens ont augmenté de *pas moins de 40 %*. Les filles sont les plus exposées: une adolescente étatsunienne sur dix a tenté de mettre fin à ses jours en 2024, et des études suggèrent que près d'*un tiers* d'entre elles ont eu des idées suicidaires. Jamais auparavant les jeunes ne s'étaient senties aussi déconnectées de ce qui rend la vie digne d'être vécue. Nous sommes confronté·es à une pandémie de solitude et à une augmentation sans précédent des « morts de désespoir ».

On observe des changements comparables dans un paysage politique ravagé par les ruptures sociales et la polarisation. Au lieu d'une « participation démocratique » toujours un peu chaotique mais porteuse d'espoir, nous sommes réduit·es à déverser des tombereaux de mépris dans les fossés toujours plus larges qui séparent nos silos virtuels – laminant ainsi notre capacité à nous reconnaître une condition commune, à sortir des conflits par le consensus, et à surmonter les menaces existentielles qui s'accumulent.

Car *ces menaces sont bel et bien existentielles*. La progression constante de la catastrophe climatique s'est transformée en une attaque frontale. Nous sommes, plus que jamais, indéniablement enchevêtré·es dans les mondes de l'eau, de l'air et du sol. Pourtant, avec chaque incendie, chaque ouragan, chaque journée étonnamment douce de décembre qui secoue notre confiance face à l'urgence de notre situation écologique, nous en arrivons à nous demander si une nouvelle normalité n'est pas en train de s'installer. Si nos sensations ne nous inspirent qu'une terreur croissante, peut-on encore leur faire confiance?

Ce que nous aimons le plus est menacé. Ce devrait être suffisant pour pousser n'importe qui à se lever de sa chaise et à descendre dans la rue!

Mais l'une des catastrophes de notre époque vient justement de ceci: les moyens par lesquels ces désastres arrivent à notre connaissance – les informations 24 heures sur 24, le *ping!* des notifications en cascade, le scrolling sans fin – ne servent pas de pont pour nous réunir, mais contribuent au contraire à nous isoler davantage les un·es des autres, et à mettre la réalité à distance. Plus nos problèmes collectifs deviennent urgents, moins ils semblent réels.

Comment cela est-il possible ?

Comment en sommes-nous arrivé·es à nous sentir aussi séparé·es les un·es des autres et du monde, voire de nous-mêmes, à l'apogée historique de l'interconnexion communicationnelle mondiale?

Notre réponse est étonnamment simple: ce qui constitue réellement la connexion – la véritable manière dont nous sommes présent·es à l'être, aux êtres et à tout ce qui existe –, ce n'est ni un réseau ni un appareil. Ce n'est pas l'indignation, ni d'ailleurs l'espoir. Ce n'est pas non plus le sang, la sueur ou les larmes. C'est l'*attention*.

Et à force d'abuser de notre attention, on finit par la bousiller.

**Il y va de notre ATTENTION, de notre capacité fondamentale à accorder au monde notre esprit et nos sens.**

**Parmi les tentatives de définition de l'attention, certaines mettent l'accent sur son rôle de catalyseur d'action, tandis que d'autres soulignent son infinie réceptivité. Nous résolvons la tension entre ces deux définitions en en proposant une troisième.**

**Qu'est-ce que l'attention ?** Les experts ne sont pas d'accord. En fait, ils se contredisent.

Ces contradictions confirment l'urgence de notre cause. Elles prouvent que l'attention *fait déjà l'objet d'une contestation active*. Affirmer ce qu'est, n'est pas ou pourrait être l'attention, c'est décider dans quel(s) monde(s) nous voulons vivre. Examinons donc les deux côtés de la question.

D'une part, nous trouvons une première définition qui est *littéralement complice*, historiquement et conceptuellement, du vampirisme attentionnel auquel nous cherchons à résister. Le best-seller des gourous du management Davenport et Beck, *The Attention Economy* (2001), est devenu un classique dans les programmes des écoles de commerce en affirmant que « l'attention est ce qui catalyse la prise de conscience en action ».

Cette définition est admirable. Après tout, la conscience et l'action sont au cœur de nos pratiques de l'attention (et de notre mouvement !). Dans le mot « catalyser », on peut même déceler un soupçon des obscurs pouvoirs alchimiques de l'attention.

Mais, globalement, cette formulation est rigide et mécaniste. Si la conscience n'est pas de l'attention tant que nous ne la mettons pas en action, alors notre vie attentionnelle se réduit à une *cascade d'incitations*. L'approche de Davenport et Beck met de côté la question de « ce que peut être l'attention ». Elle la remplace par une définition toujours déjà *instrumentalisée* : l'attention est un OUTIL orienté vers une TÂCHE. Elle est à utiliser. On est dans le domaine du réflexe et de la gâchette, du traquage et du double-clic.

À l'opposé, considérons la deuxième définition, tirée de l'ouvrage de Bernard Stiegler, *Prendre soin. De la jeunesse et des générations* (2008). Dans ses travaux sur la technologie, le philosophe aborde la question sous l'angle étymologique, en ramenant l'*attention* à l'*attente*. « Faire attention, c'est essentiellement attendre », écrit Stiegler – et la langue anglaise propose encore le verbe *to attend* pour désigner la présence attentive et attentionnée.

Que s'agit-il d'attendre ? La réponse de Stiegler touche au cœur de sa philosophie, et il est donc difficile de lui rendre

justice ici, mais on peut en énoncer ainsi l'intuition centrale : « Ce que l'attention [...] attend [...], c'est l'infinité de l'objet » – une infinité qui, comme un miroir, *reflète l'infinité intérieure de quiconque fait acte de présence attentive et attentionnée*.

Faisons une brève pause pour comprendre ce que Stiegler veut dire ici. En chacun de nous, en TOI, il y a une infinité qui peut être perçue à travers l'attention profonde accordée au monde qui nous entoure. Prêter attention aux objets et aux personnes, c'est être présent·e à son propre devenir, continu et sans fin. Ce devenir se produit dans un espace relationnel entre le « moi » et les êtres que nous rencontrons dans notre vie quotidienne. Cet espace est *précisément* celui qui a été partitionné, quantifié, optimisé et soumis à un système d'extraction psychique qui fracture nos esprits et pille nos globes oculaires.

Mais nous allons trop vite en besogne. Ce que nous pouvons affirmer pour le moment avec certitude, c'est que, selon Stiegler, ***l'attention est une forme d'attente*** (***potentiellement éternelle***).

On aura peut-être reconnu dans ces mots un ensemble d'images familières : la pratiquante zen assise sur son *zafu* ; le catholique recevant la communion ; l'exégèse d'une phrase talmudique menée pendant des semaines par la *havruta*. Cela ne doit rien au hasard : les grandes traditions spirituelles (dont nous n'avons cité ici que quelques exemples) représentent des mondes attentionnels profonds et riches, réalisés par diverses pratiques d'attente de l'infini. (Si vous vous identifiez à ces traditions, alors nous pensons que vous partagez *déjà* nos engagements fondamentaux. De plus, nous pensons que vous avez beaucoup à apporter à l'activisme attentionnel.)

Définir l'attention par l'*attente* repose donc sur une puissante intuition. Nous admirons chez Stiegler le parti pris d'ajourner la gratification réflexe. Nous le suivons lorsque sa définition débouche moins sur une incitation que sur une *invitation*, car nous avons l'invitation très à cœur. Mais, en fin de compte, des *activistes* de l'attention doivent former une coalition *engagée dans l'action* (et pas seulement absorbée dans une attente pieuse) : les mystères émergents d'une attente indéfinie ne feront jamais un mouvement révolutionnaire !

Avec ces deux définitions, nous arrivons donc à une contradiction. Elles semblent complètement contradictoires et formellement antithétiques entre elles. D'un côté, l'attention comme déclencheur d'action ; de l'autre, l'attention comme suspension perpétuelle. Laquelle est la bonne ?

Nous proposons une « résolution » de ce paradoxe. Une détente et un déplacement qui nécessitent un glissement latéral, hors des domaines du management et de la philosophie, dans l'espace de créativité qu'ouvre la littérature – ou, si vous préférez, la vie elle-même.

Dans son roman *Wings of the Dove* [*Les Ailes de la colombe*], publié en 1902, Henry James décrit une rencontre cruciale, bien que fugace, entre une patiente en phase terminale de sa maladie (une femme sensible et angoissée) et un médecin réputé (un homme imposant, humain et très occupé). C'est un rendez-vous chargé d'émotion, et précipité. Pour diverses raisons, il et elle ne disposeront que de quelques instants ensemble – volés aux contraintes et obligations de leur vie quotidienne.

Les deux s'assoient. Et voilà comment James évoque le pouvoir rédempteur de cet instant, utilisant le langage de l'attention pour la présenter comme le cadeau d'une pure imminence: « Elle était aussi propre que le cristal, cette *grande tasse vide de l'attention* qu'il posa entre eux sur la table. »

Il ne s'agit pas vraiment d'une attente indéfinie, même si le vide de la tasse a quelque chose d'infini. Et cela ne déclenche pas non plus d'action, même si nous percevons dans la simplicité du geste du médecin la possibilité que la tasse soit déjà, d'une manière ou d'une autre, inexplicablement *pleine*. Il y a ici une présence, un accueil, une invitation, qui est aussi une *offrande* généreuse et vitale.

De cette manière, le récit de James arrache l'attention à l'antinomie qui la prenait en étau. L'attention n'est pas un simple outil; elle crée un espace au-delà des logiques opérationnelles abrutissantes de la technologie et du capital. Mais ce n'est pas non plus un ajournement infini et sublime. Elle évolue dans le monde de la fragilité et de la douleur. Elle porte en elle la promesse de la guérison – ou du moins de la consolation. C'est le véritable cadeau de l'ouvert. C'est là que nous nous rencontrons, dans cette ouverture, c'est là que nous faisons place à ce qui peut s'y dérouler.

Voilà peut-être la meilleure description disponible de ce que peut être l'attention, si elle doit être véritablement nôtre, si elle doit participer du soin comme du médium éthéré à partir duquel nous construisons nos relations – avec nous-mêmes, avec les autres et avec le monde.

Dans *La Pesanteur et la Grâce* (1947), la philosophe radicale Simone Weil a écrit peu avant sa mort cette phrase célèbre: « L'attention, à son plus haut degré, est la même chose que la prière. » Elle ajoutait que, dans sa forme la plus pure, la véritable attention « suppose la foi et l'amour ».

La foi, l'amour: nous aurons besoin de ces deux notions lorsque nous envisagerons *ce que nous cherchons à protéger.*

**Cette précieuse capacité a été canalisée, capturée, marchandisée par une industrie dotée d'un énorme pouvoir technologique et financier.**

Les cinq plus grandes firmes de la planète, évaluées chacune à plus de deux mille milliards de dollars, partagent le même corps de métier : la capture et la monétisation de l'attention.

**Il n'y avait aucune fatalité à ce que les choses évoluent ainsi.** Disons-le d'emblée : *la situation aurait pu être très différente*. Au cours des trente dernières années, la croissance explosive d'Internet ainsi que la prolifération mondiale des données et des appareils connectés ont coïncidé avec une série de décisions politiques à courte vue. Dans le même temps, les initiatives audacieuses d'une génération d'entrepreneurs en technologie ont donné naissance à un univers numérique apparemment « gratuit » – mais *dont le coût caché est l'épuisement et la pollution de l'esprit et des sens de ses utilisateurs*.

Pour le dire brièvement, la majeure partie d'Internet fonctionne selon un modèle économique qui nous fait du mal. Et tout le monde le sait. On appelle cela l'« économie de l'attention », mais, en pratique, cela correspond à une ferme industrielle d'échelle mondiale qui extrait du profit de milliards d'humains végétatifs suspendus dans un réseau infini, les yeux vitreux. Cela rappelle la scène de *Matrix* où Neo se réveille dans une capsule embryonnaire visqueuse. C'est bien ça. Mais avant qu'il ne se réveille.

Il y a bien entendu des apologistes de la technologie pour soutenir que les avantages de cette apparente gratuité l'emportent sur ses risques. On remarquera toutefois que la plupart d'entre eux ne laissent pas leurs propres enfants avoir de téléphone avant qu'ils n'entrent à l'université, et qu'ils les obligent à étudier le violon avec des professeurs particuliers (dans de grandes maisons luxueuses et bunkérisées). Plus important, l'idée même de traiter la situation selon une analyse coûts-bénéfices ignore le fait que *notre déshumanisation ne peut être quantifiée*. Il n'est pas question ici de *trade-off* entre avantages et inconvénients. Il est question de coercition, de vol et d'instrumentalisation de la vie humaine.

Nous passons la quasi-totalité de nos heures de veille dans des espaces numériques financés en grande partie par des modèles de profit extractivistes, qui exploitent systématiquement les êtres humains pour la valeur monétaire de leurs globes oculaires. Cette opération de douze mille milliards de dollars alimente un système mondial – dévoreur de ressources informatiques et générateur d'énormes profits commerciaux – dédié à la recherche, à l'agrégation et à l'incessante mise aux enchères de l'attention humaine. Cet extractivisme psychique à dimension industrielle est devenu, au XXIe siècle, ce que représentaient jadis les esclavagistes et les pirates : *hostis humani generis*. L'expression latine désignait un « ennemi de l'humanité » : non pas un ennemi de telle ou telle personne, ni même de telle ou telle nation, mais *un ennemi commun à nous toustes*, dans notre humanité même.

Au moment où nous écrivons ces lignes, les cinq plus grandes firmes du monde sont chacune évaluées à plus de deux mille milliards de dollars américains.

Toutes les cinq sont des entreprises technologiques (Apple, Nvidia, Microsoft, Alphabet [*alias* Google] et Amazon). Quatre d'entre elles comptent des *milliards* de clients qui utilisent leurs produits de manière plus ou moins continue, et qui servent de vaches à lait à une marchandisation des données qui constitue leur principale activité commerciale. La cinquième fabrique les puces qui alimentent la manipulation et le traitement – la *traite*! – de ces données, en recourant de plus en plus à des intelligences artificielles algorithmiques. Le but de tout cela est bien sûr de *gagner de l'argent*. Ce réseau de *Big Tech* utilise ses plateformes numériques incontournables pour collecter des informations sur nous (nos clics et nos gestes du pouce, nos clignements d'yeux et nos grimaces, nos réactions et nos distractions, nos fautes de frappe et nos types de personnalité), pour en nourrir des technologies prédictives extrêmement puissantes. Les goûts et les tendances présumés de notre futur moi sont alors vendus au plus offrant. Et tout cela se passe à l'abri des regards.

Une bataille commerciale acharnée pour attirer les globes oculaires se déroule dans notre écologie numérique depuis une quinzaine d'années. On l'appelle « économie de l'attention » ou, dans un cadre plus large, « capitalisme de surveillance ». Elle donne lieu à une course effrénée aux armements comportementalistes, dans laquelle seuls les contenus les plus rapides, les plus bruyants et les plus explosifs peuvent toucher leur cible et occuper un moment fugace de notre conscience. Attirer et retenir de tels moments de conscience humaine est le moyen ultime de gagner de l'argent en ligne. Le résultat? Nous passons notre temps d'écran à traverser *un champ de mines* ou d'innombrables mini-monstruosités font *incessamment saillance* pour fracturer nos capacités d'attention en fragments de plus en plus fugaces.

Il s'agit bien là d'*une course vers le bas du tronc cérébral*, comme l'a souligné le philosophe James Williams. Ce qui attire notre regard n'est pas toujours la violence ou la pornographie. Cela peut être une vidéo de danse virale, un titre alléchant, ou le simple *like* d'un ami. Mais cela ne s'arrête jamais, *cela nous assaille sans cesse*: toujours surprenant, toujours brillant, toujours bruyant, toujours captivant. Nous *aimons* beaucoup des choses qui nous arrivent ainsi. Nous les *choisissons* – ou du moins avons-nous l'impression de les choisir, jusqu'à ce que nous levions les yeux, quelques heures plus tard, pour nous sentir étrangement mal. Mais nous ne pouvons pas oublier que nous sommes, pendant tout ce temps, les pions d'un jeu d'argent d'une ampleur littéralement *inconcevable*.

Malgré toutes ces satisfactions fugaces, nous subissons des dommages bien réels qui s'insinuent tout au long du processus. Malgré nos meilleures intentions, nous sommes piégé·es. Nous ne pouvons pas détourner le regard. L'intelligence pénétrante et surmultipliée des machines a creusé son tunnel jusque dans nos pulsions et nos besoins les plus intimes. Elle s'interpose entre nos esprits conscients et… TOUT CE QUI NOUS IMPORTE. C'est à partir de cette position extraordinaire et sans précédent que ces systèmes nous exploitent. Pour de l'argent.

On peut donc dire que *notre attention ne nous appartient pas*. Elle est, chaque jour, contrôlée par des fantômes dans les machines. Celles-ci ont été conçues précisément dans ce but.

**Par ce que nous appellerons la « fracturation humaine » (du nom du procédé qui fracture la roche pour en extraire les gaz de schiste).**

**Ces entreprises polluent sans scrupules notre environnement intérieur afin de capter et de vendre autant de notre attention que possible.**

**Les méfaits de cette nouvelle économie ne peuvent être surestimés.** L'attention humaine est ce qui nous permet de prendre soin de nous-mêmes, de nos communautés et de notre planète. Lorsqu'elle est fracturée et polluée, toutes les formes de vie en souffrent.

« Fracturation » est bien le mot qui convient pour décrire la dynamique sous-jacente à l'économie de l'attention. Dans le monde de l'extraction des combustibles fossiles, ce terme désigne la technique (relativement nouvelle) utilisée pour extraire et monnayer du pétrole et des gaz difficiles d'accès. Comment cela se passe-t-il? Au lieu de simplement creuser un puits dont jaillira un pétrole brut situé dans une zone géologique à haute pression, facilement accessible juste sous la surface, les *frackers* doivent aller chercher leur butin, très difficile à atteindre, sous plusieurs hectares de roche spongieuse. Ils le font remonter à la surface en pompant dans le sol des millions de litres de détergent chimique à grand volume et sous haute pression. La fracturation hydraulique n'extrait les ressources qu'en fragmentant et saccageant les milieux dont elles sont extraites.

L'analogie est parfaite. La valeur monétaire de notre attention est « de bas octane »: elle ne devient monnayable que si l'on parvient à en extraire d'un grand volume de globes oculaires humains, ce qui permet alors de réaliser de gros bénéfices dans le secteur de la publicité. Or l'attention de ces globes oculaires, si elle est vendable en grande quantité, n'est guère facile à atteindre et à collecter. *Homo sapiens* vaque à ses occupations en s'intéressant au monde et aux autres depuis environ deux cent mille ans. Il faut déployer beaucoup d'efforts, et de très gros moyens, pour l'amener à regarder dix centimètres carrés de verre rétroéclairé pendant huit ou neuf heures par jour.

Les nouvelles industries de la fracturation attentionnelle doivent donc pomper vers nos visages d'énormes quantités de boues (toxiques), à grand volume et sous haute pression. Elles doivent le faire à l'échelle de l'ensemble de la population, pour espérer faire remonter à la surface un peu d'attention monnayable.

On peut pousser l'analogie encore plus loin. Après tout, la fracturation des roches profondes pour en extraire de précieux hydrocarbures et la fracturation des couches profondes de l'esprit humain pour en extraire une attention commercialisable sont toutes deux apparues comme des technologies de création de richesse invasives et destructrices en des périodes de concurrence féroce et largement non réglementée – pratiquées toutes deux par des industries dénuées de tout scrupule. Leurs trajectoires sont étonnamment

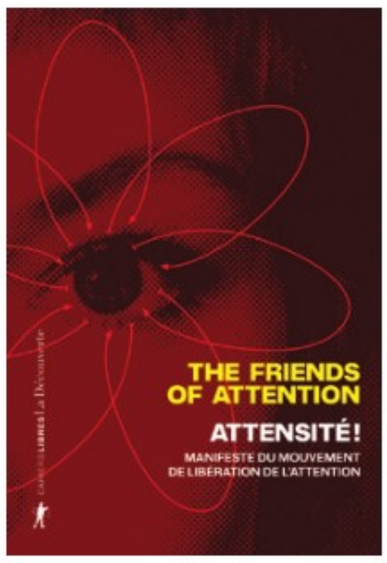
parallèles: il y a quarante ans, les angoisses concernant les ressources mondiales en pétrole et en gaz naturel ont fait vaciller les certitudes au point de fausser les marchés. Beaucoup de gens craignaient sincèrement qu'il n'y ait pas assez de pétrole accessible dans le sol pour permettre au monde (et à l'industrie de l'or noir) de poursuivre ses activités dans un avenir prévisible. Des futurologues entreprenants ont commencé à se tourner vers des formes d'énergie alternatives, et vers des modèles de civilisation moins dépendants des combustibles fossiles. Le perfectionnement des techniques de fracturation hydraulique a donné un nouveau souffle aux grandes compagnies pétrolières. À l'heure actuelle, malgré les inquiétudes croissantes concernant les dangers du changement climatique anthropique, il n'y a pas vraiment de fin en vue pour les combustibles fossiles à bon marché. La fracturation hydraulique a permis d'opérer des césariennes en série sur la poule aux œufs d'or: ce n'est pas beau à voir et c'est sanglant, la poule ne vivra pas éternellement – mais les œufs s'accumulent à une vitesse surprenante.

Un phénomène comparable s'est produit au cours du dernier demi-siècle dans le secteur de la publicité. L'arrogance de *Mad Men* de Madison Avenue a connu son apogée dans les années 1960. L'essor des secteurs technologique et financier dans les années 1970 et 1980 a relégué le monde de la publicité au rang d'activité secondaire, assez peu glamour dans le tourbillon financier mondial. La fracturation attentionnelle a changé la donne. Elle a propulsé le projet d'extraire de la valeur monétaire des globes oculaires humains au premier plan des grandes aventures ploutocratiques à l'échelle globale.

Quelle leçon tirer de tout cela? Les individus, en vaquant à leurs occupations dans l'espoir d'en tirer des revenus, trouveront sans cesse de nouveaux moyens de profiter de ceci ou de cela. Laissez-les faire, et leur ingéniosité individuelle et collective saisira des opportunités pour amasser de petits ou gros pactoles, sans trop de souci des conséquences. Ils détruiront pour de l'argent, pour avoir leur part du gâteau – parfois rapidement et sauvagement, mais le plus souvent lentement, subtilement, subrepticement, avec le sourire aux lèvres et l'espoir que personne ne le remarquera. Les effets à moyen terme de cette dynamique ne sont jamais réjouissants.

Dans le cas des entrepreneurs de fracturation, nous héritons d'un double désastre parallèle: la fracturation hydraulique opérée par l'industrie pétrolière cause des dommages irréversibles à notre environnement *extérieur* (nos bois et nos champs, notre eau et notre ciel); les *frackers* de nos attentions humaines s'avèrent détruire notre environnement *intérieur* (nos esprits et nos cœurs, notre capacité à être et à vivre avec nous-mêmes, ainsi qu'avec les personnes que nous aimons). Ces environnements intérieur et extérieur dépendent l'un de l'autre. Sans prendre soin du premier, nous ne pouvons pas accomplir le difficile travail politique nécessaire pour prendre soin du second. Ce n'est rien de moins que l'avenir du monde qui est en jeu: notre avenir en tant qu'êtres non-inhumain·es.

[...]




## Collectif The Friends of Attention

# *Attensité !*

## *MANIFESTE DU MOUVEMENT DE LIBÉRATION DE L'ATTENTION*

# « Notre attention ne nous appartient pas. Elle est, chaque jour, contrôlée par des fantômes dans les machines »

Les Friends of Attention sont un collectif d'universitaires, d'artisans et d'artistes rassemblés autour d'une inquiétude commune : la régression de plus en plus rapide de nos capacités d'attention. À travers une série de publications mais aussi de performances artistiques ou de rencontres à travers le monde, ils espèrent sensibiliser au vaste hold-up mené par les plateformes qui se nourrissent de l'économie de l'attention. Leur manifeste paraîtra au mois de mai et entend provoquer un véritable sursaut écologique.

© The Friends of Attention, *Attensité ! Manifeste du Mouvement de libération de l'attention*, trad. Y. Citton
© 2026 by Institute for Sustained Attention – Penguin. Pour la traduction française : Éditions La Découverte, 2026.